

LA VIE ET L'AMOUR

Les Doctrines Freudiennes et la Psychanalyse

Enquête dirigée par P. VIGNÉ D'OCTON

AUX EDITIONS DE L'IDEE LIBRE

137
8E

**LA VIE
ET L'AMOUR**

T 12543

La Bibliothèque du Libre Penseur 17



LA VIE ET L'AMOUR

Les Doctrines Freudiennes et la Psychanalyse

Enquête dirigée par P. VIGNÉ D'OCTON

AUX ÉDITIONS DE " L'IDÉE LIBRE "
1934

Tous droits réservés. Copyright by Lorulot, 1934.

Avant-Propos

Voici plus d'un quart de siècle, sous le titre L'Amour et la Mort, et sous la forme du roman, je publiai une étude documentée et presque vécue, sur le lien effroyable et mystérieux qui unit l'Amour à la Mort, la douleur à la volupté, la caresse à la cruauté.

Je m'essayais à démontrer que parmi les innombrables et navrantes misères auxquelles notre pauvre humanité est en proie, il n'en est pas de plus triste, de plus pitoyable que celle-là.

Et il m'en coûta beaucoup, à moi, son fervent apôtre, de reconnaître que la nature est, ici, peut-être la vraie coupable, elle qui, par un caprice bizarre, inexplicable, mit, pour la femme, la souffrance sur le seuil même du plaisir.

Dès ce moment, dans le tréfond de ma pensée, ce livre devait avoir une suite, ou mieux encore, un pendant qui porterait un regard aussi profond que possible sur la place que l'Eros éternel tient dans la vie des humains.

C'était en 1905 et nous étions encore loin de la psychanalyse et de Freud.

Je me flatte d'avoir été parmi les premiers en France, qui prêtèrent une oreille attentive à la voix du grand psychiatre viennois.

Alors qu'autour de son enseignement s'organisait la conspiration du silence, doublé d'un dédain profond que la grande geurre rendit plus profond encore, je m'évertuai à écouter dans la solitude et le silence de mon esprit, les échos de cette grande voix courageuse, hélas ! trop souvent déformée par la bêtise et la méchanceté.

Courageuse, certes, elle l'était, car si, dès le mois d'août 1914, Freud se fût trouvé en France, on l'eût certainement envoyé dans un camp de concentration, comme son illustre compatriote, le médecin philosophe Max Nordau.

Ne connaissant pas l'allemand, j'eus alors beaucoup de peine à me faire de sa doctrine une idée à peu près juste, et à recueillir une documentation suffisamment précise et complète, pour que mon sens critique pût efficacement s'exercer.

J'y parvins cependant et dès lors, la doctrine freudienne ne cessa de se dresser au premier plan de ma pensée, parmi les préoccupations scientifiques et philosophiques d'un esprit foncièrement ennemi de la routine et toujours avide de progrès.

Dès lors aussi, resurgit mon projet d'une étude qui s'appellerait La Vie et l'Amour qui, avec L'Amour et la Mort, compléterait le dyptique, que depuis si longtemps, je rêvais de réaliser.

De cette étude, l'œuvre de Freud m'apportait, sinon tous, du moins les principaux éléments. D'abord décidé à ne puiser pour l'écrire que dans ma documentation personnelle, je compris bientôt combien mes propres investigations à travers l'œuvre freudienne gagneraient à être complétées par les libres et loyales opinions de ceux, médecins, biologistes, philosophes, écrivains qui, comme moi en France, n'avaient pas résolu d'ignorer systématiquement un des plus beaux efforts scientifiques, dont notre XX^e siècle restera éternellement honoré. De là, l'idée d'une enquête qui, commentée, élargie, approfondie par moi-même, réaliserait l'œuvre méditée sur l'Amour et la Vie.

Mais à peine lues, relues et commentées, les premières réponses qui ne tardèrent pas à m'arriver, je sentis que mon œuvre d'ensemble sur l'Amour resterait incomplète, si, après m'être d'abord servi de la forme du roman dans l'Amour et la Mort, je la terminai par un livre exclusivement scientifique.

Et l'idée me vint aussitôt de transformer en tryptique le dyptique d'abord entrevu, et de consacrer le troisième panneau à appliquer la psychanalyse à ma propre Vie d'Enfant.

L'Amour et la Mort.

La Vie et l'Amour.

Psychanalyse de ma Vie d'Enfant.

Telles sont les trois parties dont se composera cette vaste fresque sur l'instinct qui mène le monde après l'avoir sorti du néant.

Nous présentons aujourd'hui la deuxième à nos lecteurs, en ajoutant que la première, L'Amour et la Mort est en vente à L'Idée Libre (1).

Paul VIGNE d'OCTON.

Maison du Soleil, ce 24 octobre 1933.

(1) Un volume, 13 fr. 50 franco.

INTRODUCTION

Origines de cette enquête. — Souvenirs personnels sur Sigmund Freud et Charcot son maître. — Coup d'œil synthétique sur la psychanalyse, son passé, son présent, et son avenir...

L'accueil fait à notre enquête sur le *Transformisme et les véritables origines de l'homme* par les lecteurs de *L'Idée libre*, soucieux de culture générale, m'incite aujourd'hui à appliquer la même méthode d'étude approfondie et de mise à point à un autre problème, parmi les grandes questions qui passionnent le monde pensant.

Il s'agit de la *psychanalyse*, et du puissant mouvement d'idées que, depuis la fin du dernier siècle jusqu'à nos jours, elle a soulevé, non seulement dans les sciences médicales, parmi lesquelles elle prit naissance, mais dans la *Psychologie*, le *Théâtre*, la *Littérature*, la *Critique*, l'*Art*, la *Religion* et la *Philosophie* tout entière, qu'elle a rajeunie en la bouleversant.

Nous avons donc adressé aux personnalités les plus compétentes en la matière, le questionnaire suivant :

1. *Que pensez-vous de Freud et de sa doctrine?*
2. *Le pansexualisme ou « panérotisme », qui en apparaît comme la base, vous semble-t-il fondé?*
3. *Que pensez-vous de la psychanalyse comme méthode de recherche psychologique?*
4. *La Psychologie, la Morale, la Critique littéraire selon la méthode de Freud, sont-elles un progrès?*
5. *Que pensez-vous de l'influence de cette doctrine sur les idées générales, l'Art et la Littérature de ces derniers temps?*

Enfin, pour les médecins auxquels nous faisons appel, nous ajoutons la question suivante :

Que pensez-vous de la psychanalyse au point de vue médical? Ne vous paraît-elle pas entachée de métaphysique et ne pas suffisamment tenir compte de la physiologie en général, et en particulier des récentes découvertes endocrinologiques?

Pour ce qui me concerne — et ceci en introduction — combien je bénis le jour où, voici plus de vingt ans, me fut révélée la puissante et lumineuse doctrine du psychiâ-

tre viennois! Je le dis tout de suite, bien des années avant de connaître sa pensée, j'avais connu l'homme, sans me douter de ce qu'il ferait et deviendrait un jour.

C'était en 1885-86, alors que je suivais, en auditeur libre comme lui, les leçons du grand Charcot, à la Salpêtrière.

Et, tout d'abord, il me paraît que ce souvenir tout personnel vaut la peine d'être évoqué au seuil de ce travail consacré à la vulgarisation et à la mise au point de son œuvre géniale.

A cette époque, hélas! déjà si lointaine, l'idée ne m'était pas encore venue de m'évader de la médecine pour suivre la double carrière plus séduisante de la littérature et de la politique. J'étais encore médecin de la marine et je venais de passer ma thèse à Montpellier, sous la présidence du professeur Grasset, dès mon retour du Soudan.

Après trois mois de repos, je partis pour Paris, avec l'intention de quitter bientôt la mer et les colonies pour m'orienter vers la médecine mentale. J'avais encore devant moi trois mois de congé et je pouvais compter sur une prolongation d'autant.

Muni d'une recommandation chaleureuse de mon maître montpelliérain, je me présentai à la Salpêtrière, un jour de grande leçon clinique de Charcot.

Je mentirais si je disais que l'accueil du grand neurologue fut empreint de la bienveillance que me semblaient comporter les termes de la missive écrite par un de ses plus brillants élèves.

Charcot était alors à l'apogée de sa gloire. C'était le moment de ses leçons sur la grande hystérie. Ses travaux

sur l'aphasie, l'amnésie, l'ataxie locomotrice attirèrent à la Salpêtrière les médecins du monde entier.

Il était bien le maître incontesté de la pathologie nerveuse. Devant cette maîtrise s'inclinaient les Allemands eux-mêmes, malgré leur tendance à la domination scientifique universelle.

Dans la salle du vieil hôpital parisien, où il faisait ses démonstrations, on s'entassait à s'étouffer et celui qui vous écrasait un orteil ou bien vous enfonçait une côte pour mieux voir et entendre, était un savant professeur de Vienne, un privat-docent de Berlin ou un grand praticien d'Outre-Atlantique.

Ce fut à peine s'il regarda la signature de la lettre que je lui tendis et qu'il passa d'un geste ennuyé à son interne en marmottant quelques paroles. Mais ces paroles étaient son acquiescement à la demande que lui faisait le professeur Grasset de m'admettre comme auditeur libre à sa clinique.

Je n'en voulais pas davantage, et profonde fut ma reconnaissance, car je savais le prix de la faveur qu'il faisait au jeune docteur, frais émoulu que j'étais (et encore d'une faculté de province).

Il fallut la grande sympathie qu'il portait à Grasset pour qu'il m'accordât ainsi ce qu'il se voyait obligé de refuser à des docteurs de Paris, étant donné l'exiguïté des locaux et les demandes nombreuses des personnalités médicales étrangères.

Devant cette vénération que les élèves de Charcot, en France et dans le monde entier, avaient pour lui, et qui me le faisait apparaître comme une sorte de divinité de la

Science, je ne me doutais, certes pas, que quelques années plus tard, je serais admis à pénétrer dans son sanctuaire le plus intime; que le grand Charcot, dont je n'avais pas obtenu un regard malgré la lettre de recommandation la plus chaleureuse, me recevrait chez lui, m'entreprendrait familièrement et m'adresserait de très sincères félicitations à propos d'un de mes livres : *L'Eternelle Blessée*. Et cela grâce à Paul Arène, familier de sa maison, et pour le talent duquel il professait l'admiration la plus profonde.

Mais que me voici loin de Freud et combien la pente des souvenirs est glissante! J'y reviens tout de suite en disant qu'à chaque leçon de la Salpêtrière à laquelle j'assistais, je me trouvais à côté d'un homme qui ne devait pas être beaucoup plus âgé que moi, et pour lequel le Maître et ses internes paraissaient avoir une certaine déférence. Il y a de cela 45 ans, et pourtant quand je vois aujourd'hui dans les journaux et les revues le portrait de Freud, je n'hésite pas à reconnaître la belle tête intelligente, le grand front encore plus élargi par la chute des cheveux, et sous la saillie accusée des arcades sourcilières, le regard, d'une clarté pénétrante, que pendant toute la leçon, il tenait fixé sur le Maître parisien. Cette physionomie grave et douce d'intellectuel passionné m'avait frappé.

Par l'interne Brissaud, que j'avais connu au Quartier Latin, et qui était un des collaborateurs les plus aimés de Charcot, je sus que cet auditeur était un Juif autrichien, qu'il venait de Vienne, où il était privat-docent, et où il avait déjà produit des travaux de neurologie fort estimés.

Notre commune assiduité, notre voisinage quasi-régulier

pendant la durée des leçons eurent tôt fait de créer entre nous une certaine familiarité; et quand je lui appris que j'étais médecin de la marine, que j'arrivais des colonies, où j'avais recueilli les éléments de ma thèse et de certains travaux touchant les vésanies dans la race noire, il se complut à m'interroger sur ce sujet de temps en temps.

Ici se place une anecdote dont nous fûmes tous deux témoins et que je veux conter parce qu'elle montre sous un jour peu connu, le Maître de la Salpêtrière pour lequel nous professions, mon voisin et moi la même grande admiration.

Un mardi matin, à l'heure de la Clinique, alors que Charcot n'était pas encore arrivé, on fit circuler le *Figaro* de ce jour-là. Il contenait contre l'illustre professeur un article encore plus bête que méchant. Ce factum signé *Ignotus* était écrit dans une sorte de charabia composé de phrases elliptiques hachées menues, sortes de tronçons informes, entremêlés de nombreux points d'exclamation, qui apparaissaient là comme des glaives minuscules enfoncés sans pitié dans le cœur de la syntaxe et de la grammaire.

De ce style charentesque, et comme tous les aliénistes en possèdent des spécimens dans leur collection d'autographes, le susdit *Ignotus* (de son vrai nom comte de Saint-Genest) s'était fait une spécialité qui, on n'a jamais su pourquoi, avait séduit Francis Magnard, l'incomparable directeur du *Figaro*.

Dans tous les cénacles et petits cafés littéraires du Quartier Latin et de Montmartre, le jour où paraissait l'article de ce « cinq-sixième » de fou, on achetait ce journal, et

on avait ainsi de quoi se désopiler la rate pendant toute la journée.

Au *François-1^{er}*, où trônait Jean Moréas et où Verlaine montrait souvent sa tête de faune, c'était l'auteur du *Pèlerin passionné* qui lisait à haute voix pour tout le monde l'élucubration sortie des méninges enervées d'*Ignotus*.

Pour bien faire valoir toute la beauté inhérente à ce genre de style, il avait trouvé une sorte de hurlement saccadé, tenant à la fois du glapisement de l'hyène, de l'aboïement du chien et du rauque croassement du corbeau. Et de cette diction parfaitement adéquate à la forme d'*Ignotus*, comme du geste dont l'accompagnait Moréas, naissait un accès de rire qui pendant des minutes, tordait convulsivement les bronches, secouait les diaphragmes à vous laisser pantelants.

Ce matin-là, le papier de Saint-Genest contre le Maître de la Salpêtrière était comme la quintessence de cet effarant charabia. La plus longue phrase n'avait pas dix mots, et chacune était précédée et suivie de cinq ou six points d'exclamation.

On y comptait, en 120 lignes, 15 fois le mot *cabotin*. L'injure supposée faite à Notre-Dame-de-Lourdes par l'enseignement de l'illustre neurologue sur l'hystérie était relevée d'une façon qu'un effort de mémoire, aidé de mes notes, me permet de reproduire ci-après très approximativement : « ...Je dis au cabotin de la Salpêtrière : Qu'est-une béquille? Rien!! un morceau de bois!!! Que dis-je? un signe attristant de décrépitude!!! Regardez-là au mur du grand sanctuaire!!! Rayonnante comme un soleil!!! ô cabotin!!! Eblouissante comme un ostensor!!! Symbole de

la guérison!! Joui!! Allégresses!! de la créature guéri!!
Devant le soleil, l'aigle des monts altiers cligne les yeux!!
Regarder le soleil en face, l'aigle peut, la gloire de Marie
jamais!! O gloire de l'Immaculée!! *Stella matutina!* *Tur-*
ris eburnea! Pour te salir, que faut-il? Un cabotin!!!... »

Tel était, forme et fond, le schéma à peu près fidèle de l'article qui circulait ce matin-là parmi l'auditoire de Charcot.

Ceux d'entre nous déjà initiés à la vie parisienne se tor-
daient comme toujours en lisant de l'Ignotus, et leur hi-
larité était encore plus vive car plus grande apparaissait
la bêtise de cet imbécile attaquant le Maître et bavant sur
son enseignement comme un paralytique général tom-
bé dans le gâtisme final.

Seuls les exotiques et les provinciaux s'indignaient en
se passant le journal. Ce fut mon voisin l'Autrichien qui
me le tendit, le visage impassible, avec seulement un léger
haussement d'épaules.

A ce moment, la présence de Charcot fut signalée et
nous vîmes Brissaud s'emparer d'un geste vif du numéro,
et le fourrer dans la grande poche de son tablier.

Le croyait-il donc capable d'en ressentir quelque émo-
tion, au cas où tomberait sous ses yeux cette prose d'idiot?
Probablement, et plus d'un parmi nous, en le voyant pal-
per ses malades d'une main nerveuse, les interroger d'une
voix quelque peu saccadée, écouter même l'examen,
toutes choses qui contrastaient avec son calme habituel et
sa coutumière lenteur, pensa que sûrement il l'avait lu.

Le mardi suivant, avant la leçon et en attendant le
Maître, à un groupe où je me trouvais avec Freud, l'in-

terne Brissaud confia que Charcot avait passé la semaine
à maudire cet Ignotus et à pester contre Francis Magnard
le directeur du *Figaro*.

Et il ajouta avec un pitoyable sourire : « Cela lui a pro-
duit l'effet d'une forte poignée de poil à gratter dans sa
flanelle ou dans son lit. »

Et j'entendis le jeune savant de Vienne murmurer :
« Orgueil et simplicité tout à la fois d'un grand esprit. »

Si au seuil de cette enquête sur l'œuvre géniale de Sig-
mund Freud, j'ai insisté peut-être un peu longuement sur
ces souvenirs personnels de notre vieille Salpêtrière, c'est
que cela m'a permis de dire toute l'admiration que j'éprou-
vais alors et que je ressens plus que jamais aujourd'hui
devant cette glorieuse école, à laquelle Sigmund Freud doit
beaucoup ce qu'il a toujours reconnu, de cette école qui
a vu groupés autour de Charcot, avec le futur inventeur
de la psychanalyse, des hommes comme Brissaud, Bour-
neville, Gilles de la Tourette, Damaschino, Babinski, Sol-
lier, Gilbert Ballet, Marie, Pitres de Bordeaux, Grasset de
Montpellier, d'où sont sortis plus tard Raymond, Déjerine,
Maurice Faure et tant d'autres que j'oublie, maîtres incon-
testables et incontestés de la neurologie française, dont
les découvertes et l'enseignement firent, pendant près d'un
demi-siècle, rayonner la gloire scientifique de notre pays
dans le monde entier.

Et maintenant, afin que les lecteurs de cette Revue si
hautement et si pratiquement éducative puissent tirer de

ma nouvelle enquête, autant de profit que leur en a apporté la précédente, afin qu'ils puissent bien saisir tout le sens des réponses qui nous seront faites, je crois bon de jeter un coup d'œil synthétique sur la grande doctrine qui en est l'objet, et qui a pour base capitale : la sexualité.

Combien de penseurs, psychologues, biologistes, philosophes ont, avant Freud, osé porter leur attention toute entière sur celle-ci, la soumettre à une étude aussi patiente qu'approfondie, en faire l'objet d'une minutieuse analyse? On les compte, et cependant, voici déjà longtemps que nous est connue la modeste infra-structure de ce prestigieux monument qu'est l'Amour — ce mot étant pris dans toute l'acception qu'il comporte.

Voici déjà longtemps que le microscope nous a montré un grumeau de protoplasme, rond comme une amibe au repos, lent et lourd, assiégé par des milliers d'autres grumeaux ayant tête et queue — tels des têtards de grenouille — et d'une extraordinaire agilité.

Puis, un d'entre eux — un seul — admis à pénétrer par un unique pertuis dans l'infime boule passive qui, sur lui, se referme hermétiquement. Et voici commencée la segmentation vertigineuse d'où le nouvel être sortira.

Combien de savants ont concentré toute la puissance de leur pensée sur la force toujours mystérieuse qui a poussé les deux grumeaux l'un vers l'autre, et les a fait se pénétrer, cette force dont l'action s'accompagne d'une sensation voluptueuse à nulle autre comparable! Sur son essence, son origine, son évolution, quel savant a porté tout son pouvoir de réflexion et d'observation?

Seul, peut-être, Freud a eu le courage de poser, sur son vrai terrain, le troublant et redoutable problème, d'en comprendre l'incommensurable portée, en même temps que sur la profondeur de ses ténèbres, il projetait les éclairs de son génie.

Impossible, après lui, d'en douter : la *libido*, prise non seulement dans le sens voluptueux et humain, mais dans son acception la plus large, mène le monde qu'elle a créé.

Bien avant Freud, Pascal n'a-t-il pas dit : « ...Tous les hommes désirent être heureux. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent. »

« Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie : *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi...* »

Enfin, comme le fait si justement observer le professeur Edouard Claparède, ce clairvoyant commentateur du freudisme, les moralistes chrétiens n'ont-ils pas toujours rapproché les divers modes de sensualité et regardé la sensualité génitale comme le type de toute luxure? Sans s'en douter, Freud n'a fait que répéter saint Augustin.

Malgré cela, si l'anatomie et la physiologie des organes qui sont à la base du spasme d'amour, de l'*orgasme*, n'ont plus de secrets pour nous, si nous connaissons, dans tous ses détails topographiques, la vaste zone érogène où il se prépare et celle, beaucoup plus limitée où il se déclanche, si nous pouvons suivre jusqu'au moindre des filets nerveux qui vont, par la moelle épinière, jusqu'au

cerveau, porter toutes les sensations locales, nous ne savons rien de leur totalisation dans celui-ci, nous ne savons rien de cette sensation ultime et globale qui met tout l'être en pâmoison, au moment où, par saccades, jaillit le tiède flot de la vie...

Et pourtant, c'est bien cet orgasme qui, du sage le plus austère, du plus grave philosophe, fait, pour quelques secondes, une bête délirante, une sorte de brute qui bave et frémit par toutes les fibres de son corps.

Et c'est aussi le désir et le souvenir de cet *orgasme* réfractaire à toute expression que, par une mystérieuse sublimation, nous trouvons à la racine de tout ce que l'humanité a fait de plus grand, de plus noble et de plus beau depuis l'Art jusqu'à la Religion.

Quelle plus belle sublimation, par exemple, de l'impulsion sexuelle, que la chevalerie, cette tentative d'envisager la femme comme l'objet le plus élevé de l'activité humaine, et d'ériger l'amour en principe suprême de moralité!

Certes, l'école freudienne a poussé très loin ses recherches dans ce champ d'études, et il est des gerbes éblouissantes dans la moisson déjà recueillie. Mais l'effort de Freud et de ses disciples, le coup de sonde par eux donné, sont encore bien loin du fond.

Pour être juste et complet, disons que, dominé par l'idée maîtresse de sa vie et de son œuvre : l'Evolution, Darwin s'est un jour demandé comment était née et s'était développée cette étonnante sensation, dont on retrouve, plus ou moins vagues, plus ou moins accentuées, les manifestations chez tous les êtres vivants, dont le système ner-

veux a atteint un suffisant développement, chez les insectes surtout.

Chez les mollusques gastéropodes, qui possèdent les deux sexes, chez les escargots, par exemple, qui n'a vu l'étrange mimique de leur accouplement, où chaque individu est, à la fois, mâle et femelle, actif et passif?

Et pour se mieux renseigner, il suffit d'observer attentivement un aquarium, à l'époque des amours.

Ce grand naturaliste ne pouvait donc qu'être frappé par les façons éclatantes, souvent désordonnées, dont se manifeste cette sensation même chez les êtres bas placés dans l'échelle zoologique.

L'agnosticisme qui était le fond de sa philosophie ne lui permettant d'en même effleurer ni l'essence ni l'origine, il risqua une explication de son développement dans la série animale.

A l'origine, exposait-il, il devait y avoir, parmi les êtres vivants, des espèces qui trouvaient beaucoup de plaisir dans l'accouplement, d'autres qui en éprouvaient moins, et certaines qui n'en ressentaient pas du tout.

Celles-ci ne tardèrent pas à disparaître, les secondes résistèrent plus longtemps, et aux seules premières resta le triomphe définitif.

Cette explication partielle, basée sur la sélection naturelle, vaut ce que vaut cette théorie, depuis longtemps battue en brèche, et réduite à fort peu de chose par les biologistes d'aujourd'hui comme le montre notre précédente enquête. Elle est loin de satisfaire l'esprit de celui qu'intéresse l'étude de la sensation génésique, de l'érethisme voluptueux chez l'homme et chez l'animal.

J'ai trouvé, dans la *Physique de l'Amour* de Remy de Gourmont, une toute autre satisfaction que dans l'*Origine des espèces*, de Darwin. Ce puissant dissociateur d'idées me paraît avoir abordé le problème avec un courage méritoire, et son talent habituel d'observateur et d'écrivain.

Il y a, dans ce livre, à propos des accouplements d'insectes notamment, des pages qui sont comme de rapides projections lumineuses sur les ténèbres de la question.

Si, comme Darwin, sous l'influence d'une sorte d'inhibition métaphysique, Freud et ses disciples n'ont pas essayé de pénétrer dans l'essence même de la sensation génésique chez l'homme, ils ont, je le répète, éclairé le problème d'un grand jour, en le mettant au point central de leur *libido*, dont ils ont élargi le sens et étendu le domaine à l'infini.



Et sur cette libido centrale, que de préjugés ils ont détruit, que d'idées fausses, que de notions erronées et depuis toujours acceptées, ils ont jeté bas!

Jusqu'à Freud, on croyait que l'instinct sexuel naissait à la puberté seulement; or, il a clairement démontré qu'il existe chez l'enfant et naît avec la vie même. En tétant sa mère dont il pétrit le sein de sa menotte, en se réchauffant contre lui, l'enfant éprouve sa première volupté — dans le sens absolu du mot : ce plaisir, il est vrai, se mêle intimement à celui que lui procure la satisfaction organique d'un autre instinct primordial, celui de la nutrition. Il en est de même quand sa mère ou sa nourrice frôlent,

frottent, chatouillent certaines parties de son corps avoisinant les organes génitaux — principale zone érogène.

Plus tard, que fait l'enfant, qui retenant intentionnellement ses excréments et son urine, retarde la défécation et la miction? Il recherche le plaisir plus grand que lui procurera ce retard au moment de la fonction.

Ne voyons-nous pas, dans la toute première enfance, le garçon s'éprendre de sa mère d'un amour physique et pour son père d'un sentiment presque haineux où prédomine la jalousie? Et le contraire ne se produit-il pas chez la fille?

Quelle est la première curiosité qui s'éveille dans l'enfant, sinon la curiosité sexuelle? Et quand l'enfant, un peu plus grand, tourmente avec raffinement le chat ou le chien de la maison, n'est-on pas obligé de relever là un véritable *sadisme* naissant?

En un mot, l'enfant ne justifie-t-il pas alors l'épithète de « pervers polymorphe » que Freud lui donne?

C'est plus tard, à la puberté, que les instincts partiels, les tendances génitales erratiques, les complexes parentaux de l'enfant se systématiseront en se fusionnant harmonieusement et l'individu, de « pervers polymorphe » qu'il était, devient sexuellement adulte.

Pour ce faire, il doit parvenir au *but sexuel* normal en subordonnant toutes les zones érogènes au primat de la zone proprement génitale, c'est-à-dire à ses organes génitaux et à l'*objet sexuel* normal qui est l'individu du *sex^e opposé*.

Après quelques tâtonnements permettant de dire que l'adolescent antérieurement auto-érotique a traversé une

certaine période d'homo-sexualité — la plupart du temps purement imaginative — l'individu en arrive à la satisfaction normale, laquelle résulte de la fusion naturelle du plaisir physique et de la tendresse amoureuse.

Cependant, pour des raisons d'organisation physiologique défectueuse, aggravée par des erreurs d'éducation ou de précoces expériences malheureuses, beaucoup d'individus ne parviennent pas à ce stade parfait.

Les uns, les *pervers sexuels*, restent, en vertu d'une sorte d'infantilisme psycho-sexuel, fixés à quelque instinct provisoire de l'enfance : cruauté subie ou *masochisme*, cruauté active ou *sadisme*, *fétichisme* de telle partie du corps ou de tel objet; plaisir de voyeur ou *exhibitionnisme*, etc., ou à quelque satisfaction organique grossière que procurent l'onanisme, l'excitation des régions extragénitales. Ou encore ils restent attachés à l'image physique de la mère ou de quelque parent, et leur tendresse ainsi dissociée du sens sexuel organique, les empêche de connaître l'amour normal.

Les autres continuent à éprouver leurs tendances honteuses, à souffrir de leurs complexes inavouables, mais doués d'une censure morale assez forte et particulièrement exigeante, les refoulent dans leur inconscient. Ce sont les névropathes dont les symptômes se réduisent à des complexes refoulés, réapparus à la conscience sous une forme méconnaissable et symboliquement énigmatique.

Tout ceci, je le répète, comme ce qui me reste à dire, n'est qu'un schéma aussi simple, aussi clair mais aussi complet que possible de la doctrine freudienne, qui, comme je l'ai écrit au début a complètement bouleversé toutes les théories physiologiques de l'amour, édifiées avant elle, et pour lesquelles les savants du monde entier se sont passionnés.

Aujourd'hui, après avoir consacré plus de vingt ans à son étude, je partage plus que jamais l'opinion des professeurs Hesnard, de Bordeaux, et Edouard Claparède, de Genève, regrettant que la France ait été la dernière à s'y intéresser.

Le premier de ces deux savants est peut-être celui qui a le plus fait pour réagir. Depuis bientôt trente ans, il lutte infatigablement par ses travaux et son enseignement contre le parti-pris et l'exclusivisme français, dont l'origine lui apparaît extra-scientifique, comme à tous les penseurs de bonne foi.

Pour lui, en effet, si la doctrine freudienne est encore très imparfaitement connue en France, si elle y a rencontré une hostilité plus tenace que partout ailleurs, il faut en chercher les raisons dans la suspicion que la guerre a imposée à notre pays à l'égard des travaux scientifiques d'origine germanique.

Actuellement, affirme-t-il, la Psychanalyse constitue le mouvement physiologique le plus formidable de l'école contemporaine. Elle a perdu son caractère strictement médical, et jadis, modeste théorie d'un spécialiste des névroses, elle a aujourd'hui revêtu l'aspect d'une philosophie universelle.

Des congrès annuels, de luxueuses revues spéciales collectionnent les recherches psychanalytiques dont les centres principaux sont : Vienne, Zurich, Leipzig, Berlin et, depuis moins longtemps, Londres, New-York et Paris.

Nul, en France, mieux que le professeur Hesnard, n'a exposé les conceptions psychologiques générales de Freud. Comment Freud se représente l'esprit objectivement, c'est-à-dire comme l'homme de science se représente la vie et non par le seul moyen de la conscience.

Il pense, en effet, que l'activité psychique est, en grande partie inconsciente; c'est-à-dire qu'elle peut se dérouler, dans ses péripéties les plus compliquées, et conduire à tous les actes possibles, sans pour cela donner naissance à cette connaissance spéciale et intime que le sujet prend parfois de ce qui se passe en lui-même.

L'Inconscient est, pour lui, cette région considérable de l'esprit où s'agitent toutes les forces instinctives qui mènent l'homme; c'est la réalité *interne* de l'individu, incomplètement et difficilement connue par la perception intérieure (ou conscience de soi), absolument comme la réalité extérieure est mal connue par nos sens. Le sujet ignore à peu près tout de son existence. Le médecin, lui, ne peut guère constater les effets des forces inconscientes que dans le moment où celles-ci exercent une influence manifeste sur la pensée consciente, c'est-à-dire au cours des rêves et des névroses. Mais cela suffit pour qu'il soit obligé d'admettre l'action permanente de certains systèmes d'images inconscientes fortement chargées de sentiment (les *Complexes*) sur le cours des idées, sur la

formation du caractère et dans les grandes variations mentales de tout être humain.

Après ses premières recherches cliniques, Freud admettait simplement dans l'individu, en dehors de la conscience, un Inconscient divisé en deux systèmes : l'un, l'*Inconscient* proprement dit, le plus vaste et le plus anciennement fixé, est constitué par l'ensemble de tous les instincts, de toutes les tendances qui agitent l'individu en le poussant aux buts de son existence : reproduction, conservation personnelle, attirance ou haine pour les autres individus, etc... L'autre, beaucoup plus étroit et soumis aux restrictions de la culture héréditaire et personnelle, comprend, à l'entrée même de l'Inconscient proprement dit, les éléments psychiques susceptibles de devenir conscients à l'occasion.

C'est le *Préconscient*, dont la caractéristique est d'être soumis à l'action d'un deuxième système de forces psychiques : *La Censure*, destinée à refouler ces éléments dans l'Inconscient, puis à dénaturer aux yeux de la conscience, leur signification réelle. En d'autres termes, nous avons en nous — agissant entre nos instincts inconscients et notre Moi conscient — une fonction, une *Instance* psychique, résultante de notre éducation éthique et morale — de ses dégoûts, de ses pudeurs, de ses pitiés, de ses représentations religieuses, etc. — qui réprime et cherche même à supprimer nos tendances inconscientes.

Lorsqu'elle ne peut y parvenir, elle ne les laisse apparaître à la lumière de notre connaissance intérieure qu'après les avoir soigneusement déformées et les avoir rendues, de ce fait, méconnaissables.

Or, pour Freud, la plupart de nos tendances profondes sont grossières, choquantes et même parfois répugnantes comme aux temps préhistoriques. La Civilisation, la Culture, n'ont modifié que l'apparence extérieure de l'homme, mais nullement ses instincts : haine contre tous ceux qui contrecarrent ses intentions, désirs sauvages de possession sexuelle, vengeances terribles, brutalités ancestrales... voilà les complexes que, selon Freud, l'analyse de l'Inconscient révèle chez l'individu civilisé.

Et quel appui la thèse freudienne a trouvé dans la grande boucherie, inutile de l'ajouter.

Aussi la Censure de ce prétendu civilisé — conséquence indispensable de sa culture morale, mais parfois aussi tyrannique, à son tour, ne veille-t-elle pas seulement à empêcher l'exécution motrice de ses instincts en discorde avec les rigueurs sociales? Elle a soin de n'en permettre l'assouvissement que d'une façon discrète et détournée : symboliquement et à l'aide de toutes sortes d'artifices compatibles avec l'idéal moral du sujet.

Mais il est difficile de tout expliquer en matière de psychologie des tendances par les seuls rapports du Conscient et de l'Inconscient : C'est ainsi que la personnalité, le *Moi* est, en un sens, au centre de la conscience, puisqu'il est le résumé de tout ce qui, dans notre sens interne est connu de nous-même. Pourtant ses racines plongent profondément dans nos instincts les plus cachés dont il défend et justifie l'existence. Aussi est-il plus logique de concevoir tout ce qui est en dehors de la conscience comme divisé en deux domaines aux larges communications.

D'un côté, le *Moi* — ensemble des images, idées, émotions et réactions coordonnées — qui accueille du dehors les perceptions, et du dedans les impressions affectives. De l'autre, l'ensemble incoordonné, anonyme, impersonnel des forces ataviques, des instincts auquel Freud donne le curieux nom de *Soi*.

Pour mieux concrétiser, aux yeux de mes lecteurs, cette conception freudienne et leur permettre de suivre avec plus de profit cette Enquête, je crois utile de donner ici, d'après le professeur Hesnard, le schéma de l'Esprit ou *Psyché*, tel que l'a tracé le grand psychiatre.

On voit ici l'organisme psychique représenté d'une façon embryonnaire par une sorte de sphère, en rapport par sa partie antérieure avec le monde extérieur (Perception consciente), dont la perception acoustique, la plus importante dans la formation de la personnalité au cours du développement.

Le Préconscient est la zone de passage entre le *Moi* et la Perception. Le Refoulé est séparé du *Moi* par la barrière de la Censure; mais, comme on voit, *Refoulé*, *Soi* et *Moi* communiquent largement. Et cela explique que certains processus psychiques auxquels préside la personnalité soient pourtant en eux-mêmes inconscients. Tel le refoulement des tendances choquantes qui a lieu à l'insu du sujet.

Le schéma publié par Freud en 1923 montre aussi que le *Moi* est pris entre deux influences antagonistes, toutes deux menaçantes, qu'il doit chercher perpétuellement à concilier : d'un côté la Réalité extérieure avec des cerci-

tions sociales, et de l'autre les exigences instinctives et aveugles du *Soi* inconscient.

Il faut y ajouter une troisième. Dans le *Moi* lui-même se développe, au cours de l'éducation par les parents, un *Sur Moi* ou *Moi idéal*, souvenir inconscient des interdictions catégoriques adressées jadis au petit enfant. Il consiste surtout dans le *Complexe du Père*, dont la hantise tyrannique, — racine du sens moral, — continue à peser toute la vie sur le caractère de l'adulte.

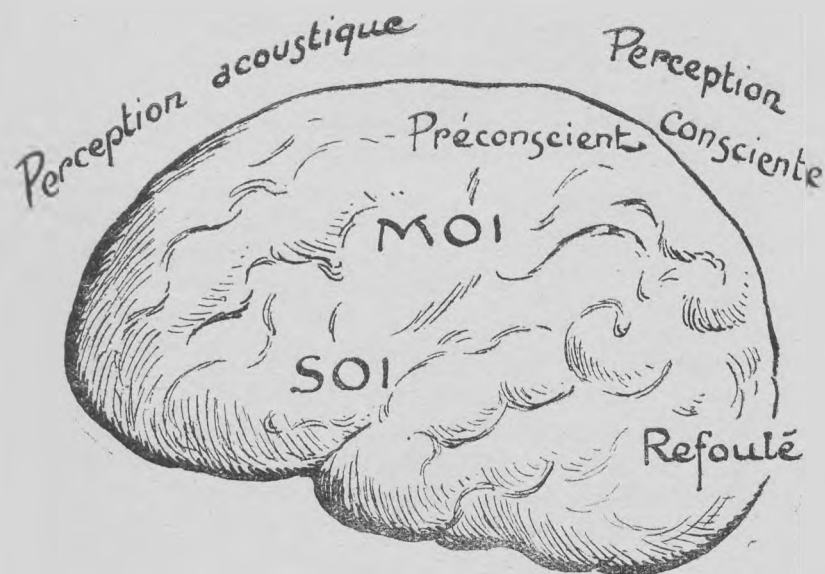
Mais — et c'est ici le point capital et le plus original de la doctrine freudienne — le principal instinct qui domine tout ce dynamisme silencieux est, comme je l'ai exposé sommairement au début, *l'instinct sexuel*. Toutes les actions, toutes les pensées de l'homme sont inspirées par une activité — reflet psychique par excellence de la Vie en lutte incessante contre la Mort — qui n'est que la sexualité au sens le plus large : *la Libido*.

*
**

De même que le professeur Hesnard et Edouard Claparède, tous les savants de langue française qui se sont efforcés de répandre la doctrine freudienne dans notre pays, ont montré que la Psychanalyse était — avant tout et de par ses origines médicales — une technique de diagnostic et un art de guérir.

C'est donc aux *sciences médico-psychologiques* qu'elle s'applique avant tout et de façon en quelque sorte spécifique. Par là même elle conduit à une hygiène et à une prophylaxie mentales du développement sexuel et, en

général, sentimental. La question du mariage précoce et de la chasteté bien comprise, de la révélation aux adolescents du mystère sexuel, celle de la limitation, du malthusianisme, etc... sont de celles qu'elle soulève immédiatement. Toute une pédagogie y est contenue en principe, ia



psychanalyse s'efforçant de découvrir les lois de la formation des instincts et sentiments chez l'enfant, par suite les moyens de leur donner une orientation correcte, tant au point de vue biologique qu'au point de vue social. Car c'est d'une éducation rationnelle des tendances affectives qu'il faut, pour elle, attendre tout le bien de l'humanité.

La psychanalyse mène aussi à une *Morale* qui, basée sur les enseignements de la psychologie biologique, vise à une culture intégrale de l'homme, dans laquelle on ferait leur part légitime à l'exigence des instincts. La science de la Libido n'a pas tant pour objet de régulariser les manifestations élémentaires du sens sexuel, que de façonner les caractéristiques mentales essentielles de l'individu. L'énergie dans la maîtrise sexuelle ou, dans d'autres cas, la recherche aisée, consciente et libre du but sexuel normal, entraîneraient dans un parallélisme parfait l'énergie de toutes les fonctions morales pratiques.

La Psychanalyse est une *Morale* parce qu'elle est une culture du caractère. En dehors de l'hygiène, de la médecine et de la morale, ce qui, nous l'espérons, fera l'intérêt et constituera la grande portée de cette Enquête, c'est qu'elle portera, ainsi que l'indique imparfaitement le questionnaire, sur les innombrables applications de la méthode de Freud à la *psychologie générale*, à la caractérologie, à la psychologie sociale, ethnique, criminelle, historique, religieuse, etc., etc., immense point de vue auquel se sont mis d'ailleurs Hesnard, Edouard Claparède et tous les savants commentateurs de la susdite méthode.

C'est ainsi que, suivant l'éminent professeur de Bordeaux, dans le développement d'une *Religion*, l'École de Freud retrouve une genèse psychologique très comparable à celle de la névrose. La religion en possède les grands caractères : moyens d'expression et de réalisation sociale, tendance glossolalique (c'est-à-dire à s'extérioriser en un verbalisme spécial), finalité foncière équivalant à un pro-

céde de défense de l'âme humaine contre le destin et surtout l'importance des complexes parentaux.

Elle exalte les émotions familiales, l'amour; tout particulièrement le complexe du Père, dont Dieu est le symbole suprême. Elle est une régression au besoin de protection que possède l'enfant, une consolation des malheurs de l'existence par la rénovation des tendresses familiales du jeune âge. Elle est comme le Rêve et la Névrose, une « fuite hors de la réalité », trop pénible, vers la réalisation idéale des tendances affectives profondes.

Religion, Art, Philosophie, sont des aspirations dont les Névroses sont de grimaçantes parodies. Celles-ci placent le sujet hors de l'adaptation sociale en l'écartant des formes collectives de la pensée, elles sont donc stériles et substituent, dans nos civilisations positives, aux sublimations mystiques des asiles monastiques, l'isolement social de l'individu en pleine société libre.

Edouard Claparède a eu raison d'insister sur ce fait que ce processus de compensation se retrouve dans une foule de manifestations diverses et en constitue la raison d'être. Il établit ainsi une parenté entre le rêve, l'art, le mythe, la légende, la philosophie, la névrose, la folie.

Tous ces phénomènes ont pour trait commun de servir d'exutoire — le mot est de Claparède — aux désirs insoumis, de réaliser fictivement l'idéal souhaité. C'est le mérite de l'école freudienne de l'avoir montré, bien que la chose ait été signalée avant elle. Ainsi Nietzsche qui fut, en certaines pages de son œuvre, un vrai précurseur de Freud, affirmait que sous les systèmes philosophiques les

plus impersonnels et objectifs, en apparence, se cachait l'idéal du philosophe.

N'est-ce pas aussi le professeur de Genève qui a signalé à ce propos un passage bien curieux d'Anatole France. Dans le *Crime de Sylvestre Bonnard*, le grand romancier fait dire au jeune Gélis : « Dans tous les arts, l'artiste ne peint que son âme... Qu'admirons-nous dans la *Divine Comédie*, sinon la grande âme de Dante? Et les marbres de Michel-Ange que nous représentent-ils d'extraordinaire, sinon Michel-Ange lui-même? Artiste, on donne sa propre vie à ses créations... »

Hesnard et Claparède s'accordent parfaitement à le reconnaître, c'est dans ses applications à l'Art, à la Critique, à la Littérature, plus encore qu'à la Philosophie et à la Médecine, que la doctrine freudienne a connu le plus de succès dans nos pays.

Elle excelle à découvrir chez l'artiste créateur, quels que soient son origine, son rôle social, et ses techniques, les manifestations symboliques détournées, inconscientes des tendances affectives personnelles, en mal de réalisation. Ce travail d'analyse individuelle aboutit à reconstituer le mécanisme psychologique intime et secret d'une composition littéraire, d'un tableau, d'un poème, voire même d'une vocation et d'une personnalité artistiques en leur entier.

Et cela, par la mise en lumière des goûts, des désirs, des souhaits de l'auteur, en particulier de ses souvenirs d'enfance et aussi de ses aspirations intimes contrariées par la vie, dont l'œuvre d'art est comme une compensation. Freud est donc le père d'une critique artistique et

littéraire d'un genre tout nouveau et qui va bien plus profond dans l'analyse des chefs-d'œuvre que cela avait jamais été le cas jusqu'ici. Le mérite de cette nouvelle forme de critique c'est d'être essentiellement compréhensive. Le bizarre, l'inédit, prennent un sens à ses yeux.

Parmi les nombreuses études que nous devons jusqu'à présent à la critique psychanalytique, il faut citer celles sur Lenau, Wagner, Léonard de Vinci, Shakespeare, Flaubert, Nicolai Gogol.

Ce n'est pas tout, la Psychanalyse vise encore plus haut, elle veut trouver la raison profonde de notre admiration invincible pour le talent et le génie, dans cette expression fondamentale des tendances instinctives qui apparaît dans le rêve, la névrose, la folie et qui est la grande loi de toute créature humaine : La réalisation des désirs.

Celle-ci se manifeste de façon évidente dans ces formes d'art naïves que sont le Mythe et la Légende, que la psychanalyse considère comme les rêves séculaires de l'humanité. Les grandes lignes de leur genèse à travers la tradition se confondent avec celles du rêve individuel et l'on y retrouve tous les procédés de la pensée symbolique, aboutissant à une extériorisation des tendances profondes de l'esprit comme à une personification anthropomorphique de la réalité. Citons, par exemple, le mythe du héros, analysé par Rank, celui d'Œdipe, analysé par Freud et qui tient une si large place dans sa doctrine : le mythe de la Matrone d'Ephèse, etc., etc.

Dans les œuvres modernes, derrière les fantaisies perfectionnées de l'affabulation, dont les complexités détour-

nent le sens des motifs cachés, on retrouve la même psychogenèse des tendances affectives.

C'est surtout à l'Ecole de Zurich que nous devons cette application de la psychanalyse à la critique littéraire, dont Freud reste pourtant l'original inventeur, comme l'a bien mis en relief, Charles Baudouin, dans ses remarquables *Etudes psychanalytiques*. Et le professeur Hesnard a raison de donner comme modèle du genre, l'analyse du *Roi Lear*, de Shakespeare. Et nous n'en voyons pas, parmi toutes celles qui ont retenu notre attention, qui soit plus capable de fixer les idées de nos lecteurs sur ce point, auquel, comme on le voit par le questionnaire, nous donnons une grande place.

Dans cette superbe tragédie, le vieux roi doit faire un choix parmi ses trois filles, d'après l'amour qu'elles éprouvent pour lui. Les deux premières, qui manifestent ardemment leur tendresse sont récompensées; Cordelia, la troisième, qui aime son père d'un amour profond et muet n'obtient rien. Mais Cordelia meurt de chagrin et les deux autres dépouillent leur père de ses trésors.

Il y a bien, d'après Freud, un symbole profond qui matérialise un moment des plus tragiques de la destinée humaine. Le mutisme de la troisième fille est l'image de la Mort et aussi par un de ces paradoxes familiers au rêve et à la pensée primitive, celle de son contraire, l'Amour.

Le roi Lear est un vieil homme; il est la vie qui va finir et cependant, il ne veut pas renoncer à l'existence, à l'amour de la femme, il veut être aimé. La scène la plus clairement symbolique est celle où le roi Lear apparaît portant le cadavre de sa troisième fille — celle qu'il a

repoussée — c'est-à-dire la scène dans laquelle la Mort vient elle-même tenter le vieux héros sur le champ de bataille et lui conseiller de renoncer à l'amour et à la vie. Le moribond tend alors vainement les bras vers l'amour de la femme, vers les deux autres sœurs — symboles de la mère et de l'épouse; mais il n'étreint que l'image de la Mort.

Nos lecteurs, mieux encore, comprendront ce qu'est la critique littéraire selon la méthode freudienne, par l'analyse de la *Divine Comédie* à laquelle s'est livré Mœder, un des psychanalistes les plus connus de l'Ecole de Zurich.

La voici résumée par l'auteur lui-même :

« Le Dante, vers le milieu de sa vie, prend peur de trois animaux féroces, symboles des forces intérieures menaçantes de la sensualité, de l'ambition et de l'oisiveté. Mais un esprit bienfaisant l'arrête dans sa fuite; c'est Virgile qui le fait descendre aux Enfers et lui montre les abîmes sans fond de l'esclavage qui attend l'homme sans idéal (symbole de l'inconscient affectif, ancestral et individuel, avec tous les pénibles refoulements qu'il contient). Virgile tient ici le rôle du psychanalyste qui met tout ce refoulé au jour de la Conscience, non seulement psychologique mais morale.

« Sorti de l'Enfer, le Dante fait l'ascension du Mont de la Purification, se livre à des exercices expiatoires (symbole de la régénération intérieure par la psychanalyse et l'éducation des instincts). Puis Virgile le confie à Béatrice qui descend du ciel vers le platonique et pur amant. (Béatrice, symbole de l'âme affective, retrouve le poète

grâce à Virgile, symbole de l'intelligence.) Le Dante suit désormais Béatrice dans les espaces harmonieux et paradisiaques (symbole de la paix intérieure, des sens et de l'esprit). »

Comme on le voit par cet exemple emprunté à l'École de Zurich et comme le fait fort bien observer Hesnard, dans leur interprétation symbolique des œuvres d'art, les psychanalistes n'hésitent pas à se retrouver eux-mêmes.

De ce même Mœder, disciple de Jung, Charles Baudoin cite, avec de forts suggestifs commentaires, l'étude psychanalytique sur Hodler. Dans cette étude, mieux encore que dans son analyse de la *Divine Comédie*, Mœder nous montre comme chacune des grandes œuvres apparemment les plus objectives du peintre, sont, par un côté, le symbole d'un drame très subjectif qui se joue en lui à ce moment. Ainsi la *Retraite de Maignan* (où il se peint lui-même dans une des figures, à gauche), correspond au moment où il renonce au succès facile d'un art impersonnel, se retire, rentre en lui-même et dans l'âme de son pays natal. Son triomphant *Guillaume Tell* est l'expression d'une victoire intime. Si l'artiste veut vivifier des œuvres objectives, c'est précisément parce qu'elles sont, pour son inconscient, l'expression d'une chose subjective. Ce qui n'enlève rien à leur valeur objective.

Dans ses travaux si consciencieux, si précis, de vulgarisation psychanalytique, Charles Baudoin ne s'est pas contenté d'exposer avec une très grande clarté la part capitale qui revient à Freud; il a également, avec le même talent, mis en relief ce que l'on doit aux écoles dérivées

de lui et notamment à l'École de Zurich, dont l'activité a été et reste toujours très grande.

Pour lui, comme pour tous les commentateurs de langue française, le point le plus contestable et contesté de la doctrine freudienne en est l'interprétation sexuelle; sur sa conception de la *libido*, en un mot, sur ce pan-sexualisme, auquel nous n'hésitons pas à faire, dans notre questionnaire, une si grande place, pour ne pas dire la plus importante.

La « libido » de Freud, c'est-à-dire l'énergie sexuelle transformée en névroses ou en développement spirituel (sublimation) a été dépouillée par Adler de son caractère sexuel essentiel.

Pour Adler, cette énergie fondamentale mérite plutôt le nom de « volonté de puissance », terme inspiré de Nietzsche, et ce faisant, Adler renoue plus étroitement la psychanalyse à ses origines philosophiques et nietzschéennes, tandis que Freud la rattachait davantage aux origines psychothérapeutiques, par les travaux de Charcot sur l'hystérie.

La différence des deux théories est moins radicale qu'on ne peut le croire; il s'agit de deux interprétations capables de se mouler sur les mêmes faits, très positifs. Et il ne faut point que la différence des points de vue fasse perdre le caractère solide de l'acquis. L'exemple qu'en donne Charles Baudoin est fort concluant :

Il existe assez souvent chez le jeune garçon une attitude d'hostilité, de haine (le plus souvent inconsciente et refoulée), à l'égard du père, et cette attitude a ensuite sa réper-

cussion sur tout le développement de l'individu. Elle le prédispose à un caractère particulier, à certaines névroses et psychoses. Freud interprète cette disposition par ce fait que le fils est fortement attaché à la mère par un amour exclusif, d'où la « libido » naissante n'est pas absente; il en résulte une jalousie à l'égard du père, un désir inavoué de le supprimer pour prendre sa place dans l'affection de la mère. C'est une sorte d'inceste (complexe œdipien). Tandis qu'Adler interprète de préférence le même fait comme une manifestation de la « volonté de puissance », le fils enviant l'autorité paternelle et voulant le chasser pour prendre sa place de chef indépendant.

Et c'est l'École de Zurich qui s'est efforcée de concilier ces deux points de vue. Grâce à Jung, son chef, la psychanalyse est ainsi entrée dans un nouveau stade. Cette École a aujourd'hui une physionomie très personnelle. Elle est, je le répète, avec Charles Baudoin en pleine évolution.

Jung reconnaît dans le dynamisme psychique deux fonctions ou, si l'on préfère, deux directions, l'une centripète, l'autre centrifuge, l'une vers le moi, l'autre vers le monde, et entre lesquelles se partage l'énergie (libido) de l'être. Mais ces deux fonctions sont rarement en équilibre réciproque. Le plus souvent, l'une est développée au détriment de l'autre; il en résulte deux types d'individus très caractérisés : l'*introverti* et l'*extraverti*. L'intérêt de l'introverti est concentré sur sa vie intérieure; la pensée chez lui est plus développée que le sentiment expansif; il peut être doué d'une sensibilité vive, mais rentrée et non extériorisée. L'extraverti, au contraire, s'intéresse aux

aspects multiples et modèles du monde extérieur, s'attache violemment aux êtres, se passionne, s'enthousiasme pour ou contre les gens et les choses; l'émotion chez lui, prime la raison. Mais il ne faut pas croire que la fonction atrophiée soit annihilée; elle est refoulée dans l'inconscient, elle continue d'agir, elle entre en conflit avec la fonction développée et consciente. L'extraverti souffre d'une pensée refoulée. Dans les cas extrêmes, le conflit peut aboutir à la névrose ou à la psychose. Mais ce qui montre bien la réalité concrète des deux types, c'est que chacun d'eux est prédisposé à des troubles particuliers, qui ne menacent pas l'autre type. L'extraverti deviendra, par exemple, hystérique, tandis que l'introverti fournira le contingent de la neurasthénie et de la démence précoce.

Le traitement des névroses consistera essentiellement à extraire de l'inconscient, la fonction refoulée, à la libérer, à créer un homme complet, synthèse des deux types. C'est là aussi la solution des conflits qui, pour être moins pathologiques que la névrose, n'en sont pas moins douloureux.

Voici, par exemple, *Faust*, le héros du grand poète allemand! Qu'est-il? se demande la critique freudienne, sinon un introverti aigu, menacé par le suicide. La crise de Faust sera le conflit dont Goethe triomphera, en réalisant en lui l'homme complet.

C'est ainsi que par cette conception des deux types, introverti et extraverti, Jung, le chef de l'École zurichoise, a réussi la synthèse de Freud et d'Adler, en ce sens que les interprétations par la libido affective conviennent mieux à l'extraverti, la volonté de puissance à l'introverti.

Et Nietzsche, lui-même, qu'est-il? un type d'introverti poussé à l'extrême.

Là ne réside pas toute l'originalité de l'Ecole de Zurich, si bien étudiée par Charles Baudoin. Elle possède également le mérite d'avoir étendu aux psychoses (folie), les méthodes de la psychanalyse. Et des résultats encourageants ont été obtenus ainsi dans la démence précoce, réputée si rebelle à toute autre traitement. Jung a assimilé le discours délirant du dément au rêve du normal. C'est un rêve éveillé auquel s'applique l'analyse freudienne des rêves; dans ce discours, comme le normal dans le rêve, le dément transfère ses sentiments sur des objets symboliques; l'incohérence n'est que dans les symboles, et derrière elle se cachent des idées parfaitement cohérentes, qui, expliquées au malade, peuvent produire en lui une transformation salutaire.

Telle est, exposée avec le plus de clarté et de précision possibles, la grande doctrine sur laquelle va porter notre Enquête. En possession de ces données, qui lui éviteront de longues et souvent impossibles lectures, ceux qui la suivront, n'auront aucune peine à comprendre les critiques qui en seront faites par les hommes compétents auxquels nous avons envoyé notre questionnaire.

Et on comprend pourquoi nous nous sommes contentés, dans cette introduction, d'exposer le contenu de la doctrine sans risquer la moindre critique. En procédant ainsi, nous avons la conviction que notre nouveau tra-

vail, comme l'enquête sur le Transformisme, sera, quand il paraîtra en librairie, une mise à point complète de cette grande et passionnante question.



Ceci dit, il ne me reste plus qu'à donner la parole aux personnalités éminentes qui ont bien voulu honorer d'une réponse notre consultation. La première arrivée — ce que je considère comme d'un excellent augure pour le succès de mon entreprise — est celle du savant médecin en chef de l'Asile Clinique de Sainte-Anne, directeur honoraire du Laboratoire de psycho-pathologie à l'Ecole des Hautes-Etudes, un maître de la psychiatrie contemporaine dont les travaux font autorité.

DOCTEUR A. MARIE

1° J'estime que Freud a fait beaucoup penser et discuter et cela est excellent. En ce sens, les idées fausses sont précieuses et mieux vaut encore entendre émettre des idées sinon fausses du moins paradoxales, que pas d'idées du tout.

2° Le pansexualisme ou panérotisme est une réaction salutaire contre les gens dont le puritanisme psychologique faisait oublier et taire la part importante que la genitalité joue dans le psychisme.

3° Un certain nombre de principes mis en œuvre par la psycho-analyse pour l'étude du mécanisme du subconscient

et de l'inconscient resteront ; en psychiatrie leur apport est loin d'être négligeable en ce qui concerne les psychonevroses et l'élément fonctionnel qui se surajoute inévitablement à tout processus histogène.

4° La psychologie traditionnelle, depuis Ribot, a brisé ses cadres vieillots et la morale classique étroite et rigide s'en ressent. Le Freudisme les a mis à une épreuve profitable.

5° Les retentissements de ce séisme psychologique ont ébranlé la littérature et le théâtre (même le cinéma s'en est ressenti). C'est d'ailleurs par ce détour que le Freudisme a pénétré les sphères scientifiques et philosophiques.

Le Freudisme a des côtés profitables mais aussi des dangers incontestables.

Comme Lombroso, Freud a créé un tourbillon de pensées, dont il ne restera peut-être rien en tant que Freudisme, mais dont les discussions passionnées allumeront quelques lumières sur le terrain de la pénétration et investigation de notre moi profond et inconnu de nous-même. J'ajouterai à ma réponse quelques notes précises sur la psychanalyse envisagée du point de vue psychiatrique et sur la critique de ce point de vue spécial.

Freud, parti des recherches de Breuer sur les lacunes hypoïdes, bâtissait sur le terrain glissant de l'hystérie. Il voit dans les conflagrations psychiques des interférences, qu'il nomme *refoulements*, particulièrement en cause dans les actes automatiques involontaires ou inhibés, incomplètement dans les syndromes névropathiques, les rêves, les jeux de l'imagination (rêveries) et de la conception artistique, voire même des divagations les plus délirantes, rêves,

ou rêveries, ou divagations de la folle du logis, reflétant nos substructions mentales.

Par eux s'expriment les aspirations insatisfaites, les désirs inassouvis, inavoués, même inavouables. Ainsi transparaissent les tendances originelles latentes, communes à l'espèce, c'est-à-dire la *libido*, instincts de conservation de l'individu comme de l'espèce. Les désirs de nutrition seraient l'ébauche de cet instinct de sexualité conservatrice (auto-érotisme) suivi d'hétéro-érotisme (aspiration incestueuse, selon Freud, à l'égard de la mère nourricière, suivie de manifestations incestueuses fraternelles, ou d'homosexualité voilée, par transposition, en attendant l'hétérosexualité normale de la puberté).

Un tel mécanisme génétique de la psychologie normale et pathologique attribué aux seuls conflits et refoulements de la *libido*, ne serait défendable, soutenable, et définitivement établi que s'il s'appuyait sur les démonstrations bio-cliniques ou anatomopathologiques positives et des analyses détaillées, décomposant pièce par pièce leurs déterminants et les complexes d'arcs nerveux psycho-réflexes qui les suscitent.

Les retours automatiques à l'onanisme impulsif, irrésistible, les fétichismes et aberrations de sexualité, etc., peuvent être envisagés comme regression à des réactions aberrantes, des rappels de circuits nerveux directs esquissés à une phase de développement moins avancé; il n'y aurait là rien que de conforme à l'ontogénèse, à la phylogénèse et à la conception de la pathologie comme exagération des phénomènes physiologiques; l'empire des impulsions

obsédantes et leur triomphe sur les résistances de la censure fléchissante, sont d'observation courante.

Il y a dans la conception de Freud toute une importante partie corroborée par l'expérience, mais, dès qu'il passe hors du terrain positif, concordant avec les données acquises par analogie, l'inquiétude commence et l'on perd pied sur le terrain des spéculations hypothétiques et des conceptions personnelles arbitraires.

Le génie et la pénétration subtile de Freud n'excluent pas un monoïdéisme troublant; sur beaucoup de points, il semble victime d'une construction verbale et d'une idéologie étroitement exclusive. Il en sera ainsi tant qu'il n'aura pas trouvé des moyens objectifs de contrôle et de confirmation méthodique, scientifique et expérimentale. Comme il le dit lui-même : — « ...L'édifice théorique de la psychanalyse, n'est en réalité qu'une superstructure qu'il reste à asseoir sur des bases organiques. »

Docteur A. MARIE.

Il n'échappera à personne que la partie la plus importante et la plus originale de cette réponse concerne la psychanalyse envisagée du point de vue psychiatrique. Il n'en pouvait être autrement, étant donné la personnalité du Docteur Marie, ses travaux et la place qu'il occupe parmi les psychiâtres contemporains.

Le meilleur remerciement que nous puissions lui adresser, c'est de faire connaître à nos lecteurs le beau livre, par lequel, il a déjà apporté sa pierre à l'édification de ces assises

appelées et désirées par Freud lui-même. Il a pour titre : *La psychanalyse et les nouvelles méthodes d'investigation de l'inconscient*. Il a paru, comme je l'ai dit, chez l'éditeur Flammarion, dans la *Bibliothèque de Philosophie scientifique*, dirigée par Gustave Le Bon. C'est à la fois un des exposés critiques les plus précis et l'une des études les plus complètes et les plus scientifiques qui aient été faites des thèses de Freud et de ses disciples. Sa réponse en est une sorte de schéma, et c'est ce qui lui donne toute sa valeur. Mais le dernier chapitre, auquel il n'y est fait qu'une rapide allusion, est, à mon avis, la partie capitale du livre, parce qu'on y trouve, admirablement résumé, tout ce que la doctrine freudienne peut attendre, pour se consolider, de la psychologie objective en général, et en particulier de la *Réflexologie* de Betcherew.

Le Docteur Marie juge l'avenir du mouvement freudien en fonction du contrôle que lui fournira l'étude objective des phénomènes psychiques et il insiste sur l'appui que lui apporte l'illustre biologiste russe. Il rend hommage à Charles Richet, qui, avant lui, en 1888, dans ses mémorables études de la *Revue philosophique : Des réflexes psychiques* et son *Dictionnaire de physiologie*, a tenté de rattacher les phénomènes mentaux aux réflexes qui passent par les centres de l'écorce cérébrale. De même pour Griesinger, Setchenoff, Bonatelli ; mais il leur manquait — pour l'imposer définitivement une connexion plus étroite entre les deux termes du problème : entre le schéma objectif du réflexe et la notion qu'on avait des phénomènes mentaux — des images mentales, des souvenirs, des idées, voire la notion même de la conscience. Il y avait trop de différence entre les deux

séries de faits ; les choses ont beaucoup changé depuis. On s'est rendu compte que les prétendues images mentales auxquelles on attribuait la fixité des clichés photographiques ne sont que des groupements de sensation qui se reproduisent d'une manière très variée. L'étude expérimentale de la mémoire a permis de distinguer : 1° une phase primaire où le potentiel de la mémoire normale persiste tel durant 14 minutes environ ; 2° une phase secondaire d'une durée de 35 jours au moins où se conservent 75 % du potentiel initial.

Il ne peut donc être question de chercher, pour les localiser, des empreintes fixes dans l'écorce centrale ainsi que le supposait Charles Richet.

Dans sa *Psychologie objective*, préfacée par A. Marie, Betcherew renonçait à étudier les phénomènes psychiques proprement dits, parce qu'il les jugeait trop peu accessibles à l'observation. Il préférait limiter l'étude des actes neuro-psychiques à ce qui est transparent au dehors : telles les réactions sécrétoires et motrices, la parole, la mimique, les gestes de l'individu, l'habitus externe, le langage et les mœurs des différents peuples, enfin, les produits de leur vie intellectuelle : industrie, arts, philosophie, religion, poésie et science. Tout cela envisagé comme système de réaction en rapport avec le stimulus externe, c'est-à-dire comme réflexes.

De là, division en psychologie individuelle, génétique, collective, animale, pathologique, criminelle, etc...

Pour Betcherew, enfin, la *psychologie objective* devait étudier l'organisme comme on étudie tout autre phénomène du monde extérieur, par ses rapports avec le milieu ambiant.

Elle ne devait pas même s'en tenir aux degrés supérieurs de l'échelle animale, où les phénomènes prennent un caractère neuro-psychique, mais aller jusqu'à la matière inerte, dans laquelle s'observent les réactions aux influences externes. Ainsi que je l'ai exposé dans ma dernière enquête, en citant les expériences de Bose et autres, les métaux se modifient dans leur état moléculaire sous l'influence d'un choc, de la chaleur, de l'électricité, etc... (phénomène de la fatigue). Dans la nature organisée, c'est l'irritabilité générale des protoplasmes (embryon de la sensibilité), puis, à un degré plus élevé, apparaissent des réactions d'un genre spécial, stimulant ou déprimant l'activité des éléments contractiles (système nerveux). Enfin, apparaît un phénomène plus complexe encore : la modification de la réponse par l'expérience antérieure de l'espèce et de l'individu lui-même, à des réflexes cérébraux (d'où sort la pensée), disait Betcherew, se rattache par transitions imperceptibles, aux fonctions de la moelle et celles-ci aux fonctions élémentaires d'un système nodal ; l'étude des phénomènes neuro-psychiques doit donc embrasser toutes les réactions de la matière vivante, depuis celles qui ont un caractère purement organique.

Ainsi conçue, la *Psychologie objective* de Betcherew mettait fin à l'isolement artificiel du psychisme humain, — grâce à lui, le problème irritant de l'âme avait fait un grand pas, n'en déplaise aux spiritualistes et aux dualistes impénitents, genre Grasset, dont nous parlerons tout à l'heure. Plus grand encore était celui que faisait l'illustre biologiste russe en publiant en 1926 ses *Principes de réflexologie hu-*

maine, dont le Docteur A. Marie donne dans son livre, le résumé le plus lumineux, bien que très concis.

Betcherew reconnaît alors que l'illumination des actes neuro-psychiques par la conscience tient à la transmission du courant nerveux à d'autres centres cérébraux, constituant une nouvelle extension du réflexe dans sa partie corticale par exemple, par la transmission de l'excitation visuelle au centre de la parole, ou par l'association avec le système des réactions qui représente la cénesthésie générale de l'organisme. Des perceptions (images), il est passé aux souvenirs, de ceux-ci à la pensée abstraite, et partout il a reconnu le même processus de l'extension du réflexe, rendant les phénomènes psychiques accessibles sinon à l'observation directe, du moins au contrôle expérimental, sur le modèle de ce que Powlof avait déjà fait sur le réflexe salivaire (salivation psychique), et d'autres réflexes conditionnels ou associés. Par l'extension du réflexe pour une réaction verbale, nous voici au point où s'établit une liaison directe entre la *Reflexologie* et le Freudisme.

Mais, avant de l'exposer en suivant toujours pas à pas le résumé du Docteur A. Marie, je crois utile de dire ici quelques mots des objections et protestations soulevées contre les théories de Betcherew, par les derniers soutiens de la psychologie traditionnelle, ceux que j'appelais tout à l'heure des spiritualistes et dualistes impénitents. C'est mon ancien maître montpelliérain, le professeur Grasset, qui, voici peu encore, menait le chœur.

Dans son livre *La Science et la Philosophie*, sorte de testament dont il corrigea les épreuves sur son lit d'agonie, se trouve une longue réfutation des théories de Betcherew,

de Kostilef et de A. Marie. En voici l'essentiel : « Ces auteurs, d'après lui, s'appuient pour établir la confusion entre les phénomènes réflexes et les phénomènes psychiques, sur la sensation continue qui unit les actes réflexes les plus simples aux réflexes les plus compliqués et ceux-ci aux phénomènes psychiques eux-mêmes. Ils rapprochent et identifient dans le même groupe tous les phénomènes nerveux de l'homme, depuis le soulèvement du genou par la percussion du tendon sus-rotulien, jusqu'à l'inspiration poétique et la conception artistique la plus élevée — et aussi tous les phénomènes observés dans la vie animale et dans la série des êtres vivants, depuis l'amibe jusqu'à l'homme — et même tous les phénomènes observés dans l'univers, et l'acte moral humain le plus sublime est assimilé à la chute d'un caillou ou aux vagues de la mer. Et Grasset retrouve là avec raison une nouvelle forme et une nouvelle application des doctrines évolutionnistes imposées à la science et à la philosophie contemporaines par les conceptions transformiste et moniste. (Voir notre enquête sur le transformisme).

Tout en reconnaissant que la série des réflexes de plus en plus compliqués avec des centres de plus en plus élevés est considérable et très étendue, depuis le réflexe du genou jusqu'au réflexe de défense chez la grenouille décapitée, par exemple; tout en reconnaissant que les neurones psychiques eux-mêmes peuvent être centres de réflexes (exemple : l'acte par lequel on répond instantanément à une insulte par une gifle). Grasset refuse de considérer comme réflexes certains actes qu'il dénomme encéphalopsychiques, parce que, dit-il, s'il y a excitation provocatrice, elle n'est pas immédiate et instantanée comme dans le réflexe; elle est très antérieure,

complexe; elle peut même manquer et la manifestation psycho-motrice apparaît reliée uniquement à une excitation intraneuronale, intrapsychique, et c'est ce qui constitue l'acte psychique spontané.

Ceci dit, il se défend contre l'idée de création d'énergie, que suppose son idée de spontanéité, en disant que l'acte psycho-moteur utilise l'énergie accumulée antérieurement dans le neurone pensant. « Il est spontané, écrit-il, en ce sens que l'énergie émise n'est pas de l'énergie reçue à ce même moment ou un instant très court auparavant. »

On voit combien peu convaincante était son objection, et on conçoit, sans entrer dans de plus amples détails, combien il était facile de la réfuter, par ces simples mots : « Il y a des réflexes plus ou moins rapides; il peut y avoir des réflexes à retardement comme il y a des réflexes simples et des réflexes compliqués : les phénomènes d'idéation entrent parmi ces derniers.

Le livre *Science et Philosophie* du professeur Grasset a paru en 1918, et lui-même, comme je l'ai dit, est mort peu après; le nom de Freud n'y est pas cité une seule fois, non plus que dans ses ouvrages antérieurs. Or, le neurologue montpelliérain, dont l'activité intellectuelle était immense et débordait de beaucoup la médecine, ne devait rien ignorer de l'œuvre déjà édifiée par son confrère viennois. Comment expliquer son silence, si ce n'est par la fâcheuse et injuste suspicion qu'un nationalisme mal compris faisait peser alors sur la pensée germanique, nationalisme dangereux et dont ne surent se préserver beaucoup de savants français?

Ceci dit pour relier Betcherew à Freud et la *Réflexologie* au Freudisme.

Il est certain, comme l'écrit le Docteur A. Marie, que, si les images mentales et les mots se rattachent à des réflexes cérébraux, la psychanalyse constitue une main mise directe sur ces derniers. Betcherew l'établit lui-même dans les termes suivants : « La connexion qui existe entre la réflexologie et la psychanalyse se manifeste d'abord dans l'adoption, par Freud, du procédé cathartique pour libérer les malades d'un « affect coincé ». Qu'est donc cette libération, sinon la décharge d'un réflexe dont l'inhibition constitue le foyer même du mal?

De même, pour ses complexes psychiques qui ne sont, en dernière analyse, que des réflexes associés. S'il y avait encore un doute là-dessus, la manière dont Freud arrive à les libérer de leur virulence par une simple décharge verbale, suffirait pour le faire cesser.

D'après Yung, le moi n'est qu'un groupement des complexes psychiques, résidus de compression qui se sont conservés avec leur valeur affective. Et ceci est encore confirmé par la *Réflexologie*.

Enfin, après avoir cité encore d'autres preuves sur celle-ci, le Docteur A. Marie conclut : « La réflexologie donne à la psychanalyse la base organique qui, jusqu'à présent, de l'avis même de Freud, lui a manqué. »



Voici maintenant l'opinion d'un autre psychiatre non moins réputé, du médecin directeur de l'Asile des Aliénés de Toulouse, chargé d'un cours à l'Université de cette ville :

PROFESSEUR MAURICE DIDE

1° *Que pensez-vous de Freud et de sa doctrine?*

Freud s'est affirmé un neurologue subtil avant de s'occuper de psychologie pathologique. Il a gardé dans cette nouvelle série de recherches l'esprit systématique qui fit la gloire de son maître Charcot, mais aussi sa faiblesse, car les dogmes scientifiques ne sont que le refuge provisoire de l'incertitude humaine.

2° *Le pansexualisme ou panérotisme qui en apparaît comme la base, vous paraît-il fondé?*

A l'actif du Freudisme, il faut inscrire la recherche des causes inconscientes qui nous font agir et par là, la doctrine en vogue s'apparente à la géniale pensée de Spinoza.

Ces causes sont tout entières recherchées parmi les élans sexuels qui se trouveraient en conflit avec les traditions collectives et les sommations de la conscience individuelle, héritées des adaptations entre l'individu et le milieu depuis toujours.

Le caractère arbitraire de la doctrine apparaît dans ce conflit : comment concevoir une lutte entre des processus psychologiques de catégories différentes, conçues comme entités psychologiques capables, sans perdre leur individualité, de migrations de l'inconscient à la conscience et inversement.

D'autre part, sans vouloir rouvrir le problème de l'instinct (que Loeb prétend avoir supprimé), comment concevoir une fonction unilatérale exclusivement expansive alors que le bon sens prescrit d'envisager un pôle négatif opposé au

pôle positif, des activités de récupération permettant celles de dépense, un état d'acquisivité préparant le débit, voire le gaspillage d'énergie?

3° *Que pensez-vous de la psychanalyse comme méthode de recherche psychologique et psychopathologique.*

Il faut se souvenir que la psychanalyse a été établie grâce à des recherches effectuées sur des anormaux, dont la sexualité insatisfaite accueille toutes les suggestions des psychologues spécialisés dans les techniques érotiques.

On se rendra bientôt compte que ces innovations sensationnelles n'offrent pas plus de solidité que les stigmates permanents de l'hystérie de Charcot. Il faut cependant reconnaître que la nosographie de l'oubli et des actes erronés a été poussée par Freud plus loin que par aucun autre.

A la psychanalyse nous opposons une méthode basée sur l'évolution de l'énergie, réglant les apparences sensibles et allant des qualités matérielles aux plus sublimes élans du génie. Cette méthode est la *psychogénèse* (1), qui permet d'envisager, toujours dans une synthèse psychologique, l'apport de l'inconscient, émergé de la vie qui s'écoule, à la conscience qui apporte le reflet du monde extérieur et évoque le souvenir de perceptions ou représentations antérieures. On peut établir de la sorte des catégories dans la psychologie pathologique, suivant que la défaillance apparaît parmi les sources et les forces obscures de l'inconscient ou au contraire aux étages supérieurs de la conscience représentative ou expressive.

(1) MAURICE DIDE. *Introduction à l'étude de la Psychogénèse* (1 vol., chez Masson, 1926).

4° *La psychologie et la morale de Freud sont-elles un progrès sur la psychophysiologie et la morale traditionnelle?*

La psychologie et la morale, sciences faillibles et mobiles, affirmaient hier ce qu'elles nieront demain. Le Freudisme appartient au passé; de quoi l'avenir sera-t-il fait? Acceptons cependant avec reconnaissance que cette discipline nouvelle ait permis de poser le problème de la sexualité avec moins d'hypocrisie que jadis.

5° *Que pensez-vous de l'influence de cette doctrine sur les idées générales, la philosophie, la littérature et l'art de ces derniers temps?*

Un fait est incontestable : le pansexualisme s'est imposé à l'attention des penseurs, des philosophes, des littérateurs et des artistes. Certaines pièces de théâtre, certains romans, reposent entièrement sur l'hypothèse freudienne. Le succès de ces tendances comporte des causes complexes : la satisfaction d'aborder sous couvert de science des problèmes scabreux est jointe à l'attrance de mystérieuses méthodes, peu différentes de celles des somnambules, liseurs de rêves, diseurs de bonne aventure, prophètes, devins et autres exploiters du mysticisme éternel.

6° *En tant que psychiatre, qu'en pensez-vous comme moyen thérapeutique?*

La psychanalyse n'a jamais guéri que des manifestations pithiatiques et il y a beau temps que nous avons systématiquement écarté tout traitement moral de nos méthodes, pour y substituer la rééducation psychologique par le travail systématisé.

D^r Maurice DIDE.

Comme on le voit, le Docteur Maurice Dide, dont on n'a pas oublié la substantielle réponse à notre Enquête sur le Transformisme, n'est pas tendre pour le Freudisme. Et cette sévérité doit donner d'autant plus à réfléchir que le professeur toulousain compte parmi les psychiatres les plus notoires de France. N'est-il pas l'auteur d'un livre remarquable, dont j'ai déjà parlé et qui a pour titre : *Introduction à l'étude de la Psychogénèse*? Et, de même que dans sa première réponse, il y puise une partie des éléments qui donnent à l'argumentation de celle-ci beaucoup de force.

Malgré tout le désir qu'on ait de défendre l'œuvre freudienne, comment ne pas reconnaître qu'en certaines de ses parties, il y domine un esprit un peu trop systématique? Héritage de son maître Charcot, nous dit Maurice Dide, et il nous fait entrevoir que le sort échu à l'œuvre de La Salpêtrière, menace sérieusement l'édifice élevé par Freud.

En ce qui concerne Charcot, sans aller jusqu'à prononcer, comme l'ont fait certains, le mot de faillite, on est bien obligé de constater que beaucoup de ses travaux et de ses découvertes neurologiques n'ont pas résisté aux investigations ultérieures et aux propres travaux de ses élèves. Par l'effort génial de Babinski, l'un des plus illustres, de sa conception de l'hystérie, qui fut si retentissante, il ne reste plus aujourd'hui grand'chose; le mot même d'hystérie est en train de disparaître du vocabulaire nosographique pour être remplacé par celui de *pithiatisme*, qui désigne toute autre chose.

À la psychanalyse, le Docteur Maurice Dide oppose la *psychogénèse*, c'est-à-dire « une méthode basée sur l'évolution de l'énergie réglant les apparences sensibles et allant

des qualités matérielles aux plus sublimes élans du génie... »

Dans cette conception *ergogénétique*, l'évolution de la matière n'est que l'apparence concrète de l'évolution de l'énergie. Le problème, disait-il, dans notre précédente enquête, qui se pose à la pensée anxieuse du chercheur de synthèses intégrales, est précisément celui de la hiérarchie des modalités énergétiques.

Pour lui, la psychogénèse s'appuie donc sur l'organogénèse ou histogénèse; et, comme beaucoup de psychiatres français (notamment le professeur A. Marie), il pense que, si les troubles psychopathiques sont à pur substratum anatomique lésionnel, l'hypothèse freudienne de leur mécanisme par refoulement tombe et la psychanalyse n'a plus de raison d'être en dehors des cas purement fonctionnels, tels que le pithiatisme, qui peut se rectifier de lui-même ou par suggestion et hypnose. Dans cette hypothèse, la psychanalyse ne serait qu'un succédané, une variante, un démarquage de ces derniers et perdrait une grande partie de son intérêt. Tout l'automatisme, inconscient ou subconscient, resterait inaccessible, son rôle, si considérable dans l'étiologie des troubles mentaux, se ramènerait à l'expression de lacunes recouvrant des destructions parcellaires et des dissociations de la synthèse psychique par mutilation cérébrale.

Au Congrès des Sociétés psychiatriques et médico-psychologiques, tenu à Blois, en 1917, la question fut longuement et profondément étudiée. Si j'en juge par le résumé qu'en a fait le Professeur A. Marie, la thèse du Docteur Maurice Dide y trouve un sérieux appui. La thèse de l'origine histogène et organique des automatismes morbides et des délires qui s'en suivent, fut brillamment soutenue par

de Clérambault, Heuyer, Lévy-Valensi et Guiraud. La thèse psychogène, que la conception énergétique de Dide me paraît ne pas distraire de la thèse histogène, eut pour défenseurs : Cellier, Hesnard, Pichon, Minkowski et Laforgue.

Par automatisme psychopathique, de Clérambault entend les phénomènes classiques de pensée devancée ou en cours d'énonciation des actes, d'impulsions verbales, de phénomènes psycho-moteurs. Pour lui, sont de l'automatisme mental, les mots explosifs, les jeux syllabiques, les kyrielles de mots, absurdités et non-sens, les intuitions abstraites, les arrêts de pensée, le dévidage muet des souvenirs (automatisme à l'état naissant, petit automatisme mental). Le fond commun serait un trouble, pour ainsi dire moléculaire, de la pensée élémentaire, indépendant de la qualité de l'intellect.

D'après lui, ni l'idéation, ni l'affectivité n'expliquent ces délires, les déductions logiques comme les jeux freudiens de refoulement, sont à rejeter, parce qu'il y a lésion histologique essentielle.

Pour le professeur A. Marie, entre les hypothèses psychogène et histogène, une discrimination reste à faire, que ni l'une ni l'autre des deux écoles ne peut faire. Et il ajoute : « C'est une tierce recherche qui les départagera. »

Cette tierce recherche me paraît avoir été bien amorcée par le Docteur Maurice Dide; c'est du moins la réflexion qui me vient à l'esprit après avoir lu son *Introduction à l'étude de la psychogénèse*, et sa réponse à notre nouvelle enquête.

A ce commentaire, je n'ajouterai qu'un mot : Pour sévère qu'il se montre à l'égard du Freudisme, Maurice Dide n'en témoigne pas moins, lui aussi, à Freud sa reconnaissance,

pour avoir, par ses travaux, « permis de poser le problème de la sexualité avec moins d'hypocrisie que jadis. »



Voici l'opinion du D^r Axel Proschowsky, opinion d'autant plus autorisée que, par ses travaux antérieurs, il s'est fait une belle place parmi les sexologues les plus réputés de notre époque :

D^r AXEL R. PROSCHOWSKY.

Ainsi que je l'ai écrit, voici peu, dans le *Journal des Praticiens* on ne saurait trop se mettre en garde contre les exagérations des doctrines du « Freudisme ». L'essentiel de la doctrine est l'importance donnée au « refoulement » des désirs qui n'ont pu être satisfaits, désirs ayant comme but une satisfaction du besoin sexuel et qui se manifestent par des rêves érotiques. J'ai, dans ma pratique de médecin, voulu savoir si les rêves érotiques avaient la signification que Freud leur attribue, et ce fut notamment de 1881 à 1886, quand je pratiquais à Copenhague; et pour procéder d'une façon aussi précise et scientifique que possible, j'employais des questionnaires imprimés et les personnes interrogées mettaient par écrit leurs réponses au-dessous des questions. J'obtins ainsi un matériel uniforme, se prêtant à une étude exacte et détaillée, matériel que je n'aurais pu obtenir si complet, si je m'étais contenté seulement de prendre des notes en causant avec l'intéressé. C'est donc avant que Freud n'ait fait ses recherches à ce sujet que j'ai fait les miennes. Je possède environ 1.500 réponses. Je n'ai

jamais rien publié du résultat parce que je n'ai *aucunement* trouvé que les rêves érotiques indiquaient des désirs refoulés. Ces rêves, comme tous les autres, dépendent du hasard. L'exemple que voici est typique et je le choisis comme très caractéristique.

Je passais avec deux de mes frères, comme moi passionnés pour la nature sauvage, plusieurs mois dans une forêt vierge, loin de toute femme. Comme c'est le cas pour des hommes dans la pleine force de l'âge, nous avions des rêves érotiques et les ennuis qui s'en suivent. Alors, il nous arrivait plusieurs fois de rêver des rapports sexuels avec des êtres qui nous étaient chers, et ce fut toujours quand nous avions lu ou relu les lettres de ces personnes. Jamais aucun de nous n'avait eu le moindre désir érotique, même le plus platonique, vis-à-vis des mêmes femmes. L'explication de ces rêves était très simple. Tourmentés par le besoin sexuel non satisfait, nous rêvions de nos proches, et, dans le rêve ou, comme on le sait, « tout arrive », le besoin sexuel s'est satisfait avec la femme qui, à ce moment, occupait la scène. Voilà tout.

Beaucoup de femmes qui ont rempli mes questionnaires ont eu des rêves pareils et ont déclaré ne pas avoir eu de désirs érotiques correspondants en état de veille.

Quand, poussant ses doctrines à l'extrême, le Freudisme parle et « symbolise » en érotique, il me semble qu'on est en pleine fantaisie et qu'on abandonne le terrain où on peut encore parler de recherches scientifiques.

Je n'ai, dans mes recherches pour connaître la signification des rêves érotiques, rien trouvé pouvant fournir une base scientifique à l'étude psychologique de la vie érotique,

mais j'ai lu avec beaucoup d'intérêt ce que le Dr Brody a publié, voici quelque temps, sur la valeur des rêves comme moyen d'un diagnostic précoce de certaines maladies.

Mais, s'il y a beaucoup d'exagération dans les doctrines de Freud, et plus encore dans celles de certains de ses élèves, il faut admettre que Freud a eu le grand mérite d'appuyer sur l'énorme influence de l'instinct sexuel, surtout non satisfait, sur toute la vie psychique. Il a aussi appuyé avec raison sur le fait, trop ignoré, que l'instinct sexuel se manifeste de très bonne heure. Seulement, ici, il est regrettable que l'exagération l'ait emporté quand il veut voir dans le geste si normal et nécessaire pour l'existence, du nourrisson de têter, une relation quelconque avec une sensation de volupté sexuelle.

Je pense que le Freudisme sera considéré comme le sont actuellement certaines doctrines, ayant eu dans le temps une grande vogue. Cette appréciation s'applique à tout ce qu'il contient d'exagéré et même peut-être à ce qui constitue le fond de la doctrine, l'analyse des rêves.

Mais le Freudisme a pris naissance en même temps que des études vraiment scientifiques de la vie sexuelle avaient lieu et dont les plus importantes sont celles de Havelock Ellis et la coïncidence pourra avoir ce résultat : Ce qui a de la valeur dans le Freudisme se trouve incorporé dans la science, et jouera sans doute un rôle de plus en plus important.

Pour terminer et me résumer, j'ajouterai : En conséquence de ce qui précède je ne considère aucunement comme fondé le pansexualisme ou panérotisme. Je considère la psychanalyse comme n'ayant pas de valeur.

D^r AXEL R. PROSCHOWSKY.

On ne peut qu'être frappé par la précision de cette critique concernant le rêve, point capital de la doctrine freudienne. D'autres auteurs psychiatres ou psychologues l'ont formulée en termes non moins catégoriques, en s'appuyant sur des recherches analogues à celles faites par le Dr Proschowsky. J'ajouterai que non moins concordantes ont été celles que j'ai moi-même tentées sur mes propres rêves, voici déjà quelques années; elles visent tous les rêves et non pas seulement le rêve érotique comme dans la critique ci-dessus, critique à laquelle Freud a répondu comme on le verra dans mes conclusions et réflexions. Elles sont indemnes de tout parti-pris, car, lorsque je les entrepris, j'étais tout entier conquis par Freud, et mon désir était plutôt d'apporter des éléments favorables à sa doctrine. Pour cette raison, je n'hésitai pas à prendre pour guide un de ses disciples américains les plus en vue et les plus enthousiastes, auteur d'un gros et original volume qui a pour titre : *Connais-toi par la psychanalyse*. Dans ce livre, le Dr J. Ralph consacre aux rêves trois longs chapitres, qui tous appuient dans ses moindres détails la thèse du maître.

Dans le premier de ces trois chapitres, intitulé *Comment on fixe et conserve un rêve*, il donne la technique à suivre pour qui veut faire l'analyse de ses propres rêves et en utiliser les résultats pour faire son auto-psychanalyse. Je crois bon, pour mes lecteurs qui voudraient se livrer à la connaissance de leur moi par les procédés freudiens, de résumer ici les passages essentiels de ce fort curieux chapitre.

Dès que l'on a fait un rêve, il faut se redresser dans son lit pour en noter par écrit tous les détails. Si l'on remet ce

travail à plus tard, il y a des chances pour que le rêve ne soit jamais fixé, car quelques instants plus tard, on est de nouveau endormi et lorsqu'on se réveillera, non seulement on aura perdu le souvenir de ce rêve, mais on ne se souviendra même pas d'avoir rêvé.

Si donc l'on veut poursuivre sérieusement l'analyse de ses rêves, il faut prendre l'habitude d'avoir toujours sur sa table de nuit un crayon et du papier et s'assurer des facilités d'éclairage. Sans doute, lors de ce réveil un peu brusque on est encore profondément assoupi; dans les efforts pour ramener le rêve à la conscience, on se heurtera à une forte résistance mentale. Toutes sortes de prétextes s'offrent de renoncer à cette entreprise, du moins en ce qui concerne ce rêve particulier, mais il importe de persévérer. Il faut écrire son rêve très vite, sous peine d'omettre tels ou tels détails, et il importe d'en fixer le plus possible.

Le rêve écrit, insiste le D^r Ralph — je cite ici textuellement : « repassez le rêve dans votre esprit et tâchez d'en visualiser les divers éléments. Revivez votre rêve aussi intensément que possible... »

C'est en recréant son rêve dans cet état éveillé, et en portant son attention sur chacun de ses éléments, que l'on fixera ceux-ci dans la conscience. Lorsqu'il arrive d'innombrables fois de ne plus retrouver, le matin, au réveil, aucun des éléments d'un rêve, cependant très intense, fait pendant le sommeil, c'est que ce rêve a glissé dans l'inconscient.

Pendant que l'on transcrit son rêve et qu'on le recrée dans sa conscience réveillée, il faut s'abstenir de toute critique et analyse; cette opération ne doit venir que plus

tard. Quels que soient le ridicule, le grotesque, le bizarre ou l'abracadabrant de ce rêve, il faut s'abstenir de le qualifier. Ne pas chercher non plus à découvrir un sens à ce rêve. Pour l'instant, appliquer tous ses efforts à la fixation dans la conscience afin de pouvoir, quelques heures plus tard (quand on y sera disposé) se rappeler les éléments aussi vivement qu'on se souvient des faits qui se sont passés la veille au soir pendant qu'on était bien éveillé.

Si ce rêve a été fait longtemps avant l'heure habituelle du lever, se rendormir, si l'on peut; si le réveil a lieu à l'heure habituelle, s'asseoir dans son lit, relire immédiatement le récit du rêve et le repasser dans tous ses détails, en s'efforçant de s'en faire une représentation visuelle aussi vive que possible.

« Tout cela fait, conclut le D^r Ralph, vous avez le droit d'admettre que votre rêve est solidement fixé dans votre conscience; vous pouvez vous lever et aller à vos occupations. Votre rêve se trouvant à l'abri de toute corruption, dans une sorte de « frigorifique » mental, en vue de l'analyse à laquelle vous pourrez vous livrer dès que vous serez disposé et prêt à le faire.

Telle est la technique du D^r J. Ralph que je suivis scrupuleusement pour la recherche de mes propres rêves, et par laquelle j'eus tôt fait d'en fixer un certain nombre. Je dois dire qu'au bout d'un peu de temps, grâce à cette pratique et à l'habitude, je pus obtenir la fixation de la plupart de mes rêves, sans avoir besoin de les écrire.

Je pus en faire l'analyse et les suivre, comme dit le D^r Ralph, jusqu'à leurs sources latentes dans l'inconscient, en suivant la méthode freudienne d'interprétation, surtout

l'association libre des idées, et malgré mon vif désir du contraire, le résultat en fut négatif. Je ne trouvai pas, que sous toutes les idées dramatiques, sous toutes les images baroques, absurdes, grotesques ou bizarres, dont la plupart se composaient, se cachaient une crainte ou un penchant indésirables et encore moins qu'ils fussent la réalisation déguisée d'un désir refoulé.

Donc, il apparaît bien que les critiques ont raison de considérer que la théorie freudienne du rêve constitue l'une des parties les plus faibles de sa doctrine. Et pour cette raison je crois utile d'exposer ici comment elle fut conçue dans son esprit. Il est certain que sans les travaux expérimentaux de Mourly Vold, ceux de Maury et de Scherner, bien antérieurs à lui, ceux de Bleuler et Yung, beaucoup plus récents, Freud n'aurait pu même concevoir l'idée d'appliquer l'étude du rêve à la psychanalyse. Comme eux et avec eux il a essayé tout d'abord de mettre à jour sa cause véritable. Est-il dû à une activité psychique persistante; ou bien au contraire faut-il voir sa cause dans la suspension de celle-ci; ou bien encore devait-il se ranger à l'avis de ceux qui la trouvent dans une activité particulière, sans peut-être tenir un compte suffisant des théories et hypothèses faites sur le phénomène physiologique du sommeil, préparation certainement indispensable pour découvrir le mécanisme du rêve et savoir s'il est d'essence purement somatique ou d'essence exclusivement psychique? Il adopta la dernière opinion et admit que cette activité *sui generis* jaillissait du fond de l'inconscient. Mais, comme il faut à tout prix tromper la vigilance de la conscience, il découvrit que le véritable sens de cette activité, qu'il appela

contenu latent du rêve, se dissimulant sur un *contenu manifeste* affectant les déguisements les plus compliqués, les plus bizarres, les plus grotesques incohérences et souvent une incompréhensible dramatisation, fort bien étudiée d'ailleurs par ses prédécesseurs sous les noms de condensation, surdétermination, personnalités collectives, transpositions, déplacements, il ajouta les figurations symboliques. Et c'est à propos de celles-ci que beaucoup de ses critiques n'ont pas tari, et ne tarissent pas encore, de sarcasmes et de lazzis.

Il faut bien reconnaître pourtant que, même avec une tendance favorable à Freud, on reste quelque peu estomaqué devant le tableau qu'il nous fait de sa symbolique du rêve. Mes lecteurs en jugeront par cet extrait pris à son *Introduction à la Psychanalyse* : « Pour symboliser la sexualité mâle, et tromper la leur tout en se satisfaisant, le rêve emploie : le chiffre 3, les objets oblongs, allongés ou allongeables, bougies, limes, crayons, tiges, pointes, piques, bâtons, branches, fruits (bananes), légumes (carottes, radis, poireaux, etc.), lames, couteaux, poignards, armes à feu, fusil, pistolet, etc., robinets, tours, clochers, obélisques, colonnes, phares, etc. Ajoutons les petits enfants ou frères, l'ascension, l'échelle, l'escalier, le sentier montant, le vol (avion, etc.), les façades lisses, verticales, le chapeau, le manteau, la couverture, la cravate, l'écharpe, la clef, la main, le pied, la dent, le liquide, le poisson, le lézard, le serpent, l'oiseau, l'escargot... avec beaucoup d'*et cætera*.

Et voici maintenant quelques-uns des symboles freudiens de la sexualité féminine : les récipients en bois, les

coffres, les cavités, bassins, armoires, placards, cailles, poêles, cavernes, vaisseaux, fosses, trous, chambres, passages étroits, serrures et mécanismes analogues, façades à saillies, mines, caves, tunnels, fours, foyers, feux, maisonnettes, portes ouvertes, entrées, coquilles, mollusques, bouches, chapelles, etc., etc.

On comprend, après cela — nous y reviendrons dans nos « Conclusions et Réflexions », — tout le tort que Freud a porté à sa doctrine par les exagérations de ce symbolisme outrancier, basé sur la génitalité et combien est fondée la critique du D^r Proschowsky.

En commentant sa judicieuse réponse, je n'ai abordé que sous une de ses faces (rêve érotique) la grande question du Rêve, capitale dans l'œuvre freudienne, me réservant, je le répète, d'en faire, à la fin de l'enquête, une critique générale.

Inutile, je crois, de présenter aux lecteurs de *l'Idée Libre* la doctoresse Madeleine Pelletier. Il n'en est pas un, en effet, qui n'ait encore présent à la mémoire sa très remarquable réponse à notre Enquête sur le transformisme. Tous aussi rendent hommage à l'Apostolat social de cette vaillante, autant que modeste, travailleuse, dont le bagage scientifique est déjà fort imposant.

DOCTORESSE MADELEINE PELLETIER

Comme dans tous les systèmes, le Freudisme n'épouse pas complètement la réalité. Certes, étant donné l'importance de la reproduction, on doit penser que la sexualité

doive occuper une grande place dans la psychologie humaine, comme sans doute aussi dans celle des animaux. En outre, on doit admettre qu'alors que, chez les animaux, la satisfaction de l'instinct sexuel est une chose simple, le cerveau humain, plus complexe, s'est ingénié à travailler sur elle. Il l'a, à la fois, exaltée et entravée, il a institué à son sujet des *tabous* multiples, qui ont été la source des troubles nerveux et psychiques les plus divers.

Néanmoins, faire remonter jusqu'au nourrisson les préoccupations sexuelles, mettre la sexualité dans l'acte de têter, est à mon avis très exagéré. Evidemment, le bébé doit éprouver un plaisir à têter le sein de sa nourrice. Mais plaisir ne veut pas dire nécessairement plaisir sexuel; autrement, pourquoi ne pas faire également entrer l'alimentation tout entière dans la sexualité?

La sublimation sexuelle freudienne me paraît, au contraire, renfermer beaucoup de vérité. L'admiration, surtout lorsqu'il s'agit de l'admiration d'une créature humaine, savant, littérateur, philosophe, homme d'Etat, etc..., est parente de l'amour. C'est avec raison que Freud rattache à la sexualité l'amour du soldat pour le chef d'armée. Heureusement, c'est là un sentiment qui appartient de plus en plus au passé. La guerre moderne est sans panache.

L'amour Divin est sexuel. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à consulter les ouvrages de piété où la sexualité éclate à chaque ligne. Jésus est appelé tantôt un époux, tantôt un divin amant, la religieuse croit être prise dans les bras de son Dieu.

La communion est un acte sexuel. Il y est question

d'union intime, laquelle est une source de plaisir, un plaisir matériel.

*Mon bien-aimé ne paraît pas encore
Trop longue nuit dureras-tu toujours?*

La théorie freudienne a fait la lumière sur maints sentiments qui, sans elle, sont mal définis; elle a considérablement élargi la sensualité qui, avec elle, dépasse de beaucoup l'acte de la reproduction.

Freud a eu le mérite de donner droit de cité à la sexualité qui, avant lui, devait se cacher comme un vice. Il a mis en lumière tous les désordres nerveux et psychiques causés par le *refoulement*, auquel une société absurde et inique contraint les faibles; la femme qui ne s'est pas mariée; la veuve; la belle-mère cloîtrée dans la maison et qui a sans cesse devant les yeux l'amour du jeune couple, etc...

Les haines familiales, qui vont parfois jusqu'au crime, n'ont souvent pas d'autre source que l'amour contrarié par une société tyrannique; rivalité du père et du fils, de la mère et de la fille, des sœurs; jalousie de la belle-mère vis-à-vis de la bru, etc...

C'est la privation d'amour qui rend la vieille fille haineuse, la belle-mère acariâtre. Leur entourage ne se doute même pas qu'elles puissent avoir quelque chose à désirer; il pense qu'un rôle de servante leur doit suffire.

Grâce à Freud, on commence à comprendre que l'acte sexuel normal n'est ni un crime, ni une faute, ni une faiblesse, ni une défaite; que pour la femme, comme pour l'homme, il est l'expression d'un *besoin* qui n'a rien de vicieux, puisqu'il est physiologique, comme le besoin de manger et de respirer.

La psychanalyse ne peut manquer d'éclairer la psychologie normale et morbide; elle a ses applications en pédagogie. Nombre de troubles psychiques de l'enfance peuvent être redressés par elle.

Elle sert également au traitement des maladies mentales.

Les idées fixes, les obsessions, les phobies, sans troubler de manière grave la raison, assombrissent parfois toute l'existence. La plupart sont dues au refoulement sexuel; la psychanalyse permet de les guérir.

Le défaut de la psychanalyse est d'être une œuvre longue et minutieuse. C'est pourquoi, on peut dire que seuls les malades riches pourront en bénéficier. Un médecin d'hôpital ou d'asile n'a ni le temps, ni le désir de consacrer des heures et des jours à un seul malade.

La littérature et le théâtre, qui sont à peu près uniquement consacrés à l'amour, ont trouvé une mine dans le Freudisme. Dans « La comédie du bonheur », une jeune fille, sous l'influence de la psychanalyse, révèle qu'elle est malheureuse de n'être pas aimée parce qu'elle est laide.

Le freudisme a affranchi le roman et le théâtre des conventions. La mère noble n'est plus nécessairement, comme autrefois, une sainte remplie de vertus. La femme adultère n'est plus un monstre, comme dans Dumas fils. Nombre de femmes de lettres ont décrit dans leurs romans les humiliations et les souffrances de l'épouse.

L'amour « qui n'ose pas dire son nom » a pu, grâce au Freudisme, s'avouer. On a admis que le pédéraste et la lesbienne n'étaient pas nécessairement des êtres de honte, ne méritant que le mépris, si ce n'est le châtement. On a

admis des excuses à la « Prisonnière », qui cherche avec une amie un amour sans servitude.

En somme, je pense que le Freudisme contribuera, dans une certaine mesure, à affranchir l'humanité de ses préjugés.

Doctoresse PELLETIER.

Mes lecteurs n'ont certainement pas oublié la belle et très substantielle réponse que la doctoresse Pelletier fit à l'enquête sur le transformisme, et cela grâce à ses vastes connaissances de biologie générale; celle que l'on vient de lire l'égale, si elle ne la dépasse, en documentation et en clairvoyance scientifique et cela, cette fois, grâce à ses connaissances médicales et à sa déjà grande pratique de la médecine.

Mieux que tout autre peut-être, elle a vu, et c'est par là que débute l'exposé de son opinion, « la grande place que la sexualité occupe dans la psychologie humaine comme sans doute aussi dans celle des animaux »; et, ce que je tiens à mettre en relief, c'est qu'elle a su établir en quelques lignes la différence profonde qui existe entre la sexualité (ou pour mieux dire l'impulsion sexuelle) de l'homme et celle de l'animal.

Je suis heureux de pouvoir compléter sa pensée à ce sujet, pensée contenue dans les dix premières lignes de sa réponse, en mettant à profit le développement magistral que lui donne Jacques Fischer dans un livre remarquable, passé presque inaperçu et qui a pour titre *L'Amour et la Morale*.

La différence dont parle la doctoresse Pelletier, si elle saute aux yeux d'abord, n'est pas aussi facile à expliquer.

Chez l'animal, l'instinct sexuel se manifeste d'une façon toute-puissante à des époques bien déterminées et qui sont spécifiques pour chaque espèce. La force de cette impulsion est telle qu'elle obligerait l'animal à faire, sans hésitation, le sacrifice de son existence pour obéir à cette loi, ayant acquis la toute-puissance de l'instinct.

Chez l'homme, au contraire, l'impulsion sexuelle se présente rarement sous une forme aussi violente, mais elle est capable, par contre, de se déclencher à n'importe quel moment. Il faut donc établir une différenciation très nette entre le phénomène du rut animal et les impulsions sexuelles constantes de l'homme.

Il ne subsiste chez l'homme que des vestiges de la poussée cyclique, à laquelle il fut soumis, alors qu'il ne s'était pas complètement affranchi de l'animalité (rut saisonnier du printemps et quelquefois poussée complémentaire en automne).

Les règles physiologiques étant les mêmes pour tous les animaux, on peut considérer comme indiscutable que ces périodes coïncidaient avec le cycle lunaire et correspondaient aux menstrues féminines. Ceci était la règle. Cette règle, pour l'être humain déjà évolué, présentait comme seule particularité une périodicité relativement très rapprochée. Nous savons que les lois biologiques de cette espèce ne s'appliquent pas d'une façon strictement identique; il y a toujours des différences individuelles; d'où, dans le cycle lunaire, un certain décalage pour les femelles humaines, ou mieux préhumaines. Dans la plupart des races animales, ce décalage individuel, cette sorte d'oscillation autour de l'époque fixe, n'avait que peu d'importance.

Quand, par exemple, dans un troupeau d'animaux, obéissant à un rut annuel ou bisannuel, il se trouvait un intervalle de quinze jours, nécessaire pour que l'impulsion sexuelle se fit sentir chez toutes les femelles successivement, cela obligeait simplement les mâles à se consacrer, durant cette quinzaine, à peu près complètement aux fonctions de reproduction. Mais, durant tout le reste de l'année, la vie normale reprenait, absolument indépendante de tout trouble sexuel et, en somme, la perturbation dans la vie sociale du troupeau avait été minime.

On comprend facilement qu'il n'en a pas été de même chez l'homme. Les variations individuelles, insignifiantes pour des espèces à rut très espacé, ont pris, tout au contraire, une importance capitale, chez l'homme ou le préhomme, animal aux périodes d'amour rapprochées. Dans la tribu primitive, les femelles ont été sous l'influence de l'excitation menstruelle, non pas toutes ensemble mais à des intervalles précédant ou suivant de quelques jours le retour du mois lunaire; dès lors, la période totale de l'excitation sexuelle des femelles dans la tribu, empiétait sur l'intervalle de 28 jours. Ce décalage se portait automatiquement sur le phénomène intermédiaire de congestion des ovaires et là aussi une sorte de rut mineur s'étendait au-delà et au delà du quatorzième jour intermédiaire. En sorte que, par suite de ces empiètements tendant à se diriger les uns vers les autres, la période durant laquelle les femelles de la tribu ancestrale étaient capables de ressentir l'impulsion sexuelle finissait par former durant le mois entier une chaîne presque ininterrompue de ruts successifs. Chaque femelle n'était évidemment sous l'influence de son sexe que

pendant une courte période, ne coïncidant pas avec celle de ses sœurs. Mais le ou les mâles de la tribu, étaient continuellement entourés de femelles en état d'excitation sexuelle. Le mâle se trouvait dans des circonstances différentes. Il avait mieux conservé les traditions physiologiques sexuelles de ses ancêtres mammifères. Chez lui, le flux sexuel présentait une poussée dominante au printemps, suivant la grande loi naturelle et une poussée secondaire moins importante à l'automne suivant la règle du balancement saisonnier. Il est infiniment probable que, si la femelle avait obéi à des influences physiologiques aussi absolues, l'impulsion sexuelle chez l'homme eût suivi des règles analogues à celles des autres animaux.

Les excitants psychiques, la pensée, l'imagination, tous phénomènes d'origine psychologique, furent capables d'amener des modifications dans la sécrétion interne des organes genito-ovariens. Par suite, des produits analogues à ceux qui se déversent dans le sang au moment des impulsions sexuelles purent être fabriqués, précipités dans le torrent circulatoire et créer ainsi un milieu humoro-endocrinien semblable à celui du moment des menstrues et capable d'entraîner les mêmes réactions cérébrales, c'est-à-dire l'impulsion sexuelle et l'idée secondaire d'*Amour*.

C'est par suite de ces changements que nous sommes arrivés à cet état d'anarchie qui caractérise l'espèce humaine quant aux fonctions de reproduction.

Par là, et c'est le point le plus important peut-être, l'impulsion sexuelle, chez l'homme, s'est tellement séparée de l'idée de reproduction, que celle-ci semble n'être plus qu'un phénomène surajouté, survenant la plupart du temps par

hasard et ne se rattachant à l'idée d'impulsion sexuelle que grâce à des idées de devoir ou de satisfaction personnelle et seulement chez quelques-uns, par l'action d'un fond instinctif qui n'est pas encore détruit.

En conclusion, l'homme est donc un animal qui, sur le point de la reproduction, s'est affranchi des règles de l'instinct et vit en marge de la loi naturelle. Il a substitué à la logique de l'instinct, sa fantaisie individuelle : et la rançon de cette victoire, ce sont, comme le dit la doctoresse Pelletier, les troubles nerveux et psychiques les plus divers, tout le cortège douloureux des névroses.



Il n'est pas un lecteur de l'*Idée Libre* qui ne connaisse la puissante et originale personnalité dont le nom est celui-là même que porta l'un des plus grands savants du siècle défunt.

Tous, en effet, connaissent et beaucoup d'entre eux ont lu sa *Philosophie de la Préhistoire*; ce gros bouquin paru récemment et dont les pages débordent d'une érudition sûre autant que de vues personnelles, d'une audace pleinement justifiée.

Si le fond dénote un vrai savant, la forme est celle d'un écrivain et d'un artiste, depuis longtemps en possession de tous leurs moyens.

Gérard de Lacaze-Duthiers, en effet, réunit ces deux qualités, qui font son œuvre instructive, agréable et passionnante à la fois.

Celui qui m'incita à lui envoyer mon questionnaire sur le Freudisme, ce ne fut pas tant la grande valeur que j'attache à la partie purement scientifique de son œuvre, que ses dons de critique et de psychologue. J'en eus la révélation naguère en lisant son étude sur Guy de Maupassant.

J'y trouvai, non sans une agréable surprise, toutes les qualités qui font, à la fois, si originale et si profonde la critique psychanalytique, telle que Freud l'a conçue et qu'avec les meilleurs de ses disciples il a si heureusement appliquée.

L'espérance que je fondais, à ce point de vue, sur sa réponse, n'a pas été déçue, comme on va voir et comme je l'explique dans le commentaire qui la suit.

Voici donc l'opinion de :

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

J'ai répondu par avance à votre intéressante, utile et nécessaire enquête sur les doctrines freudiennes dans ma *Philosophie de la Préhistoire*. Dans mes *Prolégomènes*, le chapitre concernant la *Psychologie et les Psychologues* est consacré en grande partie à Freud. C'est vous dire quel rôle j'attribue au génial psychiatre de Vienne dans le mouvement des idées contemporaines. Sa place est une des premières parmi les philosophes. Son œuvre domine les clameurs des roquets incapables de penser, s'ils sont très capables de lever la patte au pied des édifices que leur impuissance ne parvient pas à ébranler.

Que d'âneries débitées à propos de Freud par ceux qui ne connaissent son œuvre qu'à travers la blague boulevard-

dière, déformatrice des idées. Mondains, curés, bedeaux, sacristains, plumitifs et autres personnages non moins libidineux l'interprètent à leur façon, niant l'évidence, cette évidence qui crève les yeux de quiconque les observe de près : à savoir qu'il y a au fond de chacun d'eux un cochon qui sommeille. Mais de cela, ils ne conviendront jamais!

La *libido*, ce mot les effraye. Ils ne savent ce qu'il signifie. Il dit pourtant leur hypocrisie, leurs préjugés, leurs méthodes sournoises, leur dissimulation, toutes leurs laideurs, toute leur noirceur d'âme et aussi tout leur illogisme. Il condamne leurs lois, leurs traditions, leur conception fautive de la vie. Il fait s'écrouler tout ce que leur bêtise a péniblement édifié au cours des siècles, et qu'un seul mot résume : le mensonge.

Refuser de s'incliner devant ce fait, clair comme le jour, que la sexualité est le tout de l'homme, qu'elle le dirige, à son insu, qu'elle fait sa grandeur et sa petitesse, qu'elle l'enrichit ou l'appauvrit, suivant l'usage qu'il en fait, c'est de l'aberration, c'est du pur crétinisme.

Les plus tarés des individus ne conviendront jamais que l'inconscient les guide, que dans cet inconscient la *libido* occupe la place centrale, et que tous les efforts qu'ils font pour la refouler n'aboutit qu'à l'incohérence et à la folie.

J'adhère pleinement au système de Freud. Il explique tous nos actes. La prétendue civilisation qui nous régit n'a fait que légaliser les pires instincts, ce qui est une façon de les éterniser. Cependant, je me garde bien de rendre l'homme préhistorique responsable des tares de son successeur historique. La censure n'a pas à refouler la sauvagerie ancestrale, pour la raison que nos ancêtres, loin d'être des « sauvages »,

étaient des hommes complets, des surhommes, auprès de nos contemporains. L'homme de l'histoire a déformé les industries et les arts de l'homme de la préhistoire, il a dénaturé ses sentiments et ses pensées. Si nous vivions comme ce dernier, nous ne constaterions pas, dans la société comme dans l'individu, cette incohérence qui fait du monde actuel un monde à l'envers. La pseudo-civilisation de l'homme de l'histoire l'a rendu capable de tous les crimes. C'est un être dangereux, à tous les points de vue. Aussi, pour se blanchir à ses propres yeux, il professe de belles théories : il s'estime supérieur à la bête verticale des temps quaternaires alors qu'il est bien au-dessous d'elle et il tente de justifier par toutes sortes de considérations ses gestes les plus répugnants. L'homme de l'histoire essaie de légitimer tout ce qu'il fait au nom d'entités ridicules qui n'ont jamais existé que dans son imagination (honneur, vertu, devoir, pudeur etc.).

L'homme préhistorique n'est pour rien dans la décadence de l'homo soi-disant *sapiens* : seul ce dernier doit être tenu pour responsable de sa déchéance. Qu'il ne se prenne qu'à lui d'être un dégénéré. Le mérite de Freud sera d'avoir projeté au fond de son inconscience les plus vives lueurs, les faisant apparaître tel qu'il est, sous la couche de vernis politique, moral et religieux qui le recouvre.

Le « refoulement », loin d'améliorer l'espèce humaine, lui a permis d'éterniser ses laideurs sous des vocables pompeux. Elle a canalisé ses instincts, les faisant servir à son soi-disant progrès : sous couvert de « patriotisme » elle a donné libre cours à sa soif de meurtre, proclamant la guerre un mal nécessaire, et elle a décoré du nom de mariage la prostitution tout court; elle a pratiqué le vol sous diffé-

rentes formes; en un mot, elle a présenté sous un jour favorable, propre à servir ses desseins, ses actes les plus criminels — assassinat, brigandage, viol — imposant à tous les individus sa morale immorale et sa justice injuste. Mais sous ses multiples déguisements, ses vêtements d'emprunt et ses masques trompeurs, la psychanalyse nous montre l'homme tel qu'il est. L'homme était en somme beaucoup plus civilisé à l'état de nature que dans notre société pourrie. La sociologie, en s'aidant de la méthode psychanalytique, n'a pas de peine à se rendre compte que l'homme social est un déchet, un pis-aller, un défi au bon sens, et, pour tout dire, un *sous-homme*.

La méthode psychanalytique est indispensable à la recherche de la vérité. Elle est d'un grand secours pour le philosophe qui va au fond des choses. Cette méthode n'est dans son essence qu'une réhabilitation du « moi ». L'individualisme reprend avec elle le dessus sur les conventions sociales et les traditions séculaires. Freud affirme le droit, pour l'individu, de penser par lui-même. Sa doctrine est, par excellence, une doctrine émancipatrice.

Je ne veux retenir ici de cette doctrine que les applications qu'on en peut faire à l'étude des arts et des lettres. Dans le domaine de la critique et dans celui de l'esthétique, intimement liée à elle, elle apporte un puissant moyen d'investigation. Dans ce domaine, elle triomphe. Elle complète les autres méthodes, les éclairant d'un jour nouveau. La méthode psychanalytique s'empare d'une œuvre, la décortique, la dissèque en ses éléments premiers, puis la recompose, tel l'horloger devant le mécanisme d'une montre. Poèmes, tableaux, statues, musiques n'ont pas de secrets

pour elle. Elle découvre, dans une œuvre, l'âme de son auteur, et dans ce dernier, l'esprit de l'œuvre. Elle pénètre jusqu'au tréfonds de la conscience humaine, et la recrée dans sa variété infinie. Elle en saisit l'unité profonde. Elle déshabille le philosophe, le savant et l'artiste, et elle fait justice des sottises et des déformations que l'incompréhension a accumulées sur leur tête. Désormais, on ne pourra plus se passer, dans la critique des arts et des lettres, de la méthode psychanalytique. L'originalité d'une création, la personnalité du créateur, elle seule pourra les mettre en lumière. Elle seule sera susceptible de nous donner la clé des problèmes que les autres méthodes ont été impuissantes à résoudre jusqu'à ce jour (1).

Qu'on le veuille ou non, la sexualité joue dans les créations du génie un rôle immense. Elle en joue un non moins important dans sa vie. Elle en joue un plus ou moins refoulé chez les esprits médiocres. Au sein du cœur humain, comme un ver qui le ronge ou une fleur merveilleuse qui s'y épanouit, germe et se développe, souveraine maîtresse de notre destinée, faisant notre bonheur ou notre malheur, créant notre ciel ou notre enfer, la LIBIDO!

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

La dernière partie de cette réponse ne montre-t-elle pas combien j'avais raison de m'attendre à ce que la question portant sur l'influence freudienne en psychologie, en litté-

(1) J'ai tenté moi-même d'appliquer cette méthode dans mon étude sur *Guy de Maupassant*, parue dans la collection des *Célébrités d'hier*, à la *Nouvelle Revue critique*.

rature et en art attirât tout particulièrement l'attention de Lacaze-Duthiers. Je ne vois, dans les réponses déjà parues ou reçues que celles du D^r Marie, un psychiatre et de Renée Dunan, une romancière, qui aient, en peu de mots, porté, à ce point de vue, un jugement précis et complet.

Après Auguste Marie et après avoir lu l'opinion de Lacaze-Duthiers, on comprend combien le premier a raison de soutenir que la littérature française était, par tradition, bien préparée à recevoir le Freudisme.

Le courant analytique s'y rencontre plus souvent et avec plus de persistance que le goût constructif, du moins chez les auteurs classiques. Tout le théâtre et le roman du dix-huitième siècle sont analytiques, — on peut dire même psychanalytiques, — car ils se complaisent dans la dissection, le classement, la rétrospection et l'introspection.

« Rentre en toi-même, Octave... »

Mais le D^r Marie a raison — et cela ressort bien de l'opinion émise par Lacaze-Duthiers — de faire observer que ce travail de division et de reconnaissance reste confiné chez les classiques et avant l'influence freudienne, dans les régions supérieures de la personne humaine; les littérateurs prennent alors pour guide la raison, qui confère à l'homme sa suprématie et le différencie de l'animal.

La vie affective qu'ils exploitent semble bien séparée du monde rationnel, bien qu'habitante la même demeure. Mais la raison en est propriétaire, tandis que le sentiment n'est que locataire.

En ce qui concerne la critique littéraire et artistique, la conception psychanalytique a trouvé en France un terrain

mieux préparé encore, bien que le roman et le théâtre se soient orientés avant lui dans le sens freudien, et cela, comme le fait si justement observer le D^r A. Marie, avant même que les savants représentant la psychologie française classique et même la psychiatrie, lui eussent fait le crédit d'un contrôle.

Et voici que, désormais, comme le dit si bien Lacaze-Duthiers : « On ne pourra plus se passer dans la critique des arts et des lettres de la méthode psychanalytique. »

Et ce disant, il se rencontre avec d'autres esprits éminents, en petit nombre encore, comme on le verra par la suite de cette enquête. Mais ce petit nombre, comme on le verra également, constitue déjà une véritable élite. On y compte l'illustre professeur Edouard Claparède, de Genève. Ce psychiatre averti voit dans Freud le père d'une critique littéraire et artistique d'un genre tout nouveau et qui va bien plus profond dans l'analyse des chefs-d'œuvre que cela n'a jamais été fait jusqu'ici.

Le mérite de cette nouvelle forme de critique, c'est d'être essentiellement compréhensive. Le bizarre, l'inédit, prennent un sens à ses yeux.

Pour se rendre compte des progrès qu'a fait accomplir la psychanalyse à l'analyse psychologique des œuvres littéraires, il faut se reporter à l'ouvrage fameux de Max-Nordeau : *Dégénérescence*. Combien surannée, combien courte et superficielle, nous apparaît cette manière de critique. « Dégénérés et imbéciles, détraqués, individus aux centres de perception émoussés ». Maeterlinck n'est qu'un idiot, Verlaine un effrayant dégénéré « au crâne asymétrique, un vagabond impulsif et faible d'esprit. » Baudelaire un

« dégénéré égotiste ». Ibsen un « détraqué méchant et anti-social. » Nietzsche, un « paralytique général », etc...

N'avons-nous pas le droit de dire qu'à cette conception qui nous paraît aujourd'hui d'une simplicité effarante, Freud et son école opposent une conception autrement large, profonde et scientifique?

Comme l'a dit Edouard Claparède, et comme cela ressort de la remarquable réponse que l'on vient de lire : « Sans doute, comme l'avait fort bien aperçu le regard perçant de Lombroso, il y a parenté entre le génie et la folie ». Mais quelle est la nature de cette parenté? Il n'a pas su le dire et c'est Freud qui nous la dévoile aujourd'hui.



Si, parmi les médecins contemporains notoires, il est quelqu'un qui se soit trouvé prêt à pratiquer la psychanalyse, à commenter les doctrines freudiennes, c'est bien le Docteur Jules Regnault, ancien professeur à l'École de Médecine navale.

Assistant de l'illustre psychiatre, le professeur Régis, de l'Université de Bordeaux, et ayant toujours fait de la gynécologie, nul n'a été plus et mieux que lui à même de recevoir de curieuses confidences, et d'apprécier ainsi les éléments mis en cause dans les susdites doctrines.

Ce n'est pas tout. Chez Jules Regnault, le chirurgien réputé se double d'un savant et d'un philosophe dont les articles d'ethnologie, d'histoire, de sociologie et d'occultisme, ont, en ces dernières années, enrichi les colonnes de la *Revue Scientifique* et de la *Revue Mondiale*.

Non moins considérable que son œuvre chirurgicale est son œuvre purement scientifique. Il a, tour à tour, approfondi la radio-activité générale et les radiations humaines. Il est même l'inventeur d'un appareil fort ingénieux de radio-tellurie pour l'étude des « sourciers », et il a été l'un des premiers, en France, à appliquer les ondes hertziennes courtes à la médecine. Plusieurs pages ne suffiraient pas à la seule nomenclature de ses travaux. Aussi, n'en citerons-nous que quelques-uns, dont la place est marquée dans la bibliothèque de tout travailleur scientifique : *La Sorcellerie; ses rapports avec les sciences biologiques; Les organismes considérés comme des oscillateurs-résonnateurs polarisés; L'homme et l'Univers (Essai de biodynamique); La méthode d'Abrams*.

On comprend, après cela, combien nous apparaît précieuse la réponse du

PROFESSEUR JULES REGNAULT.

Les deux principales tendances d'un être vivant sont de se nourrir et de se reproduire; de là sont nées la lutte pour la vie et la lutte pour l'amour. Il arrive que les passions sexuelles agissent comme stimulant dans la lutte pour la vie; mais il arrive aussi qu'elles neutralisent l'instinct de conservation et conduisent même au suicide.

Freud a donc eu raison de reconnaître au pansexualisme ou panérotisme un rôle primordial dans la psychologie. Ses vues sont exactes mais, peut-être, comme tout doctrinaire, a-t-il présenté ses idées sous une forme outrancière.

Au fond, la doctrine n'est pas neuve...; elle est aussi vieille que le monde!

Freud n'a fait que proclamer bien haut ce que d'autres chuchotaient. Ne disait-on pas vulgairement d'un homme se laissant entraîner par l'érotisme, qu'il « suivait son axe » ou l'aiguille de sa boussole?

Freud a coordonné les multiples observations que chacun avait pu faire.

Aristote définissait déjà la femme « un utérus servi par des organes ».

Dans une enquête sur un crime, il est d'usage d'appliquer le principe : « Cherchez la femme. » Les passions d'amour peuvent conduire aux pires turpitudes; par contre, elles peuvent inspirer des dévouements magnifiques ou stimuler des génies.

Les pessimistes ont considéré l'amour comme la cause de tous les maux; pour Cicéron, c'est « la cause de tant de crimes et de folies »; pour Shakespeare « Raison et Amour ne vont guère de compagnie ».

Parmi les optimistes, Platon considère l'amour comme une « bonne folie », mais Voltaire écrit : « A l'amour tout miracle est possible. »

Quinault restait sur ses gardes : « En fait d'amour, Monsieur, ne répondons de rien. »

Optimistes et pessimistes ont raison; tout dépend des résultats sur lesquels on fixe son attention, c'est-à-dire du sens dans lequel l'activité a été stimulée par l'érotisme.

Quelques auteurs, comme Mme de Staël, paraissent croire à une inégalité, à ce point de vue, entre les hommes et les

femmes : « L'Amour est l'histoire de la vie des femmes; c'est un épisode dans celle des hommes. »

Ceci n'est qu'une apparence : la femme, surtout si elle est oisive, peut paraître n'avoir qu'amour en tête; l'homme, menant une vie beaucoup plus active, paraît, à un examen superficiel, peu occupé des sentiments amoureux qui secrètement stimulent la plupart de ses actes.

Corneille disait beaucoup plus justement : « L'amour est un tyran qui n'épargne personne. »

Le pansexualisme, qui ne se manifeste qu'à certains moments chez la plupart des êtres vivants, prend dans l'espèce humaine une importance exceptionnelle du fait que « le propre de l'homme est de boire sans soif et de faire l'amour en tous temps ».

Il ne faut pas se fier aux premières manifestations extérieures; pour beaucoup de personnes, il y a « refoulement » et, en même temps, concentration des idées ou sentiments touchant aux questions sexuelles et ceci est dû à une pudeur ou réserve naturelle renforcée par l'éducation et les prescriptions morales ou religieuses.

Ces prescriptions, poussées très loin, vont à l'encontre du but poursuivi, elles donnent à certains actes, à certains sentiments, l'attrait du fruit défendu : « L'Eglise a fait beaucoup pour l'Amour en en faisant un péché. »

Pour connaître les troubles éprouvés par beaucoup de sujets, il faut être confesseur ou pratiquer la psychanalyse, ce qui revient un peu au même.

La psychanalyse n'est pas un procédé nouveau, elle est connue des « directeurs de conscience », qui la pratiquent depuis longtemps.

Elle peut être fort utile, mais doit être employée avec la plus grande prudence, car elle peut être dangereuse...

L'auteur a eu raison de mettre en évidence les méfaits du « refoulement », qui provoque des troubles psychopathiques et peut conduire à des aberrations : « Quand on méprise l'Amour, il se retourne. »

Il arrive aussi qu'après un refoulement prolongé, l'érotisme se manifeste avec violence.

J'ai connu deux hommes qui, pendant leur vie d'étudiants, n'ont jamais eu de rapports sexuels et ont fui les femmes; l'un d'eux évitait d'aller chez ses meilleurs camarades, ayant la hantise qu'on pourrait le mettre en présence d'une femme facile. Puis l'un et l'autre ont, un jour, succombé et ont, ensuite, perdu la foi, sous l'influence de laquelle ils avaient refoulé leur érotisme. L'un est devenu un « coureur de cotillons »; l'autre, chez lequel le refoulement avait duré plus longtemps, a fait preuve, pendant quelques mois, d'une véritable érotomanie; à peine arrivé au Tonkin, il se vantait d'avoir réalisé les trop fameux « tableaux vivants d'Haïphong ». Il faut reconnaître que l'un et l'autre présentaient des signes physiques de dégénérescence tels que « menton en galoche » chez l'un et « menton fuyant ou effacé » chez l'autre.

On se demande si la méthode de Freud apporte un progrès moral.

Il faudrait d'abord définir ce qu'on entend par la morale, « vérité en deçà, erreur au delà ».

S'il s'agit de la Morale définie par Balzac : « Hypocrisie des nations », on peut répondre par l'affirmative; le freudisme contribuera peut-être à atténuer l'hypocrisie.

Mais, si on laisse de côté les règles conventionnelles variables et souvent contradictoires établies dans divers milieux, suivant les intérêts des sectes ou des dirigeants qui les ont imposées, on ne voit pas les modifications que la nouvelle doctrine pourrait apporter aux seuls principes de solidarité et l'harmonie qui constituent le fond commun de toutes les morales :

Fais pour les autres ce que tu voudrais qu'on fît pour toi-même.

Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on le fît.

En fait de questions sexuelles, la morale et les autres règles sociales conventionnelles n'ont pas toujours l'influence qu'on veut leur attribuer. Combien de dévotes ont été de grandes amoureuses fort volages! Combien d'hommes pieux pratiquent l'adultère!

Suivant les époques et les pays c'est la polyandrie, la polygamie ou la monogamie qu'on trouve en honneur; mais, sous l'étiquette officielle de monogamie ne retrouve-t-on pas à chaque instant les deux autres systèmes? Dans beaucoup de pays, où on arrête et condamne un bigame, on se montre généralement plein d'indulgence pour l'homme qui a de multiples maîtresses; il y a plus, quand on invite Mme X., on n'oublie pas d'envoyer une invitation à M. Y., qui passe pour être son amant. Tout ceci prouve que c'est la convention sociale et non la vraie morale qui est en jeu.

Il semble donc que la doctrine de Freud n'apportera pas de changement bien net dans les idées générales, la littérature ou la philosophie. Quelques-uns y chercheront, peut-

être, non seulement l'explication, mais encore l'excuse de leurs actions.

La littérature suivra sans doute un peu le mouvement, pour être à la mode, mais ceci ne nous donnera rien de bien nouveau : un homme aime une jeune femme qui en aime un autre; deux hommes poursuivent la même femme ou deux femmes désirent le même homme; hésitations, luttes, jalousie, etc.; nous retrouvons toujours ces éléments dans les contes, les romans et les pièces de théâtre, dont les auteurs ont illustré la doctrine de Freud, avant qu'elle ne fût née, ou l'illustrent encore aujourd'hui, le plus souvent sans le savoir.

Quant à l'Art, il n'a rien à y gagner non plus; qui donc pourrait mieux illustrer la doctrine de Freud, que ne l'a fait Rude, en sculptant son *Amour dominateur*?

D^r JULES REGNAULT.

Des réponses déjà nombreuses que nous avons reçues, celle que l'on vient de lire, est jusqu'à présent, avec celle de la doctoresse Madeleine Pelletier, une des rares qui reconnaisse avec le moins de restrictions le bien-fondé du pansexualisme freudien.

« Freud, vient-on de lire sous la plume du professeur Jules Regnault, a eu raison de reconnaître au pansexualisme un rôle primordial dans la psychologie. Ses vues sont exactes... »

C'est pourquoi, ainsi que je l'ai fait pour la réponse de Madeleine Pelletier, je crois utile de donner à la pensée de l'éminent professeur, un complément que les limites de cette consultation ne lui ont pas permis de donner.

En m'aidant des si remarquables travaux de Jacques Fischer sur *La formation de la pensée d'amour chez l'homme*, j'ai exposé comment l'homme s'est dégagé de la loi rythmique du rut, et quelques-unes des conséquences physio-psychologiques de cette émancipation.

L'une des principales a été la différenciation à l'infini des impulsions sexuelles (amour) chez les races humaines. Au lieu d'une impulsion unique et saisonnière, chacune des races humaines a eu une impulsion sexuelle correspondant à sa caractéristique histologique et biochimique.

Ce n'est pas tout; il y a dans l'homme des glandes endocrines dont les excitations déclencheront chez lui des pensées sexuelles particulières à chaque individualité. Et la révolte contre la grande loi cyclique du rut animal, n'a fait que compliquer le rôle de ces excitations biochimiques.

Aussi, a-t-on bien souvent du mal à dépister cette influence organique qui, pourtant, sera toujours présente et dirigera pensées et actes humains, non plus avec la logique de l'instinct animal, mais avec une fantaisie individuelle parfois fâcheuse.

L'on voit combien ces différentes actions peuvent avoir de retentissement sur cette race humaine dont il est question plus haut et qui sera de plus en plus désagrégée par ces influences chimiques personnelles.

Tout cela peut amener brusquement un événement que l'on constate d'une façon courante.

Des individus qui ont eu, durant longtemps, une vie amoureuse normale, c'est-à-dire dont les impulsions sexuelles ont été rigoureusement contrôlées par des influences psy-

chiques et morales, se voient brusquement et irrésistiblement entraînés par une sorte de vague de fond sexuelle.

Et ce sera la crise de folie érotique, la folie d'amour, ce qui, comme l'exprime si bien le professeur Jules Regnault, faisait dire à Cicéron que « l'amour est la cause de tant de crimes et de folies », à Shakespeare : « Raison et Amour ne vont guère de compagnie », ce qui justifie également la définition d'Aristote.

Le savant professeur a donc raison d'affirmer que la doctrine n'est pas neuve, et que Freud n'a fait que dire bien haut ce que d'autres chuchotaient, et qu'il a savamment coordonné les observations que chacun avait pu faire.



Quel lettré ? quel savant ignore le docteur Paul Voivenel ? Je crois qu'il en est peu, car lettré et savant, l'auteur de la *Maladie de l'Amour* et de tant d'autres chefs-d'œuvre, s'est depuis longtemps imposé à l'attention admirative de tous.

Brillante et de premier ordre est la place qu'il occupe dans la déjà glorieuse phalange des médecins-littérateurs, parmi les André Thérive, les Luc Durtain, les Gaston Chéreau, les Gilbert Robin, les Duhamel et tant d'autres que j'oublie.

L'œuvre considérable du psychiatre toulousain unit, à la plus pure des formes littéraires, la documentation la plus riche qui se puisse désirer. La nouvelle critique médico-littéraire y occupe une large place et je considère son *Guy de Maupassant* comme le chef-d'œuvre du genre.

Un de mes premiers questionnaires a donc été pour lui et j'avoue n'avoir pas été sans quelque inquiétude en le lui envoyant, car je savais, presque au-dessus des forces humaines, le labeur quotidien accompli par lui. Grande fut donc ma joie en recevant la réponse qui suit, malgré sa brièveté, ou plutôt précisément à cause d'elle. Paul Voivenel mettait à mon entière disposition un des travaux les plus remarquables qui aient été écrits sur le freudisme en ces tout derniers temps. Mon enquête s'enrichit des pages les plus remarquables de ce précieux document.

Voici d'abord la lettre du docteur Paul Voivenel :

« Vous voulez bien me demander mon avis sur la *Psychanalyse*.

« Je ne saurais mieux faire que vous envoyer le dernier numéro de la revue que j'ai créée, l'*Archer* (dont j'ai fait le service à l'*Idée Libre* dès le début) et où j'écris des propos mensuels sous la signature de Campagnou (voir pages 742 et suivantes).

D^r Paul VOIVENEL.

De ce remarquable travail sur le freudisme, je vais donc pouvoir tirer, pour les lecteurs de cette enquête, toute la substantifique moëlle.

Que le docteur Paul Voivenel trouve d'abord ici mes remerciements les plus sincères ; j'ai d'autant plus de plaisir à les formuler que la plupart de ses idées se rapprochent beaucoup des miennes.

Comme lui, je crois que la psychologie traditionnelle, fondée uniquement sur l'introspection, ignore les forces

essentielles qui mènent l'homme ; et, dans l'Introduction à cette enquête, j'ai montré tout ce que Freud devait à la grande école française de la Salpêtrière, comment il passa du domaine de la neurologie à celui de la psychologie et démontra que le « refoulement » jouait un rôle considérable dans toute vie individuelle et sociale.

Sur le *rêve*, la critique du docteur Voivenel se montre très sobre ; elle est bienveillante en ce qui concerne les associations fortuites des mots et des actes ; un lapsus, par exemple, risque de nous apprendre ce que cache obstinément un individu qui se déguise sous les phrases surveillées ; la psychanalyse nous en offre de nombreux exemples véritablement curieux et probants.

Sur la *libido*, le pansexualisme et le refoulement, qui occupent une si grande place dans notre enquête, la pensée de Paul Voivenel mérite d'être citée toute entière :

« Le médecin viennois retrouva constamment dans l'âme humaine, sous l'écorce, le feu central de la sexualité. Il en sentit tellement la chaleur à la figure que sa pensée en eut un coup de soleil, et qu'il mit désormais à la base de nos attitudes et de nos efforts ce qu'il appela la *libido*. L'instinct sexuel plus ou moins *refoulé*, mais toujours incompréhensible, nous charge comme un explosif, commande nos attractions et nos haines, colore notre imagination, nous conduit au crime ou « se dérive » dans les plus belles productions de notre esprit ou de notre volonté. La psychanalyse devint ainsi un « pansexualisme ». Freud nous apprit que la sexualité s'exprimait dès les premières années, et il insista sur

le rôle, dans les jalousies familiales, du « complexe d'*Œdipe* », qui veut que le garçon soit inconsciemment amoureux de sa mère, et que la fille ait une préférence marquée pour le père.

« Cette précocité et cette influence du sexe furent acceptées avec enthousiasme par les uns, combattues avec acharnement par les autres. Les polémiques exagérées retentirent à travers le monde et journalistes, romanciers, snobs aidant, le Freudisme, nouveau déluge, couvrit la terre.

« On expliqua tout par le *Refoulement* : les mœurs, les légendes, les productions littéraires, etc... Dans chaque science, les adeptes enthousiastes bousculèrent les traditions et prétendirent porter une éblouissante lumière. Dogmatiques comme leur maître, qui sait admirablement asséner les certitudes et les moqueries, insensibles au ridicule, comme le sont les idéalistes passionnés de toutes les causes, ils entassèrent exagération sur exagération, et agacèrent tellement des gens par ailleurs pondérés que ceux-ci parlèrent d'une « psychose nouvelle », et stigmatisèrent peut-être trop brutalement les maniaques de l'obscénité ».

Et, cependant, Paul Voivenel, ayant ainsi parlé, s'empresse d'admettre les nombreux éclairages successifs portés par la psychanalyse dans les sous-sol du *moi*, et dans ses luttes avec ce que Freud appelle le *surmoi* : ensemble de l'élément censeur ; influences sociales, altruisme nécessaire, etc... Il cite comme un des plus subtils éclairages, celui de la « fuite dans la maladie », déjà connu des neurologistes, mais dont le déterminisme est désormais complètement élucidé. Le sujet trouve dans sa névrose, son délire ou sa maladie, le moyen de satisfaire ses désirs réprimés, de la manière

dont il les réalise dans le rêve. C'est ainsi que la crise d'hystérie, avec ses cris, ses cambrures, ses tortillements, est un succédané inconscient de l'acte sexuel ; c'est ainsi que telle pauvre fille laide et misérable, construit un délire d'imagination dans lequel la beauté, la richesse, l'amour lui sont accordés dans la splendeur de leur harmonie ; c'est ainsi que bien des maladies, malgré leur apparence organique, se développent insidieusement, uniquement causées par le psychisme, et n'ont pour but que de permettre au malade de s'imposer à l'attention de ceux qu'il aime en les persécutant.

Au cours de cette magistrale critique, le docteur Voivenel fait remarquer que les recherches sur la sexualité et sur la transposition imaginative de ce qu'on ne veut et ne peut réaliser dans la vie quotidienne, nous ont appris pourquoi 90 % des accusations d'attentats lubriques, portées par des enfants ou des jeunes filles sont fausses et pourquoi on risque moins de se tromper en jugeant un auteur à l'opposé de ce qu'il paraît dans ses livres.

Cette dernière partie de la remarque me paraît fort contestable, ainsi que j'essaierai de le démontrer dans mes conclusions, en ce qui concerne la critique littéraire freudienne.

Quoi qu'il en soit, pour Voivenel, le Freudisme ne nous a pas enrichis à lui seul, mais autant par contre-coup, accepté ou discuté, il a renouvelé les controverses sur les vieilles questions et, pierre dans un étang, sous le choc les eaux dormantes se sont éveillées. Dans leurs ondulations, apparurent des rayons de lumière sur les haines familiales, sur le sadisme, le masochisme. Comme on le voit, d'après cette substantielle critique, le bilan en faveur du Freudisme,

dressé par le docteur Paul Voivenel, n'est déjà pas à dédaigner.

Mais il n'est pas fini, et ce n'est pas sans bienveillance que le savant psychiatre toulousain, apprécie la pensée freudienne en ce qui concerne le drame de notre vie intérieure, où les instincts sous pression se heurtent, comme des insectes contre la vitre de la censure sociale et personnelle. Il reconnaît que la psychanalyse, après avoir insisté sur la déflagrabilité des tendances du *moi*, semble aujourd'hui s'attacher à démontrer la toute-puissance du *surmoi*, les instincts de servitude sociale étant peut-être plus précoces et puissants que ceux de la liberté individuelle. Elle contribue ainsi à prouver que l'homme est par nature *grégaire*.

Paul Voivenel parle ensuite des spécialistes suisses qui se sont étendus sur le complexe *d'auto-punition*, qui établit la souveraineté de la morale du groupe. Le nombre serait grand de ceux qui se punissent inconsciemment de leurs tendances anarchiques par la recherche de l'échec et de la maladie. Il cite le docteur Laforgue, qui a tenté récemment d'interpréter par ce complexe l'œuvre de la vie de Baudelaire, et aussi le docteur Allendy, qui a traité de cette *justice intérieure*. Je n'insiste pas, parce que, dans mes *Réflexions et Conclusions*, je reviendrai sur ces auteurs, dont les livres exposent une des phases les plus curieuses et les plus passionnantes de la doctrine freudienne.

Pourtant, il se révolte devant cette idée « que l'éducation trop sévère tue la joyeuse sincérité de l'enfant et développe chez lui, avec la sournoiserie, le besoin de revanche et de cruauté ». Il se sent soudain envahi par l'odeur de

putréfaction morale que crée la logique délirante du Freudisme appliqué par certains pays. Sous le prétexte de libérer l'instinct, on se livre à ses impulsions, et comme les névroses sont dues, d'après le Maître, à la sexualité insatisfaite, on s'empresse de les débrider.

Il m'est impossible de ne pas citer textuellement le passage où Paul Voivenel expose et développe les motifs de son dégoût :

« *Le Crapouillot*, dans son numéro sur « les Allemands », dénonce la stupéfiante immoralité des « jours qui ne comptent pas » et pendant lesquels il est admis que jeunes filles et jeunes femmes font de leur corps ce qu'elles veulent. « A Berlin, raconte-t-il, il y a, à l'occasion de certaines fêtes, une sorte de trêve : les femmes en profitent et les époux aussi. C'est une règle d'hospitalité assez curieuse : des gens de bon ton recevant dans leur propriété aux environs de la capitale, auront soin de préparer une pièce spéciale, bien pourvue de sofas et de coussins. Velours noir. Commencent les « Sensations d'art ». Musique. Danseuses nues, jeux de couleurs cadavériques. Un mauvais goût baudelairien. Sekt (champagne de raisins secs) et liqueurs. Cigares de Hambourg et cigarettes d'Orient à bout dont la dorure reste aux lèvres. Sueur et fumée. Beethoven dans le lointain. Assouplissement général qui passe par tous les degrés de la congestion. Une voix de femme soudain, énergique et promettante (celle de la maîtresse de maison ? ou d'une de ses filles ?) : « *Bereiten Sie sich für die grosse Bacchanale !* » (« Tenez-vous prêts pour la grande orgie ! ») — Mais le lendemain, ce qui a pu se passer est totalement oublié, et ce

serait faire preuve d'un étrange manque de tact que d'y faire seulement allusion. »

« Dans l'*Archer* d'avril 1931, M. Charles Cestre nous a suggéré quel pouvait être le rôle du Freudisme dans la morale nouvelle de l'Amérique. Pour ne pas « refouler », on exhibe les choses hier honteuses.

« Autour du « complexe d'Œdipe », dont la fréquence ne saurait cependant être discutée, que de piétinements de pachydermes salaces ! Rien n'est plus écœurant que les commentaires vaseux des élèves et des amateurs qui marchent dans le jardin de la psychologie avec de grosses bottes d'égoutiers. Tel « docent » roumain s'excitant autour de la *Cruche cassée* de Greuze, et déshonorant ce tableau de ses explications érotiques, est à calotter. J'ai, d'autre part, à la fin de mon livre sur la *Chasteté perverse*, joyeusement moqué les élucubrations désopilantes de la Princesse Bonaparte sur le cas de Mme Lefebvre, la belle-mère tragique de Lille. Dans ce genre réjouissant, il est difficile de faire mieux. La classe sociale de l'« amatrice » autorise sans doute ses audaces. »

Je passe sur le cas de la princesse Bonaparte, l'ardente freudienne à laquelle nous devons une bonne traduction de plusieurs livres du Maître. Je trouve que Paul Voivenel se montre un peu trop sévère et même ingrat à son endroit ; mais je ne puis m'empêcher de dire qu'il a peut-être manqué de prudence en se confiant au *Crapouillot* pour juger la morale sexuelle des Allemands. Peut-être aurait-il mieux fait de lire ensuite *Au pays des hommes nus*, de Royère. Et encore, il y a fort à dire sur ce dernier livre, dont j'ai trouvé

une excellente mise au point faite par M. René Lobstein, l'éminent bibliothécaire de la Faculté de Médecine de Paris. J'y reviendrai dans mes *Réflexions et Conclusions*.



Tous les amis de l'humanité doivent conserver dans leur mémoire, entouré d'estime, le nom du docteur Sicard de Plauzoles, le dévoué vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme : Un vrai savant et un noble cœur. Cette science, ce cœur ardent, il les a mis tout entiers au service de la Race, qu'il faut et qu'il veut à tout prix sauver. L'œuvre déjà accomplie montre éloquemment ce qu'il a fait pour obtenir ce résultat.

Voici en quels termes a bien voulu nous répondre le docteur Sicard de Plauzoles :

« Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour votre enquête, mais je n'ai certes pas la compétence que vous m'attribuez ; je ne puis que vous donner mon opinion générale :

« La morale sexuelle traditionnelle, en opposition avec la nature, et les mœurs, en opposition avec cette morale dogmatique, ont créé l'hypocrisie, et, par réaction, provoqué l'obscène et la pornographie. L'éducation fondée sur l'interdit dans l'ignorance aboutit au refoulement qui exaspère et pervertit l'instinct sexuel.

« Le sexe prend, dans l'imagination et la vie de l'homme et de la femme, une place démesurée ; l'acte sexuel interdit,

damné, devient hantise, idée fixe consciente ou inconsciente, d'où l'érotisme et le pudibondage. Ainsi la thèse de Freud est vraie ; mais il ne faut pas l'exagérer.

« Cherchons la vérité par la méthode scientifique, et fondons la morale, toute la morale, sur l'observation, l'expérience et la raison. « Toute notre dignité, a dit Pascal, consiste en la pensée ; travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale », et de l'hérésie. — Soyons hérétiques !

DR SICARD DE PLAUZOLES.

Comme on voit, le docteur Sicard de Plauzoles rend justice à Freud et à son œuvre et fort légitime est la seule réserve qu'il fait au point de vue de son exagération. Il proclame éloquemment, comme dans ses livres, l'extrême urgence qu'il y a à réformer de fond en comble l'éducation sexuelle, en la basant sur la science et non plus sur l'hypocrisie et l'ignorance.

Pourquoi ne compléterai-je pas ici, sur ce point capital, et d'après son œuvre elle-même, ce qu'il pense de cette réforme ?

Pour lui, l'éducation sexuelle de la jeunesse doit être méthodiquement organisée dès l'école primaire ; et c'est aussi le fond de la pensée freudienne.

De même que la doctrine totale du grand psychiatre viennois, l'idée d'organiser l'éducation sexuelle dans nos écoles, et dès l'école primaire pour jeunes garçons et jeunes filles, a provoqué chez beaucoup d'étonnement, la stupeur et l'indignation.

Et pourtant, il est reconnu qu'à l'éducation morale doit être associé l'enseignement biologique.

Peut-on d'ailleurs faire autrement ?

Sans doute, il en est, comme Gustave Lanson, qui redoutent un enseignement équivalant à une initiation et qui pourtant souhaitent une éducation morale, susceptible d'habituer peu à peu les enfants à ne plus chercher dans certains sujets matière à grivoiserie, et à réfléchir à la gravité que comportent certains actes au point de vue individuel et social.

N'y a-t-il pas là une flagrante contradiction ?

Comment, en effet, réfléchir à la gravité des choses qu'on ignore ?

Envisagée du point de vue qui fait l'objet de notre enquête, je crois, avec le docteur Sicard de Plauzoles, que la question est plus vaste, plus importante qu'on ne le croit couramment. Il s'agit, non seulement de la santé physique et morale des individus, mais du bonheur et de la fécondité du mariage et de l'avenir de la race.

Aux psychoses et névroses de refoulement, il faut ajouter la terrible séquelle des maladies vénériennes se propageant à la faveur de l'ignorance et des préjugés ; elles font d'innombrables victimes, empêchent de naître, tuent ou frappent d'infirmités incurables des milliers d'enfants.

Ecoutez, après Freud, le professeur Pinard, résumant ainsi sa doctrine :

« L'avenir de notre race est tout entier sous la dépendance de l'Éducation sexuelle ; elle doit constituer le premier chapitre de la puériculture. Pour avoir des enfants

sains et vigoureux, il faut que le mari et la femme soient eux-mêmes sains. Ils doivent être guéris de toute maladie et surtout des maladies transmissibles, ne pas être alcooliques, ni en état d'ivresse au moment de la procréation, ni en état de grande fatigue ou de surmenage.

« Enseignons à l'enfant la vie. Montrons-lui ce qu'il est. Donnons à son cerveau cette notion capitale, à savoir : qu'il n'est qu'un anneau d'une chaîne ininterrompue qu'il ne doit ni affaiblir, ni rompre. Disons-lui que ses parents ne lui ont pas seulement donné l'existence, mais l'ont aussi et surtout rendu dépositaire des générations à venir. »

Non moins catégorique et net s'affirme Gréard. A ses yeux, l'objet de l'enseignement primaire n'est pas d'embrasser sur les diverses matières auxquelles il touche tout ce qu'il est possible de savoir, mais de bien apprendre dans chacune d'elles ce qu'il n'est pas permis d'ignorer. Et il conclut sans ambages : que les enfants ne doivent pas ignorer d'où ils viennent, ce qu'ils sont et ce qu'ils doivent aux générations futures. Il faut donc réformer notre éducation. Il faut que l'école leur apprenne qu'ils possèdent, outre l'honneur et les biens de la famille, un autre dépôt non moins sacré, celui de leur descendance.

Il faut que, chez les jeunes, *l'instinct sexuel* soit, comme leurs autres instincts, instruit, éduqué, avant même qu'il se soit développé. Alors, seulement, le jeune homme envisagera ou pourra envisager toutes les conséquences de la procréation. Alors seulement la femme, éclairée de la même façon, ne sera plus, comme elle l'est trop souvent aujourd'hui,

d'hui, la complice involontaire et inconsciente de procréations — véritables crimes contre l'Espèce.

« L'enseignement sexuel, pour être efficace, doit commencer dès les premières années de l'enfance », déclare le docteur Robert Chable, professeur d'hygiène et de pédagogie sexuelle à l'Université de Neuchâtel.

Freud et son école ne pensent pas autrement, et le plan d'éducation sexuelle proposé par le docteur Sicard de Plauzoles, est très nettement conçu dans un esprit psychanalytique.

Ce plan comporte trois cycles :

1° Notions élémentaires relatives à la transmission de la vie ;

2° Notions élémentaires relatives aux maladies contagieuses et aux maladies héréditaires ;

3° Notions relatives à l'union de l'homme et de la femme, ayant pour but la reproduction et la constitution d'une famille, préparation des jeunes garçons et des jeunes filles à leur rôle futur de pères et de mères.

Dans le premier cycle, ainsi que le demande la doctrine freudienne, l'enseignement devra répondre à la curiosité naturelle de l'enfant sur la génération des êtres vivants. Pour ne provoquer aucune émotion dangereuse, cet enseignement *devra précéder* l'éveil de l'instinct sexuel, il sera donc donné aussitôt que possible. Il s'appliquera surtout à écarter des questions relatives à la reproduction toute idée de mystère et d'impureté ; l'enseignement donné sera donc rigoureusement scientifique, tel que l'enseignement de l'arithmétique.

Tout ceci est d'une importance capitale, au point de vue de notre enquête sur le freudisme ; il n'est pas, en effet, d'autres moyens d'éviter les terribles ravages, d'abord des initiations perverses, puis du refoulement.

Et ici l'esprit freudien se rencontre sur le terrain psychanalytique non seulement avec le docteur Sicard de Plauzoles, mais avec Jean-Jacques Rousseau lui-même.

Au livre IV d'*Emile* ne lit-on pas ce qui suit :

« Une ignorance absolue sur certaines matières est peut-être ce qui conviendrait le mieux aux enfants ; mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il est impossible de leur cacher toujours. Il faut ou que leur curiosité ne s'éveille en aucune manière, ou qu'elle soit satisfaite avant l'âge où elle n'est plus sans danger. »

Dans un deuxième cycle, avec l'enseignement de l'hygiène, les enfants doivent recevoir des notions élémentaires relatives aux maladies vénériennes et à leur prophylaxie.

Le troisième cycle doit se dérouler de 14 à 16 ans.

Ainsi donc, comme Freud, le docteur Sicard de Plauzoles, affirme la nécessité d'une éducation biologique complète, sexuelle et prophylactique, et dont le programme peut se résumer ainsi :

1° Les *devoirs* de l'homme en fait d'hygiène (moralité physique, devoirs biologiques) ;

2° Hygiène morale. Education de la volonté ; formation du caractère ;

3° La fonction sexuelle. Devoirs et responsabilités des procréateurs. L'hérédité morbide : l'Eugénétique ;

4° La fonction maternelle. Droits naturels de l'enfant ;

5° Enseignement pratique de la puériculture. L'éducation des mères.

Nul homme de bonne foi et d'esprit libre ne pourra nier que s'impose une éducation sexuelle ainsi comprise ; et que la pensée freudienne a beaucoup fait hâter son avènement.

Cette pensée, qui est l'objet de notre enquête, on la trouve dans la définition même de l'Éducation sexuelle, par laquelle commence la Résolution adoptée par le Congrès international d'hygiène sociale, réuni à Paris les 24-27 mai 1923 :

« L'éducation sexuelle est l'action pédagogique qui tend à soumettre l'instinct sexuel à l'action de la volonté, sous le contrôle de l'intelligence instruite, consciente et responsable. »

Et c'est pourquoi nous avons cru bon dans l'intérêt de cette enquête, de faire entre la doctrine freudienne et la pensée du docteur Sicard de Plauzoles, le rapprochement qui précède.

•••

La réponse que l'on va lire est bien telle que je l'attendais de la féconde et courageuse romancière, qui, après tant de livres d'une audacieuse beauté, vient de publier *La chair au soleil*, ouvrant ainsi avec un éclat incomparable l'ère des études qui, sous une affabulation romanesque, montreront qu'il n'y a dans le corps humain rien, pas un organe, pas

une muqueuse, pas un épithélium, dont on doit rougir. Ces pages, que nous sommes heureux de publier, dépassent en profondeur, documentation et originalité, celles que nous donna, pour notre précédente enquête, cette femme remarquable qui, comme la si talentueuse et si méconnue Jeanne Boujassy (dont on lira plus loin la réponse), œuvre infatigablement sans occuper, dans la littérature féminine, la grande place — la première peut-être — qui lui est due. Que mes lecteurs le sachent, un des premiers questionnaires a été pour elle. Car, plus et mieux que tout autre, elle avait voix au chapitre dans la grande question freudienne.

Si on a pu dire de Proust, avec plus ou moins de raison, — je m'expliquerai là-dessus — qu'il est un préfreudien, Renée Dunan est, à n'en pas douter, l'écrivain de nos jours, qui, ayant vraiment lu l'œuvre de Freud et de ses disciples, longuement médité sur leurs antécédents et conséquents, après s'être livré aux discriminations nécessaires, comme on le verra dans sa réponse, a su et pu faire entrer dans les plus beaux de ses livres toute la quintessence de l'esprit freudien. Et maintenant, lisez ce que nous répond :

RENÉE DUNAN

Vous avez l'obligeance de me demander ce que je pense de Freud et de sa doctrine, si le pansexualisme semble fondé, ce que m'apparaît la psychanalyse, psychologiquement, si les thèses de Freud sont en progrès, et enfin ce que je puis admettre de leur influence. C'est un beau questionnaire.

La vérité, c'est qu'ici encore il faudrait tout un livre, voire plusieurs, pour fournir avec quelques bases, et sur-

tout avec des citations, une série d'opinions suffisamment assises. Car il n'est pas de doctrine aussi défigurée que celle de Freud à l'heure présente.

Elle est défigurée par ses ennemis, qui tantôt l'ignorent en totalité, et n'y croient voir que le mot « sexe », suffisant d'ailleurs pour y supposer tout le mal possible, et tantôt en ont lu deux ou trois pages, ou des gloses hostiles d'ignorants et jugent là-dessus.

Certains même l'estiment une sorte de peste — allemande, bien sûr ! — exportée pour contaminer l'âme de nos fiers adolescents... D'autres y supposent la hantise d'une sorte de Sade vicieux... Mais il y a aussi, parmi ceux qui nuisent à Freud, pas mal de ses amis :

Les uns en ont tiré des combinaisons médicales selon leur gré, et sur lesquelles je ne m'étendrai pas...

D'autres ont vu là une théorie moderne, propre à plaire, en s'en servant selon le goût de la clientèle. Il y a aussi des « psychanalystes » qui le sont à la façon de ces jeunes écrivains devenus proustiens pour avoir dormi sur *Le côté de chez Swann*...

Certains esprits aventureux ont encore extrait des thèses de Freud et en les baptisant freudisme, des théories selon leurs vues, peut-être profondes ou même justes, mais que le médecin viennois désapprouverait certes et sur lesquelles on ne saurait le juger.

J'en sais également qui ont pris de la psychanalyse ce qui leur convenait, à la façon d'un divertissement. Ce serait, si vous voulez, pour eux, la médecine du roi Pausole...

Il va de soi que les fils intellectuels de Freud peuvent

fort bien dépasser le maître et extraire de la psychanalyse des vues puissantes et admirables. Toutefois, on ne saurait apprécier tout cela en bloc, et, lorsqu'on parle de Freud, je crois qu'il faut séparer nettement ses principes et sa thérapeutique personnelle de ce que ses disciples en ont tiré. Et même chez lui, est-il encore utile de scinder ses observations cliniques des synthèses qu'en tant que juif germanique, c'est-à-dire d'homme doué avant tout d'esprit de système, il a voulu formuler pour tenter des explications globales.

A mon avis, et pour autant qu'il me soit permis d'opiner, Freud, médecin, a vraiment trouvé une thérapeutique originale et efficace des névroses.

Son principe, absolument neuf, c'est que la conscience est stratifiée et que nous n'avons aucune prise proprement consciente ou si vous voulez *consciemment consciente* sur les couches inférieures.

Mais elles réagissent, subissent les polarisations, les actions mentales et chimiques de tout ce qui occupe notre cerveau et manifestent leur activité propre, une sorte de besoin d'expansion, par des troubles qui peuvent être de diverses sortes, surtout maladifs.

Or, ces premières stratifications spirituelles (si je puis employer ce mot, qui n'est pas strictement adéquat, mais désigne assez bien pourtant certains caractères fonciers de la matière) sont constituées par le désir (libido), dont la forme humaine se manifeste ensemble par la tendance à provoquer le mécanisme reproducteur, avec sa forme spécifique de plaisir, et par les tendances, impulsions, compressions d'origine sociale qui ont pour but de limiter précisément

les expansions de la libido : c'est l'essence du « refoulement ».

La plupart des humains sont donc, hors de leur conscience consciente, impulsés d'abord par la libido et la sexualité. Je dis la plupart, parce qu'il peut exister des impuissances organiques à fonctionner normalement. Mais le désir sexuel est la loi. Toutefois, des générations innombrables ont créé dans la subconscience des tabous érotiques, toujours entretenus et recrépits à neuf par les éducations familiales, religieuses et scolaires. Ces tabous ont de ce chef acquis une telle puissance dans beaucoup d'âmes docilisées par des siècles de vie grégaire, qu'ils suffisent pour annuler la tension du désir.

Mais les personnages ainsi freinés souffrent. La sexualité soulève en eux l'épiderme social (si je puis m'exprimer ainsi). Et il en naît des abcès, des furoncles moraux. Ce sont les névroses.

Freud part de ce principe que l'on peut guérir ces malades en amenant à la conscience les cryptes mentales où le désir lutte contre les forces refoulantes. C'est dans ce but que, supposant le rêve à l'abri du refoulement, il l'interprète comme une confession. Ici, mon jugement est que Freud a véritablement fait une découverte. Point n'est besoin de chercher midi à quatorze heures pour le qualifier. La gravitation crève les yeux et il est invraisemblable qu'on n'y ait pas pensé avant Newton. Mais Newton en a donné une formule (après Kepler). De même, en fouillant les penseurs du passé, on découvrirait sans doute des vues prépsychanalytiques. Mais peu chaut. En gros, les aperçus de Freud sont justes. Les névroses féminines ont très souvent comme ori-

gines des compressions de désirs sexuels. J'ai connu plusieurs femmes dégagées, par la psychanalyse, de hantises érotiques, d'autant plus pénibles qu'elles leur restaient incompréhensibles. Donc, Freud a raison.

C'est ici que les esprits hostiles à Freud veulent toutefois marquer des points en prétendant que le symbolisme, base des névroses selon la psychanalyse, n'est qu'une sorte de façon de s'exprimer sans substrat possible. L'inconscient, selon eux, ne saurait travailler comme les plus hautes facultés intellectuelles, dont tout le labeur est précisément de constituer et d'interpréter des séries de symboles. Or, quant à moi (car c'est une opinion personnelle), j'estime que la symbolisation est à l'origine de la vie mentale. Le sauvage de Neanderthal avait l'esprit aussi symbolique que Mallarmé, et le symbole occupe toute la pensée des anthropophages de la Nouvelle-Guinée. Autrement dit, l'abstraction n'est qu'un retour à la démarche intellectuelle de nos aïeux. Il en coûte, hélas ! à tous les philosophes de l'avouer.

J'accepte donc le freudisme, en ajoutant ceci que, savant, son créateur a droit à une autre louange, outre ses découvertes médicales : Il a enfin créé une attitude spirituelle nouvelle, en effet, celle qui consiste à regarder la sexualité et les actes qu'elle entraîne comme aussi dignes de l'examen scientifique que tous autres. Avant Freud, les athées eux-mêmes craignaient trop pour agir ainsi le reproche d'immoralité. Ils évitaient donc hypocritement d'appuyer sur le phénomène sexuel, et ils affectaient un rigorisme absurde et incompréhensible devant cette question. C'est même une des raisons qui entravent depuis plus d'un siècle le triomphe

possible de l'incrédulité religieuse. La vérité, c'est que le catholicisme, sous ses règles impératives, est très accommodant en matière de vices — ou prétendus tels — sexuels. Mais les incroyants, par contre, sont intransigeants. Or, la masse, qui est spontanément lascive et grivoise, préfère donc la foi qui pardonne sans se fâcher, une chose agréable et facile, à une science aride qui la défend.

Donc, Freud a créé une façon de regarder la vie, et ce savant parle des choses érotiques sans plus de façons que s'il s'agissait de gastronomie. Il a rendu par là de grands services à l'esprit. L'espèce de paganisme qui résultera de la vulgarisation du freudisme est chose certainement saine.

Le pansexualisme ou panérotisme est une théorie, curieuse et profonde, mais née surtout chez les disciples de Freud et développée un peu hors la vie à la façon algébrique. Cela me séduit assez, au surplus, et constitue un étrange, mais original paysage intellectuel. Que ce soit vrai pour une partie considérable, c'est probable ; que ce soit vrai en totalité, reste néanmoins une question. Lorsque Ranke prétend, par exemple, à la suite de Freud, reconstituer la pensée du fœtus et en déduire ce que sera celle de l'adulte, je trouve cela amusant et neuf, mais il faut craindre ici les spéculations abusives, et qui n'ont d'autre importance — ce n'est d'ailleurs pas rien — que leur valeur rénovatrice. Car il est trop certain que, dans un monde figé de préjugés, l'intelligence active doit tout de suite se manifester par un goût violent des opinions inattendues et destructrices, mais pour, autant, utiles et agréables, elles ne sont pas forcément toute vérité.

Il est possible à ce sujet de voir le pansexualisme comme une manifestation, à l'origine, d'ordre purement chimique. Mais c'est une dérivation « sublimée » de la force qui fait bipartir le protoplasme, il devient évident que le mot « libido », en s'appliquant à des attractions moléculaires, s'élargit un peu trop. Et le pansexualisme, une fois sorti du domaine social, perd alors un peu de son autorité.

Comme méthode de recherche psychologique, la psychanalyse est un outil dont je ne saurais juger le travail avec certitude. Seul, un médecin qui serait également psychologue (ils ne le sont certes pas tous) et qui aurait des loisirs ou un laboratoire comme celui de Piéron, mais spécialement fait pour les recherches de psychanalyse menées conjointement à des travaux de psychologie sexuelle, pourrait opiner avec intérêt. Je pense, toutefois, vu l'importance du sexe dans toutes les voies mentales, que les découvertes de Freud seront fécondes.

Je ne saurais dire si la morale de Freud est en progrès. La morale la plus avancée sera celle qui pourrait supporter sans inconvénient les libertés les plus étendues. Au vrai, le mot morale devrait même jusqu'ici être toujours accompagné d'un point d'interrogation. Car ce mot a tant de sens, et des valeurs si diverses, qu'on risque, en s'en servant, de dire pour tel et tel le contraire de ce qu'on a voulu soi-même exprimer.

Mais l'immoralité, c'est nécessairement d'imposer à autrui la douleur, le malaise et la privation. Or, la morale sexuelle classique possède toutes ces qualités. Donc, elle est entièrement immorale, et Freud a bien mérité des hommes,

de même qu'il a exonéré les pensées de la honte, en libérant les actes de cette peur refulante qui, au nom de la chasteté, a tant fait de fous, de malheureux, de suicides, de meurtres passionnels et d'imbéciles.

L'influence de Freud sur les mœurs est à cette heure nulle. Sur les idées, la psychanalyse est trop discutée pour avoir réussi à exercer une action. Tout au plus, certains esthéticiens ont-ils subi l'espèce de polarisation sexuelle, qui manifeste le début d'une ère neuve. Mais la littérature, malgré quelques prétentions, ignore Freud. Je crois que, seul, André Gide l'a pratiqué. Et moi itou. Les autres, lorsqu'ils en parlent, s'expriment en gens ayant pris leur documentation dans six lignes d'un compte rendu ou d'un communiqué. C'est insuffisant. Vous pourrez me dire sans doute qu'une action peut être réelle par des formes quasi inconscientes — freudiennes — et l'espèce de pénétration mécanique qui constitue justement les religions. Soit ! A cet égard, le nom de Freud, quoique ses livres — que j'ai tous — soient peu lus par les gens de lettres et, semble-t-il même, par les penseurs, a une sorte de valeur magnétique, comme les mots psychanalyse, libido, sexualité. Cela n'est pas en soi sans intérêt. On sait aussi partout que les rêves servent à certains médecins pour déceler l'origine de divers troubles mentaux. Ce n'est pas encore exactement la connaissance du Freudisme, mais c'est un début. Sous cet angle, déjà, la doctrine du Viennois a donc eu une action. Elle symbolise la libération de certaines intelligences modernes pour qui la sexualité rentre désormais dans la plus quotidienne des vies. La littérature a montré certaines femmes ainsi dégagées de la vergogne et des hommes devenus indifférents à

cette vieille et poussiéreuse sentimentalité, sur quoi la morale a édifié ses palais.

Mais tout cela est encore incertain et pourrait s'expliquer même si Freud n'existait pas. Son influence actuelle n'est donc guère sortie des cabinets médicaux et des librairies où sont parus les livres, assez lourds, au surplus, et de lecture ingrate, où la psychanalyse vit jusqu'ici.

Quant aux philosophes de France, il faudra qu'on enseigne le Freudisme dans toutes les Facultés depuis un siècle pour qu'ils s'aperçoivent de son existence. Ils en sont, pour la plupart, à Albert le Grand ou à Buridan.

Les plus avancés ont l'idée sexuelle en telle horreur que si on leur imposait d'en parler, ils préféreraient entrer dans les Ordres.

En ce qui concerne les écrivains, leur savoir général ne dépasse pas un honnête analphabétisme scientifique, d'ailleurs parfaitement sûr de lui. Freud est un nom pour eux, comme Homère ou Cadet-Roussel.

RENÉE DUNAN.

Cette réponse m'apparaît comme une condensation vraiment lumineuse de toute la doctrine freudienne. J'estime qu'elle mérite d'être, non seulement lue, mais relue et méditée par ceux qui suivent mon enquête.

Certes, avec Renée Dunan, j'estime que les esprits hostiles à Freud ont eu tort de vouloir marquer des points en prétendant que le symbolisme n'est qu'une façon de s'exprimer sans substrat possible. Ils ont tort évidemment d'affirmer que l'inconscient ne saurait travailler comme les plus

hautes facultés intellectuelles, dont tout le labeur est précisément de constituer et d'interpréter des séries de symbole.

Comme elle, je crois fermement que la symbolisation est à l'origine de la vie mentale. Je ne suis pas loin de me figurer avec elle l'esprit de l'homme de Néanderthal aussi symbolique que celui de Mallarmé ; et l'ethnographie nous a démontré que le symbole occupe la pensée des sauvages de la Nouvelle-Guinée. Oui, vraiment, l'abstraction m'apparaît bien comme un retour à la démarche intellectuelle de nos aïeux, quoiqu'il en coûte aux philosophes de l'avouer. De tout cela, je conviens ; mais, vraiment, malgré tout le bien que je pense de sa doctrine, il m'est impossible de ne pas voir, dans le symbolisme freudien du rêve, plus qu'une exagération : un véritable abus de cet esprit de système qui, comme le dit Renée Dunan, caractérise le juif germanique.

Qu'on relise la réponse du docteur Proschowsky, celle de Paul Voivenel et le commentaire dont je l'ai accompagnée, l'on verra combien justes sont les critiques que nous adressons l'un et l'autre à la théorie freudienne, encore exagérée par certains de ses disciples.

Ce qui, en outre, m'a le plus frappé et qui frappera certainement mes lecteurs, dans les pages de Renée Dunan, c'est que, sans le moindre diplôme de docteur en médecine, elle su mettre en relief, d'une façon saisissante et en peu de mots, la valeur neurologique du freudisme. Nul médecin, en effet, ne conteste aujourd'hui ce qu'elle affirme à savoir que « Freud a vraiment trouvé une thérapeutique originale et efficace des névroses ».

Elle n'ignore rien, comme on le voit en la lisant, des névroses qui ont été, en effet, comme on l'a vu, le premier objectif des recherches psychologiques de Freud.

Elle paraît surtout avoir lu et relu les travaux remarquables à ce sujet dus aux professeurs Hesnard et Régis.

Ces deux illustres commentateur et propagateur en France du freudisme — le premier surtout — ont fait des travaux neuropathologiques du Maître viennois le plus saisissant, le plus clair et le plus précis exposé.

Par eux, nous savons que Freud a divisé les névroses en deux groupes : Le premier, beaucoup moins intéressant au point de vue psychologique, est celui des *névroses actuelles*, c'est-à-dire dont la cause réelle réside dans un trouble actuel du fonctionnement de l'appareil génital : telle la *neurasthénie* ou asthénie nerveuse, qui serait le plus souvent due, non pas à tel ou tel surmenage, mais aux excès sexuels, et tout particulièrement à la masturbation (le plus souvent inavouée). Telle aussi la *névrose d'angoisse*, isolée par Freud en 1895, et qui consiste dans un état permanent d'anxiété avec irradiations très variées du côté du cœur, du tube digestif, de la respiration, etc... au cours duquel apparaissent soudainement des crises paroxystiques d'angoisse sans motif. Cette névrose, extrêmement répandue, serait due à l'inassouvissement de l'excitation érotique ; elle se développerait, par exemple, chez les solitaires qui cessent soudainement leurs pratiques énervantes, chez les fiancés soumis à de perpétuelles excitations sensuelles sans aboutissement normal, chez les veufs, chez les gens mariés se livrant à des fraudes conjugales pour éviter une grossesse et obligés par

là même de réserver ou d'interrompre leur commerce intime, etc., etc...

Le second groupe est celui des *névroses vraies*, à contenu psychique, c'est-à-dire de celles qui ont leur origine dans un trouble du développement de la fonction psycho-sexuelle au cours de l'enfance et de l'adolescence.

La première analysée en date est l'*hystérie*, qui serait due, pour Freud, à une « conversion » de l'énergie libidinale dans l'appareil d'innervation corporelle. Cette névrose — qui se traduit chez des sujets doués d'une imagination désordonnée, par des accidents d'ordre physique comme les contractures (fausses coxalgies, fausses raideurs articulaires), des paralysies d'un ou de plusieurs membres (conservation de certains mouvements instinctifs), des troubles variés de la locomotion, du langage, etc... ne serait pour la psychanalyse, qu'un moyen d'expression employé par le malade pour traduire, par le langage symbolique du corps, des tendances érotiques refoulées : tendresses parentales inassouvis remontant au jeune âge, « poèmes de souvenirs » faisant allusion à des aventures sentimentales, « fantaisies » doubles, c'est-à-dire l'une inspirée du rôle masculin, et l'autre du rôle féminin, perversions sexuelles imaginatives variées, etc., etc...

L'*attaque hystérique* elle-même ne serait qu'un « équivalent » imaginaire et plastique de l'étreinte érotique — sorte de rêve sexuel vécu de façon paroxystique — provoqué par un souvenir ou une cause physique d'excitation sexuelle.

Les *phobies* et les *obsessions* seraient dues à la « substitution » d'une idée-image quelconque, habituellement absurde, aux idées-images logiquement assorties aux tendan-

ces sexuelles honteuses refoulées. Il s'agit habituellement d'impulsions infantiles (sadisme, masochisme, attirance incestueuse envers un parent avec haine de l'autre), que ce « déplacement » de l'accentuation émotionnelle rend méconnaissable et qui peuvent ainsi hanter en permanence la conscience du malade, en forçant l'action de la censure. L'obsession résulte donc d'une défense maladroitement de la personnalité n'aboutissant qu'à éluder le souvenir pénible dans son apparence logique.

Le reproche à soi-même qui est à la base de cette névrose, aboutit au cours du développement à des sentiments comme : la *honte de soi* (honte qu'un autre sache les fautes sexuelles), l'*angoisse sociale* ou *timidité* morbide (peur de la punition), l'*angoisse hypocondriaque* (peur des conséquences pour la santé), l'*angoisse religieuse* (peur de la punition divine), et même parfois la peur de la trahison (crainte de la divulgation) et l'*angoisse de la tentation* (défiance en la moralité). Puis des images, des idées ou des actes apparaissant, dont le caractère ridicule est dû à leur intention rituelle, symbolique, défigurée d'ailleurs par l'apparence vague de leur formulation.

Ainsi une jeune malade de Freud présente l'obsession d'accomplir chaque soir, au coucher, un « cérémonial » compliqué et ridicule : arrêter les pendules, mettre ensemble les vases de sa chambre, disposer l'oreiller d'une certaine façon, secouer l'édredon, etc... L'analyse découvre qu'elle arrête les pendules car leur battement lui rappellent certaines sensations rythmiques qu'elle éprouve le soir avec dégoût, dans certaines régions du corps. Les vases sont les symboles de l'organisme féminin et elle les assemble pour

les empêcher de se briser en tombant ; car elle est hantée par la peur de ne pas paraître vierge durant sa nuit de noces, c'est-à-dire de ne pas offrir les signes évidents d'une « brisure » de sa virginité. Elle sépare l'oreiller du lit pour séparer rituellement un objet qui lui rappelle son père de l'objet qui lui rappelle sa mère, dont les relations lui répugnent ; secouer l'oreiller après l'avoir gonflé signifie qu'elle dissipe symboliquement une grossesse de sa mère, accident qu'elle redoute, etc...

Les psychoses, les maladies mentales proprement dites, seraient, elles aussi, dues, pour les psychanalytiques, à un mécanisme plus obscur encore, mais dans lequel la réalisation symbolique des désirs refoulés joua également le rôle primordial. Toutefois, l'acte de défense de la personnalité contre les idées pénibles à la conscience morale est ici plus radical, plus profond : il aboutit à la confusion que fait le sujet de la réalité intérieure, forgée par son inconscient avec la réalité extérieure.

Et, maintenant, qu'il me soit permis de remercier Renée Dunan pour sa réponse, qui m'a permis de condenser en un commentaire la théorie freudienne des névroses, point capital de la doctrine.

• • •

Ceux qui lisent le *Mercure de France* et les *Nouvelles Littéraires* n'ont pas manqué de remarquer les critiques et les articles de vulgarisation scientifique qu'y écrit M. Marcel

Boll. Ils sont clairs, précis et le plus souvent bien documentés.

C'est parce que je le suis attentivement et surtout parce que j'ai lu son livre sur la *Personnalité Humaine*, que je lui adressai mon questionnaire. En réponse, M. Marcel Boll m'envoie l'avis qu'il publia sur le sujet en 1925, dans une enquête analogue faite par *l'Information Universitaire*. Voici d'abord en quels termes cette revue présente M. Marcel Boll à ses lecteurs :

Pendant ces dernières années, M. Marcel Boll, agrégé de l'Université, docteur ès-sciences, a consacré une partie de son activité à des problèmes actuels de philosophie (*Attardés et Précurseurs*) et de psychologie. En collaboration avec l'éminent aliéniste, F. Achille-Delmas, il a montré, dans le livre intitulé *La Personnalité humaine* (Flammarion), comment un examen critique des résultats globaux de la psychiatrie contemporaine, obtenus surtout par Emil Kröpelin et par Ernest Dupré, permettait de « rénover la psychologie » : pour les auteurs de *La Personnalité humaine*, les maladies mentales sans lésions cérébrales ne sont que l'exagération de tendances constitutionnelles, communes à tous les hommes et qui se trouvent ainsi décelées par l'étude des anormaux. Les thèses présentées dans cet ouvrage ont été développées, d'une part, dans les deux admirables livres de Maurice de Fleury, membre de l'Académie de Médecine (*L'Angoisse humaine* et *Les Etats dépressifs et la Neurasthénie*) ; d'autre part, dans la série d'études publiées par Marcel Boll au *Mercure de France* et qui vont être réunies en volume : *La lamentable histoire de la métapsychique* (15 février 1924) ; *Le système du docteur Freud* (1^{er} juillet 1924) ; *Les miracles de la suggestion* (15 février 1925) ; *Grandeur et décadence de l'hypnotisme* (15 mai 1925). C'est dire que nous possédons en France peu de savants plus qualifiés pour donner leur avis sur la psychanalyse, ses bases et ses conséquences.

Et, maintenant, écoutons parler :

MARCEL BOLL

L'enquête sur le freudisme que l'*Information Universitaire* a ouverte au début de mars 1925, est la seconde à laquelle sont conviés les pays de langue française. En juin 1924 parut, à Bruxelles, un bizarre numéro dithyrambique du *Disque Vert*, où se soulagèrent tous les mystiques enthousiastes, où beaucoup trop de littérateurs et de médecins se montrèrent incompetents dans ces questions délicates et peu désignées, par manque de vigueur intellectuelle, à les faire progresser.

Dans l'enquête actuelle, il est agréable de noter cette constatation — indéniable à mon sens — de Pierre Janet, que la « psychanalyse n'a aucun crédit dans les milieux scientifiques français » ; j'ajouterais : « ni allemands », car l'Allemagne est, peut-être plus encore que la France, la nation de l'antifreudisme. Remarque qui réduit à néant les rapprochements artificiels établis entre l'adhésion à la psychanalyse et le protestantisme.

Laissons de côté, comme on nous y invite, la question de la valeur de la *thérapeutique* freudienne ou, plutôt, retenons-en, qu'elle se place à côté du couéisme, du pelmanisme, de l'inexistant hypnotisme, à côté de toutes ces psychothérapies inefficaces, parfois dangereuses. Certes, Freud fait appel à des tendances d'origine *affective*, et c'est là une idée qui doit dominer toute la psychologie, idée qu'on prête à Freud (quand on a l'esprit clair et qu'on lit ses livres), idée qu'on

lui prête sans doute gratuitement, qui, en tout cas, était celle de Théodule Ribot et qui résume l'essentiel, la partie réellement vivante de son œuvre. En fait, Freud a plutôt combattu Ribot, par son aveuglement à tout ramener à l'instinct sexuel ; tout, excepté, dans ces dernières années, une espèce de « volonté de puissance » à la manière de Nietzsche — le moi opposé au soi, ou le soi opposé au moi, je ne sais plus bien, Freud non plus. (« On pourrait me demander, écrit-il, si je suis bien convaincu des hypothèses que je viens d'exposer ; ma réponse serait non, et je n'invite personne à y ajouter foi. »)

Il est de mode de répéter que Freud a découvert — d'aucuns plus modestes, disent redécouvert — l'inconscient : son mérite est bien plus mince que cette légende voudrait le faire accroire ; il n'a fait qu'enseigner ce mot à ceux qui l'ignoraient, car, malgré d'étincelantes descriptions guerrières (siège homérique du Moi, défendu par la Censure, par les complexes refoulés sous le commandement de l'inconscient), on peut affirmer qu'il n'en dit à peu près rien ; à tout bout de champ, il confond l'inconscient avec l'oublié, l'inexprimé et l'ignoré ; il n'a pas l'air de se douter de ce qu'est la cénesthésie, peut-être parce qu'elle ne peut guère inspirer de plaisanterie de salle de garde ; il ne parvient pas à distinguer nos tendances innées qui n'ont jamais été conscientes et celles de nos inclinations (acquises) qui ne le sont plus. Par ailleurs, comment Freud serait-il parvenu à des résultats expérimentalement vérifiables ? Il méprise trop la science pour cela et ses explications des actes manqués, sa *Clef des songes*, ses interrogatoires ne font qu'accumuler, que systématiser, pour ainsi dire, toutes les causes d'erreur

qui guettent l'aliéniste, en omettant les points de repère qui pourraient le ramener à l'objectivité : un homme plus intelligent que Freud se serait égaré...

Non, le fiasco en France du système freudien n'est dû ni à l'ignorance, ni à la légèreté françaises — il faudrait d'ailleurs invoquer parallèlement la légèreté allemande ! — la raison en est que nos psychologues et nos psychiatres se rendent compte depuis longtemps — Georges Dumas en a témoigné tout récemment dans le deuxième tome de son *Traité* — que le contenu qualitatif des maladies mentales est accessible par rapport à leur mécanisme et à leur évolution : ce n'est pas le caractère — libidineux ou autre — de tels remords qui importe, mais la tendance générale à l'auto-accusation, à la dépréciation de soi-même. Le succès de Freud tient surtout à ce que, chez les intellectuels, de seconde zone, donc chez nombre de littérateurs, et chez quelques professeurs de philosophie, les racontages d'anecdotes imprévues, un tantinet scandaleuses, sont autrement passionnantes que le développement logique d'idées générales, scrupuleusement vérifiées.

Les méfaits du freudisme sont essentiellement d'ordre intellectuel ; ils sont moindres au point de vue moral, se bornant à ceux qui risqueraient d'accompagner toute diffusion de la pornographie. Car on ne saurait trop répandre cette vérité élémentaire que la « folie » — même la mégalomanie d'un Freud — n'est pas contagieuse : c'est l'heureuse contre-partie de la constatation attristante que notre action sur autrui est beaucoup plus minime qu'on se l'imagine d'ordinaire.

L'influence du docteur Freud sur la littérature française est loin d'avoir l'ampleur qu'on lui attribue. Certains dramatises, comme H. Lenormand, dans *l'Homme et ses Fantômes*, amalgament une double indigestion d'Ibsen et de Freud : quelle candeur de transporter la « folie » sur la scène en ignorant tout de la psychiatrie ! Tel Paul Bourget, qui n'a rien compris à l'œuvre scientifique de son illustre ami, le regretté Ernest Dupré... Signalons enfin que la révolution surréaliste, qui cherche à nous imposer — pour des motifs divers — l'incohérence, l'hallucination intellectuelles à la fois comme nouveau principe esthétique et « dans la résolution des principaux problèmes de la vie » (!), s'inspire de ces deux soleils couchants que sont Henri Bergson et Sigmund Freud. Et c'est tout ! Ce n'est pas dans la libido qu'il faut chercher les sources de la création artistique, mais bien plutôt dans la cyclothymie (d'Emil Kraepelin) et dans l'hypermotivité (d'Ernest Dupré).

Il existe, en France, deux études détaillées, intelligentes et objectives du freudisme, déjà parues en librairie (Alcan) : ce sont *La Psychanalyse* de Charles Blondel et *Le Freudisme* de Jacques Laumonier.

L'impression qui se dégage de la lecture de ces ouvrages — malgré quelques phrases un peu timorées de leurs auteurs — peut se résumer dans la conclusion lapidaire de F. Achille-Delmas, le principal continuateur d'Ernest Dupré : « Dans la psychiatrie freudienne, tout est nouveau, mais rien n'est bon ; dans la psychologie freudienne, il y a du bon et du nouveau, mais ce qui est nouveau n'est pas bon et ce qui est bon n'est pas nouveau. »

Marcel BOLL.

Après avoir très sincèrement remercié M. Marcel Boll de son envoi, nous n'hésitons pas à lui dire qu'il était impossible de se montrer plus sévère que lui à l'égard de Freud et de sa doctrine.

Après tout ce qui a déjà paru de cette enquête, il n'est pas douteux que, devant les pages qu'on vient de lire, nos lecteurs n'éprouvent un certain étonnement, et peut-être même un peu d'irritation.

Les mots d'injustice et de parti-pris voltigeront peut-être sur beaucoup de lèvres.

Pour ma part, ne connaissant pas l'opinion déjà émise, il y a sept ans, par M. Marcel Boll, dans l'*Information Universitaire*, je m'attendais à une opinion moins visiblement systématique, empreinte de plus de justice, ou tout au moins de modération. Je m'y attendais d'autant plus que, comme je l'ai déjà dit, j'avais lu très attentivement son livre : *La Personnalité Humaine*, écrit en collaboration avec Achille Delmas, et que j'y avais relevé, tout d'abord, leur volonté bien arrêtée d'envisager une psychologie vivante et (selon les termes même de M. Albert Lemet commentant tout récemment leur livre dans les *Nouvelles Littéraires*) tout à l'opposé de la psychologie officielle, de cette psychologie morte, qui faisait l'objet de nos études dans les classes de philosophie.

Or, n'est-ce pas là la qualité essentielle, la raison même de la doctrine freudienne et la tendance qui la domine tout entière ?

Pour cette raison, je ne puis que m'associer à l'appréciation que donne de la *Personnalité Humaine* M. Albert Lemet, ancien chef de clinique de neuro-psychiâtrie à la

Faculté de médecine de Lyon. Comme lui, je pense que « la si heureuse association d'un psychiatre et d'un physicien, l'un et l'autre hommes de génie, a fourni, de la personnalité humaine, une étude tellement pénétrante, tellement claire qu'on en demeure comme ébloui, comme d'une révélation qui vient satisfaire une curiosité ardente, mais jusque-là insouviée : F. Achille-Delmas et Marcel Boll ont analysé la mentalité de l'homme normal, en tirant toutes leurs conclusions de l'observation des cas pathologiques ».

Mais Freud (et bien avant eux) n'a pas fait autre chose.

Il a fait passer, comme l'ont dit Hesnard et Claparede, la psychologie du statique au dynamique, et le résultat d'ensemble obtenu par lui domine et dominera toutes les questions accessoires et secondaires, toutes les parties les plus risquées, les plus critiquables de sa doctrine.

Même, en ce qui concerne la personnalité humaine, telle que la conçoivent Achille-Delmas et Marcel Boll, et telle que se la figure Freud et son école, je ne trouve pas de divergence à ce point accentuée, de fossé à ce point profond, qu'ils justifient l'ostracisme scientifique absolu dont la réponse qu'on a lue frappe le freudisme.

Voyons un peu, en effet, comment, d'après M. Lemet lui-même, les auteurs de la *Personnalité Humaine* conçoivent et expliquent sa formation et son évolution.

Je cite textuellement :

« Du pathologique au normal, ils font franchir la distance sans effort, par degrés successifs : avec eux, l'être normal apparaît comme le lieu d'intersection de couples de séries variables, dans lesquels l'un des deux éléments est constitué par une hypertrophie de telle ou telle tendance. La diminution progressive de ce *trop*, l'accroisse-

ment progressif de l'élément déficient donneront — pour parler en algébriste — des courbes convergentes, dont le point de rencontre ou, peut-être plus précisément, l'asymptote commune se présente comme la tendance moyenne, celle de l'individu normal. C'est donc la psychiatrie qui a permis à nos auteurs, dans leur livre *La Personnalité humaine*, d'isoler nos cinq tendances fondamentales : activité, émotivité, avidité, sociabilité, bonté ; et il convient de rappeler que le *Congrès d'Eugénique* de Londres fut essentiellement le congrès de l'hérédité psychopathique, c'est-à-dire des cinq constitutions (cyclothymie, hyperémotivité, paranoïa, mythomanie, perversité), qui sont les hypertrophies ou les atrophies des cinq dispositions normales.

Peut-être est-il malséant au regard de certains esprits — ceux qui estiment qu'un infranchissable fossé sépare lettres et sciences, et qui revendiquent pour la rubrique « lettres » l'étude du cœur et de l'esprit humains — peut-être est-il malséant pour ceux-là d'étudier la psychologie en adoptant une méthode qui, jusqu'à présent, semblait réservée à l'étude des phénomènes physiques. »

Mais, encore une fois, dirais-je à M. Marcel Boll, Freud n'a pas fait autre chose, et cela bien avant lui et M. Achille Delmas.

On verra plus loin, quand j'exposerai l'opinion de Maurice de Fleury sur le freudisme, que les travaux et les doctrines du Maître viennois peuvent, quoiqu'en pensent les deux savants précités, se concilier avec leur propre doctrine, et qu'ils ont l'un et l'autre, comme Maurice de Fleury lui-même, dépassé toute mesure en essayant de prouver qu'elles sont inconciliables.

Et, afin de donner plus de poids à ma démonstration, je suivrai pas à pas l'exposé fait par ce dernier du livre intitulé : *La Personnalité humaine*.

Voyons d'abord la classification des maladies mentales, due à Achille Delmas, seul.

Elle distingue nettement les maladies de la substance cérébrale des maladies de l'affectivité.

Un vaste premier groupe comprend les psychoses bien certainement dues à une lésion, soit toxique et passagère, soit destructive et permanente du système nerveux central. Matérialiste ou spiritualiste, nul ne saurait nier que l'intégrité de la substance cérébrale soit nécessaire à l'intégrité des fonctions psychiques.

Jusqu'ici, je ne trouve dans l'exposé de Maurice de Fleury rien qui ne soit acceptable et accepté. Freud, encore une fois, n'a jamais parlé autrement.

Mais il n'en est pas de même quand il ajoute : La proposition inverse n'est pas vraie, et il s'en faut que toutes les perturbations mentales soient liées à des destructions anatomiques du cerveau.

Voici, en effet, toute une autre catégorie de maladies mentales qui donnent lieu aux désordres psychiques les plus considérables, sans que jamais il ait été possible, après décès, de constater la moindre différence entre le cerveau d'un aliéné de cette sorte et le cerveau de l'homme le mieux équilibré.

Pour voir ce qu'il y a de trop absolu, dans cette affirmation, mes lecteurs n'ont qu'à se reporter à la réponse du professeur Maurice Dide et au commentaire qui la suit.

Ils y verront qu'au Congrès des Sociétés psychiatriques et médico-psychologiques, tenu à Blois, en 1917, la thèse de l'origine histogène et organique des automatismes morbides et des délires fut brillamment soutenue par de Clérambault, Heuyer, Lévy-Valensi et Guiraud contre la thèse psychogène,

qui est celle d'Achille Delmas, Marcel Boll et Maurice de Fleury.

Si, à l'autopsie, la lésion organique de bien des prétendues psychoses fonctionnelles, ou constitutionnelles, n'a pas été jusqu'ici décelée, c'est que nos moyens d'investigation ne sont pas encore suffisamment perfectionnés.

Mais bien longtemps avant le Congrès de Blois, Ernest Hœckel n'avait pas dit autre chose.

C'est donc aller trop loin et trop vite que d'affirmer d'une façon absolue l'existence de psychoses sans lésions cérébrales et, par conséquent, uniquement constitutionnelles.

Il est vrai que, dans le cas où les partisans de l'organogénèse détiendraient la vérité si, comme ils le pensent, les troubles psychopathiques sont à pur substratum anatomique lésionnel, l'hypothèse freudienne de leur mécanisme par refoulement tombe et la psychanalyse n'a plus de raison d'être.

Il n'en résulte pas moins, de ce qui précède, que dans l'état actuel de la psychiâtrie, il est impossible, ou tout au moins prématuré, d'opposer victorieusement à la théorie de Freud, celle d'Achille Delmas et Marcel Boll.

Que devient, dès lors, l'enthousiasme de Maurice de Fleury écrivant : « Ainsi donc, Delmas et Boll, en une heure de lucidité, nous ont donné une classification psychologique fondée sur la pathologie mentale basée sur des connaissances scientifiques, sur des lois naturelles que j'ai tout lieu de croire solides comme roc... »

Que devient surtout l'oraison funèbre par lui prononcée après ces lignes sur le freudisme prétendu défunt :

« Aujourd'hui, on peut tenir pour morte la doctrine de Sigmund Freud, qui fit tant de bruit dans le monde, il y a dix ans. Pendant dix ans, dans certains milieux où le savoir est vaste et le jugement incertain, elle fut prise comme une foi religieuse, cette énorme indécence et cette énorme erreur ! Elle est morte, tuée par le mâle bon sens et la saine ironie de notre critique française. Nous sommes en droit de dire qu'après les beaux débats de la Société de psychiâtrie de Paris, après l'ouvrage irrésistiblement démonstratif du professeur Blondel, après la cinglante satire de Marcel Boll, il n'en reste vraiment que des débris jonchant le sol. »

Voici déjà deux lustres qu'a paru dans l'*Angoisse Humaine*, livre d'ailleurs remarquable, ce passage, où Maurice de Fleury, avec Blondel et Marcel Boll, a cru enterrer définitivement le freudisme, tout au moins en ce qui concerne la France ; et jamais il n'y a été plus vivant qu'à l'heure où j'écris ces lignes.

Malgré les sarcasmes et les partis-pris, ainsi que l'a fort bien dit Paul Allard, « Freud n'est plus en France le théoricien pédantesque, dogmatique, bardé d'un pansexualisme qui heurtait la délicatesse française. Freud est parmi nous, il est en nous, il est chez nous, agissant, impérieux, obsédant comme un mal nécessaire ».

Oui, qu'on le veuille ou non, malgré le professeur Blondel, malgré Marcel Boll, malgré Maurice de Fleury, et beaucoup d'autres à l'ostracisme farouche, qu'on le déplore ou qu'on s'en réjouisse, la technique freudienne s'est imposée même à des adversaires, non moins résolus que les précités.

A Sainte-Anne, à la Malmaison, dans toutes les grandes maisons de santé modernes, on soigne les névrosés par la

méthode qui, dans tous les autres pays civilisés, aux Etats-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse a dressé des Instituts somptueux et mobilisé des armées de psychothérapeutes. Mieux que cela encore, aujourd'hui, en France, ce qui n'est pas pour plaire à Marcel Boll et au professeur Blondel, la psychanalyse est officiellement enseignée dans les Facultés de médecine. Un de nos plus illustres psychiatres, le professeur Claude, a ouvert deux cabinets de traitement psychanalytique dans son centre de maladies mentales à Sainte-Anne.

Enfin, il existe en pleine prospérité une Société française de psychanalyse, dont tous les membres se soumettent eux-mêmes au plus sévère contrôle psychanalytique.

Et, sans cesser d'être modeste, après la réponse de Marcel Boll, qui a motivé ce commentaire, ne pouvons-nous pas dire que notre enquête, suivie très attentivement par les lecteurs de *l'Idée Libre*, est, elle aussi, une preuve que le freudisme n'est pas mort ; et que le *De profundis* de Maurice de Fleury est en train de se muer en *Te Deum*.

Bien que n'ayant pas encore derrière elle le bagage littéraire imposant de Renée Dunan, Mme Jeanne Boujassy, entrée d'ailleurs beaucoup plus tard dans la vie littéraire, n'en est pas moins une des femmes de lettres les plus remarquables d'aujourd'hui ; le livre par lequel elle s'est révélée au grand public et qui a pour titre *Minerve*, est un véritable chef-d'œuvre de forme et de pensée viriles.

De la première page à la dernière, un souffle puissant l'anime, et, comme dans les œuvres de Renée Dunan, il n'est pas un mot, pas une phrase qui ne fassent image, et ne donnent à l'observation juste et profonde tout le relief qu'elle comporte.

Le prix *Minerva*, qui couronna ce premier effort ne fut jamais mieux mérité, et *Oliviers*, le dernier livre de Jeanne Boujassy, constitue, à mon avis, un effort plus grand encore et par lequel s'affirme cette virilité de pensée et d'écriture, qui est la caractéristique évidente de son talent, comme elle caractérise aussi le talent de Renée Dunan.

Et c'est pourquoi il m'a paru intéressant, après avoir donné l'opinion de celle-ci sur le freudisme, de publier ce qu'en pense celle-là ; et mes lecteurs seront peut-être étonnés, comme je l'ai été moi-même, de la profonde divergence qui s'accuse entre les deux réponses.

On verra, en effet, qu'elles ne peuvent être plus antithétiques, ce que n'aurait jamais fait supposer les analogies relevées dans le talent de ces deux femmes remarquables. Voici donc comment, après Renée Dunan, s'exprime :

Mme JEANNE BOUJASSY

Il est bien difficile de répondre à une question aussi précise. Mais les deux premières questions se fondant en une seule, toutes deux se peuvent discuter en même temps.

La théorie freudienne, faisant tomber dans le cloaque de la sensualité nos passions et nos sentiments, a provoqué bien des réactions et fait couler des flots d'encre, chacun la commentant selon son propre tempérament.

Pour moi, puisque l'on me fait l'honneur de me demander mon avis, je dirai simplement que cette théorie est extrêmement humiliante.

Dire que l'enfant, même tétant le sein de sa mère, obéit à sa *libido*, que l'adulte, l'homme, ne recherchent, en toutes choses, que leurs complètes satisfactions et que les instincts refoulés ne tendent qu'à cette complète satisfaction, est extrêmement déprimant.

À la bien considérer en soi, cette doctrine freudienne. Il semblerait qu'il est inutile de cultiver les tendances des hommes vers la sublimation, vers la perfection de leurs facultés intellectuelles et morales. Tout cela peut s'expliquer, selon Freud, en tant que conséquence de cette répression d'instincts sur laquelle repose ce qu'il y a de plus précieux dans la nature humaine.

Freud ne voit dans la tendance à la perfection qu'une bienfaisante illusion.

S'il admet, cependant, une tendance à la perfection, c'est, dit-il, que les efforts d'Eros tendent à réunir les unités organiques de façon à en former des ensembles de plus en plus vastes, qui peuvent être considérés comme compensant l'absence de la tendance à la perfection.

On voit comme la nature humaine est rabaissée. Certes, nous savons que nous sommes de pauvres choses, tournant au gré des vents, ignorants, perdus dans l'Univers, dont nous ne connaissons qu'une infime parcelle, perdus au centre de nous-mêmes dont nous ignorons tout, à vrai dire.

Notre moi, notre soi, notre super-moi, divisions théoriques et accessibles seulement à quelques-uns, des professionnels de la pensée, qui tâchent à découvrir les ressorts de

leurs êtres intimes et les modalités qui les font agir. L'homme moyen, que sait-il de ses instincts, de son inconscient, de ce qu'il appelle son cœur et son âme ?

Les philosophes aussi en sont réduits avec leurs vastes théories et leurs savantes hypothèses aux « peut-être » et aux « sans doute ». Somme toute, qu'apprennent-ils ?

Pourquoi aurait-on créé Dieu si l'être intime était un monde connu ?

Il faut, aux hommes, pour qu'ils aient le courage de vivre, d'aller avec courage dans la marche à la mort dont chaque étape marque un désabusement, il faut un idéal. On lui enlève tout ressort, si on nie qu'il ait en lui un jet puissant qui l'élève vers cet idéal qu'il convoite, qu'il voudrait obtenir, toucher et posséder.

Le peuple a incarné cet idéal en Jésus. Il en avait besoin, il lui était nécessaire comme l'eau qu'il boit. C'est donc qu'il n'obéit pas seulement à sa *libido*. Car ce Jésus est présenté dans une auréole de sainteté.

Qu'on n'enlève pas à l'homme moyen cette faculté purement spirituelle de s'élancer vers un monde « autre », où, précisément, il ne pataugerait pas dans la boue du sexualisme et de l'érotisme.

Que restera-t-il à la triste humanité si on lui enlève ce petit coin de poésie et de mysticisme ? La vie vaudrait-elle la peine d'être vécue ? si elle n'avait pour but que la satisfaction de sa *libido* ?

Il y a bien des hommes et des femmes pour qui la *libido* passe au second plan, quoiqu'on en dise. Mais Freud, médecin, n'a vu défiler dans son cabinet que des névrotiques et c'est sur eux qu'il a basé son étude.

Qu'on m'excuse de répondre « en femme » et d'une façon peut-être un peu trop idéaliste. Hélas ! je sais voir les réalités trop souvent blessantes de la vie qui n'épargne personne, mais il m'est trop douloureux d'accepter en totalité les idées freudiennes, trop véritablement désespérantes à mon sens.

Ce que je pense de la psychanalyse ?

A parler net, elle ne m'a ouvert aucun horizon nouveau. La théorie du refoulement, dont on parle tant, peut, en somme se résumer en quelques mots, connus du vulgaire : « J'ai oublié. »

Qu'on oublie parce que l'objet a été refoulé, c'est un subli tout de même. Le terme change, voilà. Qu'on ait voulu, vai force, ne plus se rappeler quelque chose qui vous blessait et qu'on l'ait rejeté de sa pensée, chacun comprend cela. Que Freud l'appelle refoulement, il est libre. La chose ne change pas.

Des gros livres que ce psychiatre a consacrés à la psychanalyse, on ne voit pas trop ce qu'il en ressort de nouveau pour l'homme moyen, car c'est toujours à lui qu'il faut en revenir quand on fonde une méthode nouvelle, ou qu'on érige une théorie nouvelle à son intention. Mais quand le peuple dit : « Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre », ou « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage », il est aussi bon psychanaliste que Freud.

Le gros bon sens qui se passe de psychanalyse arrive à de bons résultats quand il s'agit d'une conduite de vie à tenir. Mais le bon sens, tout le monde ne l'a pas. Il s'agit de savoir si Freud avec sa psychanalyse est capable de le donner à celui que la nature n'a pas gâté à ce sujet. Le pro-

blème reste entier. Personne ne sait d'où vient le bon sens, ni comment il s'acquiert.

Freud prétend que sa méthode analytique peut guérir des névroses. Il faut le croire puisqu'il le dit. Encore une fois, malgré ses livres bien tassés et abondants, le mécanisme « cerveau », le mécanisme « cœur », le mécanisme « âme », il ne les situe pas plus qu'un autre, il ne sait de quoi ils sont faits.

Des mots, des mots, en quantité, des jongleries de mots, qui impressionnent vivement le lecteur, des idées abstraites, des démonstrations artificielles, une méthode basée sur des suppositions et des inconnues. J'attends — et d'autres avec moi — qu'on découvre la « chambre des machines de la pensée », « l'usine » où se fabriquent les âmes et quel est le coup de pouce qu'il s'agit de donner quand ces machines sont détraquées ou quand ces usines manquent de carburant.

La méthode de Freud est peut-être très savante, si savante qu'il se peut bien que je ne la comprenne pas dans son entier. Elle ne me satisfait pas.

Je suis fort à mon aise pour répondre à la quatrième question.

Non et non ! La méthode freudienne, sa psychologie et sa morale ne sont pas en progrès sur la psychologie et la morale traditionnelle.

Bien au contraire, elle fausse l'esprit de ceux qui ne peuvent pas la comprendre à fond et ne sont pas doués du bon sens nécessaire pour prendre ce qu'elle offre de bon et rejeter ses outrances.

On peut penser à Freud et à sa méthode quand il s'agit de guérir des névroses hystériques ; il est bien possible

qu'elle obtienne des résultats. Il y a des gens qui sont parfaitement sains d'esprit et bien portants et qui sont des voyous. A ceux-là a manqué certainement une bonne morale pendant leur enfance. La notion du devoir reste ce qu'elle a toujours été, c'est-à-dire simple et belle. Et c'est celle-là que l'on doit continuer d'enseigner aux enfants et même aux grandes personnes.

L'âme est un composite de bon et de mauvais. Exalter le bon, chercher à donner le dégoût du mauvais, c'est là la vraie morale, celle de nos pères et sans doute n'était-elle pas si méprisable ; car le bilan des crimes, des suicides, et des névroses n'était pas aussi élevé que celui d'aujourd'hui.

Et puisque, de nos jours, on admet difficilement l'idée de Dieu et de Jésus, super-modèle, il n'est peut-être pas utile pour vivre sainement de se désarticuler la pensée, de se pencher sur son moi, son soi et son super-moi, mais de se dire en face des actes quotidiens ou de ceux qu'on n'accomplit qu'accidentellement : « Ceci est-il juste, ceci est-il faux ? »

Ainsi agit le populaire, et le populaire a montré plusieurs fois que c'était lui qui détenait la sagesse du monde.

La psychologie freudienne est morbide et engendre la morbidesse.

Elle était une trop belle pâture pour les romanciers pour qu'ils ne s'en emparassent pas. Ainsi avons-nous actuellement une magnifique floraison de romanciers freudiens.

C'est en lisant ces romans à la mode qu'on peut se rendre compte de l'effet produit par la doctrine de Freud. Romans malsains, nocifs, morbides, trépidants de névroses. Le savant allemand qui avait voulu guérir la névrose, par

sa méthode nouvelle l'a provoquée, au contraire. Sa doctrine a produit l'effet d'un cocktail qui a hyperexcité les intellectuels et a détraqué leur machine pensante.

Nous avons des héroïnes, jeunes filles, femmes perverses qui aiment et n'aiment pas et ne savent pas comment elles aiment, qui elles aiment, pourquoi elles aiment, etc... Le verbe aimer, qui devrait être le plus beau et le plus exalté, est dénaturé et contrefait.

Nous avons des héros enfants, adultes, hommes, qui ne sont que des fantoches dirigés par un amour malsain et érotique qui les mène tout droit à la folie et au crime.

On voit l'effet produit par cette littérature sur le lecteur déjà pas mal détraqué par les exigences d'une vie de plus en plus difficile. Jamais on ne vit plus d'enfants précocement désabusés, de jeunes hommes plus mufles, de femmes plus neurasthéniques. Un air malsain, une malaria vient de ces livres freudiens dont les trois cents pages sont emplies, selon l'expression actuellement consacrée, de coupages de cheveux en quatre.

Mais l'épidémie freudienne s'insinue aussi chez les philosophes et chez les médecins qui doivent, s'ils veulent obtenir le titre de « bon médecin », se faire un tantinet philosophes.

C'est pourquoi on ne peut plus aller maintenant chez un médecin « à la mode » sans se sentir aussitôt scruté, déshabillé jusqu'au fond de l'âme par ces enquêteurs. Un mal d'estomac, un mal de tête décèle aussitôt un ulcère du moi ou du super-moi... une parole prononcée par le malade, un peu inexacte par suite du recul du temps ou d'une défaillance de mémoire, et le médecin psychologue s'en va-t'en

guerre et pronostique que son malade est atteint de la maladie du mensonge, par exemple. Un énervement passager du malade fait conclure à de l'hystérie, etc...

Gageons plutôt que cette « manie » de découvrir une « maladie » de l'âme ou du cerveau à un malade atteint du mauvais fonctionnement d'un organe, mais difficile à déceler, est une marque d'impuissance de la part de nos modernes médocastres, et que cet appareil savant dont ils s'entourent leur sert à la masquer.

Les romanciers, les philosophes, les médecins psychologues ne veulent pas voir la vie telle qu'elle est, avec ses réalités brutales et ses quelques reposoirs. A eux devrait cependant appartenir le devoir de mettre le public en garde contre ses périls et d'indiquer les moyens de les vaincre. Ainsi ils feraient œuvre saine et moralisatrice. Mais en disséquant des sentiments si subtils qu'ils n'existent pas, ils désagrègent les âmes. C'est proprement comme si un maçon, voulant consolider un mur qui s'écroule, versait sur lui un corrosif pour le faire tomber en poussière et passait à la loupe chaque grain de cette poussière pour savoir de quoi elle est faite. Remonter ensuite son mur ainsi désagrégé lui serait impossible.

C'est ce que fait la psychanalyse à l'égard des âmes.

Quant à son influence sur les arts, il me suffira de poser deux questions :

Qu'a de commun la musique d'aujourd'hui avec la puissance d'harmonie des dieux d'autrefois, Beethoven, Mozart, Schubert, etc... ?

Et peut-on mettre, sans craindre le sacrilège, l'un à côté de l'autre, le barbouillage d'un jeune d'aujourd'hui, qui,

sous le prétexte de peindre l'âme de son personnage, jette sur une toile des traits tordus et des couleurs hurlantes, avec un tableau d'un Léonard de Vinci, d'un Rembrandt, d'un Degas ?

Poser les questions, c'est les résoudre, n'est-ce pas ?

Je conclus à la faillite de la psychanalyse freudienne.

Jeanne BOUJASSY.

Comme on le voit, l'arrêt ne saurait être plus sévère et, heureusement pour le freudisme, il est atténué par les excuses que Madame Boujassy réclame pour avoir répondu d'une façon « trop idéaliste ».

Il apparaît, en effet, de toute évidence, qu'il en est ainsi ; et cela ressort de chacun des arguments dont elle étaye l'excessive sévérité de son jugement.

Aussi ne chercherai-je pas à relever le mal fondé de la plupart, mais seulement ce qu'il y a peut-être de juste ou plutôt de moins erroné dans l'opinion de Mme Jeanne Boujassy, romancière, sur l'amour et le roman.

Je dirai tout d'abord qu'elle ne s'éloigne pas trop de celle exprimée par Renée Dunan et aussi de celle que nous avons lue dans la réponse d'une autre femme non moins remarquable, — une pure scientifique celle-là, — la doctresse Madeleine Pelletier.

Pour Jeanne Boujassy, la psychologie freudienne, morbide, ne peut engendrer que la morbidité, donc trop belle pâture dont les romanciers se sont avidement emparés.

J'ai déjà dit moi-même — et je m'étendrai plus longuement là-dessus dans mes conclusions — que, sauf les romans

de Renée Dunan, d'André Gide, de Proust et de quelques autres, ceux qui paraissent aujourd'hui sont, comme le prétend Mme Jeanne Boujassy, des romans malsains, nocifs ; j'ajoute, extraordinairement médiocres, comme ceux de Mme Raymonde Machard.

Et je pense également comme elle, quand elle parle des héroïnes, jeunes filles, femmes perverses, qui aiment et n'aiment pas, et ne savent pas comment elles aiment, etc... Le verbe *aimer*, qui devrait être le plus beau, est le plus dénaturé et contrefait.

Je lui ferai, à ce sujet, remarquer que, bien avant Freud, et par conséquent bien avant elle et moi, le grand penseur que fut Max Nordau avait, dans ses *Paradoxes psychologiques*, magistralement démontré qu'aucun instinct fondamental de l'homme n'avait été, comme l'amour, rendu artificieux, détourné de son courant naturel et morbidelement transformé, qu'aucun phénomène psychique n'avait été, comme celui-là, faussé et systématiquement obscurci.

Et, cependant, comme il le fait observer, pour un esprit équilibré, il ne se passe en amour que des choses très naturelles, bien que les amoureux ne veuillent pas en convenir. Le cerveau humain renferme un centre sexuel suprême, duquel dépendent les centres inférieurs de la moëlle épinière et qui, de son côté, est influencé par les états d'excitation de ceux-ci. Dans la période d'existence, pendant laquelle le système reproducteur de l'individu est en pleine maturité et est le siège de processus nutritifs énergiques, le centre sexuel du cerveau se trouve aussi dans un état de tension et de sensibilité qui le rend très susceptible à toutes les excitations.

Dans les natures émotionnelles et dans celles dont l'esprit est oisif, il exerce sur la conscience entière une influence prépondérante, voire tyrannique. Il agit sur le jugement, l'imagination, la volonté, éveille des concepts empruntés à la sexualité et donne au centre cérébral tout entier une unique direction et Max Nordau va jusqu'à prononcer un des premiers les mots de « polarité sexuelle », caractérisant ainsi, je le répète, bien avant Freud, ce que celui-ci appelle, d'une façon trop généralisée à mon avis, la *libido*.

Subjectivement, cet état est ressenti par l'individu comme désir amoureux ou aspiration vers l'amour. Toute l'activité du cerveau, excitée par le centre sexuel, a alors pour contenu l'être aimé, qui n'est pas perçu et jugé tel qu'il est, mais tel qu'il répond au besoin organique de l'être aimant.

C'est, selon l'expression pittoresque et juste de Max Nordau, un mannequin que cet être habillé et drapé à son goût. Tout individu humain possédant le *mens sana in corpore sano*, a le sentiment instinctif et inconscient des qualités que doit posséder l'individu de sexe opposé, pour que, par sa réunion avec lui, ses propres qualités se conservent et s'exaltent chez ses descendants.

Il suit de là, d'après Max Nordau, que l'amour sain et naturel est toujours clairement conscient de son but. C'est le désir de la possession, l'exigence de cette amplexion génératrice. Chez les individus forts, l'amour détermine des impulsions volitives assez puissantes pour vaincre toute volonté opposée et triompher de tout obstacle. Chez les individus à volonté faible, il n'a pas cette faculté ; l'émotion reste subjective et ne se transforme pas en actes.

Il va sans dire que le rôle de la femme est de beaucoup le plus important ; celle-ci fournit toute la matière pour la formation d'un nouvel être, élabore complètement celui-ci dans son propre organisme, lui communique avant tout ses propres qualités, telles qu'elle les a reçues de ses ascendants : l'homme n'apporte à ce travail long et pénible, même héroïque, que le stimulant de la qualité.

Pour ce clairvoyant naturaliste de l'amour, il en résulte que, chez la femme, le centre sexuel est plus fortement développé. Elle a un idéal plus nettement élaboré de l'homme, qui lui est organiquement nécessaire, de l'homme qui la complète ; elle possède le sentiment instinctif qu'elle n'a pas le droit de se tromper, qu'une erreur aurait pour elle-même et pour sa postérité des suites irréparables. Chez l'homme, tout est différent. Il lui est loisible de se tromper plus facilement, parce qu'une erreur, pour lui, n'a aucune suite organique et peut, pour ainsi dire, être réparée à la minute suivante, en tant qu'il ne s'agit que de sa participation à la conservation de l'espèce.

Tels sont, présentés aussi brièvement mais aussi fidèlement que possible, les grands traits que l'auteur des *Mensonges de la Civilisation* donne à l'histoire naturelle de l'amour chez les individus tout à fait sains et normaux des deux sexes.

Mais, de la civilisation, sont nés, en face de cet ordre physiologique, tout un autre ordre, qui relève de la pathologie et dont un des facteurs principaux est la littérature de fiction. Le rôle le plus important et le plus néfaste de celle-ci a été de dénaturer le phénomène de l'amour.

Ce que le roman donne pour tel ce sont des imitations dont la représentation remplit aussi le théâtre. Max Nordeau a bien mis en relief ce fait que les maladies du centre sexuel sont des plus fréquentes parmi les hommes hautement civilisés ; c'est à cette source des générations futures, que les générations en décadence sont d'abord atteintes, et c'est par des anomalies du centre sexuel que commencent à se manifester la débilité, l'épuisement, la dégénérescence de l'individu comme ceux du peuple et de la race.

Il a également noté, avec la plupart des psychiatres, que chaque désordre du système nerveux, retentit dans le centre sexuel, qui, même chez l'homme normal, tend à dominer toute l'activité de l'organisme et à l'assujettir à ses propres buts ; cependant, la résistance des autres centres, chez celui-ci, empêche ses empiètements, tandis que, dans un cerveau affaibli et déséquilibré, il règne sans obstacle, en maître absolu, fait de l'organisme tout entier son esclave, et plante, sur les ruines de l'intelligence et du jugement, sa bannière victorieuse, qui, tantôt, est un jupon, tantôt un bonnet de fou, mais parfois aussi une bannière de procession ou la discipline de ceux qui châtient leur chair.

Comme on voit, bien avant Freud, dont il est un des plus profonds et brillants précurseurs, Max Nordeau avait bien vu, dans son *Histoire naturelle de l'Amour*, toute l'importance des déviations et des sublimations. Bien avant les doctrines actuelles du Freudisme, il a montré que l'actuelle littérature de fiction (roman et théâtre) représentait en général toutes ces formes malsaines de l'amour.

Il s'ensuit que le médecin aliéniste reconnaît dans la description des états mentaux et des actes des amoureux

que l'on trouve au théâtre et dans le roman, les indices des névroses ou des psychoses qui lui sont bien connues.

Ordinairement, les symptômes suspects ne sont que légèrement indiqués. Mais, pour peu qu'ils fussent plus accusés, ils présenteraient des exemplaires classiques de manie érotique, de délire extatique, de folie religieuse et d'autres encore, appartenant à ce cadre de la nosologie.

En lisant la plupart des romans contemporains, on croit se promener dans une clinique, et Max Nordeau nous montre, ici, un individu qui, à la vue d'une femme, tombe hors de lui, perd la raison et se livre aux plus folles extravagances ; là, un autre, que le gant ou une fleur de la personne aimée, plonge dans une dangereuse extase (bruyante ou silencieuse) ; ici, amour égale impulsion et actes criminels ; là, mélancolie et lypémanie.

Et, comme Freud n'en avait pas encore scruté, analysé et mis à jour le mécanisme, psychologues et critiques ayant encore conservé leur bon sens, s'étonnaient et s'irritaient de ce que toutes ces lubies et singularités, ces exaltations fussent présentées comme des formes régulières de l'amour sans un mot d'avertissement pour faire remarquer qu'il s'agissait d'exceptions morbides. Qu'arrive-t-il ?

Il arrive que la littérature de fiction perturbe profondément, comme le fait observer Mme Jeanne Boujassy dans sa réponse, le phénomène de l'amour normal.

Mais pourquoi reprocher à Freud et à sa doctrine d'avoir, jusqu'à son tréfond, scruté et analysé ce phénomène physio-psychologique et d'en avoir fait une partie importante de sa puissante doctrine ?

Ceux qui connaissent Jean-Desthieux — et ils sont de plus en plus nombreux, — s'accordent à dire que, bien que jeune encore, il joint à la maturité de la pensée une complète indépendance d'esprit.

Avec ses *Heures perdues*, qu'il rédige seul, il m'apparaît comme une sorte de franc-tireur dans l'armée des lettres. Sans être absolument un écrivain d'avant-garde, anarchisant ou révolutionnaire, ses proses n'en montrent pas moins une audacieuse originalité qui séduit et retient les plus avancés, les moins grégaires de nous.

C'est pourquoi j'ai tenu à connaître ce qu'il pensait du Freudisme, certain que sa réponse ne serait pas sans saveur.

Et voici ce que, par la voix des *Heures Perdues*, en même temps que de l'*Homme Libre*, nous a répondu

JEAN-DESTHIEUX

Bien qu'on exagère trop volontiers l'importance et les conséquences des travaux de Freud, ils ont rendu et ils rendront de grands services parce qu'ils inclineront l'homme à se montrer plus indulgent pour l'homme. Nous jugeons avec trop de rigueur des passions ou des erreurs, des anomalies ou des perversions dont les responsables ne sont pas ceux que nous accusons. La nature garde sur nous des droits que la civilisation n'a pas encore réduits et qu'elle n'abolira peut-être jamais totalement. Quand on aura enfin compris que les réactions humaines ne sont pas, dans la plupart des cas, des réactions voulues par la conscience,

contrôlées par l'esprit, la psychologie humaine aura fait un grand progrès. Et la justice aussi qui tend à considérer les délits en eux-mêmes sans s'émouvoir des causes héritées ou acquises qui les ont déterminés.

Déjà, Freud nous aide à comprendre un Baudelaire, un Hugo, un Ibsen, un Maeterlinck. Si nous nous méfions à juste titre des exagérations que les spécialistes du freudisme ont tendance à commettre au nom de cette doctrine (par exemple lorsque le docteur Lafforgue étudie Baudelaire), il serait puéril d'en nier l'importance thérapeutique et philosophique.

Les neurologues lui font sa part et les psychologues aussi. Déjà, au théâtre et en littérature — notamment dans les œuvres d'un Lenormand — on a vu paraître le freudisme comme la clef de psychoses fort curieuses. Il y a là, certainement, pour la psychologie, des ressources moins incertaines que celles que nous offraient jusqu'ici un Bergson ou un Paul Bourget. A mon sens, Freud a fourni à la conscience contemporaine un apport analogue à celui que nous devons à Einstein. Par lui, le relativisme mathématique, philosophique, cosmogonique d'Einstein s'est étendu au psychisme et à l'instinct. Le déterminisme s'en trouve sensiblement éclairé.

Pour l'intellectuel moyen, la philosophie paraît devoir aujourd'hui répudier résolument les fournitures littéraires ou poétiques des fabricants d'hypothèses afin de leur substituer les acquisitions enfin véritables de la science. A Bergson, à Benda, à tant de sub tils rêveurs, j'opposerais volontiers, pour la satisfaction de ma raison, une doctrine dans l'essentiel de laquelle on reconnaîtrait la collaboration de

Le Dantec, de Gustave Le Bon, de Taine, d'Auguste Comte, de Proudhon et celle d'Einstein et de Freud. Et cela composerait un système plus harmonieux que ceux d'un Maeterlinck ou d'un Alain.

Je sais qu'*a priori* ce que j'énonce ainsi peut donner l'impression d'une confusion extrême, d'une salade philosophique assez complexe pour paraître ahurissante. Mais vienne le clerc de talent qui, sans préjugé pédagogique ni déformation sorbonnarde, accepterait d'en rédiger l'éthique, et l'on serait surpris de sa richesse, autant que de son harmonieuse variété.

Je crois avoir ainsi satisfait aux questions de M. Vigné d'Octon lorsqu'il me demande de répondre au questionnaire de l'*Idée Libre*.

Mais ce serait l'objet d'un livre plutôt que celui d'une chronique ! Aussi bien, ce livre naîtra de la réunion des consultations que M. P. Vigné d'Octon aura recueillies, comme ce livre qu'il vient de publier aux éditions de l'*Idée Libre*, intitulé *La vérité sur les origines de l'homme* et où des maîtres de la pensée et de la science ont exposé leurs croyances.

Ouvrage capital dont les conclusions sereines sont dignes de faire loi, jusqu'au moment où la science aura trouvé quelque chose de nouveau à nous apprendre sur ce sujet. Et c'est pourquoi je les voudrais voir répandues dans le public pensant avec une moindre parcimonie.

L'acte sexuel qui est à la base des activités animales comme il reste à l'origine inavouée de la plupart des ambitions humaines n'est en fait qu'une forme de l'instinct de conservation. C'est pourquoi la psychanalyse de Freud offre

tant d'intérêt à l'observateur des manifestations humaines. Mais sur l'origine elle-même de nos races, sur leur évolution, les documents dignes de foi n'abondent pas. Et c'est grand bonheur de voir des savants s'accorder pour nous ramener ensemble au juste sentiment de nos personnes en nous rappelant qu'en tout être humain il y a d'abord un résultat d'animalité.

JEAN-DESTHIEUX.

Après avoir remercié Jean-Desthieux pour les lignes trop indulgentes qu'il a bien voulu en passant consacrer à notre dernière enquête, j'ai plaisir à relever dans sa réponse, que, jusqu'à présent, il a été le seul à parler des relations du Freudisme avec la Justice telle qu'elle est rendue par des magistrats dont la majorité ignore tout de la biologie et de la psychologie nouvelle qui repose sur celle-ci.

Sans doute Jean-Desthieux effleure à peine ce côté pourtant si intéressant du Freudisme, mais il en dit assez pour relever ce qu'il y a dans la persistance des juges à ne reconnaître que la morale sexuelle officielle, sans même admettre qu'il existe une morale sexuelle biologique, dont l'école de Freud (et en dehors de cette école des biologistes psychologues comme Jacques Fischer) ont très nettement établi les principes et les origines.

Mieux que tous, le savant auteur de *l'Amour et la Morale*, prenant pour point d'appui la doctrine freudienne, a abordé le problème qui peut se poser ainsi : Devons-nous croire à une morale sexuelle sociale et rendre la Justice d'après elle ? Devons-nous la récuser en nous basant sur le résultat de nos expériences bio-chimiques et en posant de

nouvelles règles, ou bien pouvons-nous enfin nous créer une sorte de méthode mixte en empruntant quelque chose à la morale biologique pure d'une part et de l'autre à la stricte morale officielle ?

C'est à cette méthode mixte que s'est arrêté le Maître viennois, s'écartant ainsi de la route tracée par les théoriciens de la morale biologique pure. Il apparaît à Jacques Fischer que Freud n'a pas osé aller jusqu'au bout de ses déductions.

Après avoir magistralement exposé les causes physiologiques de nos plus obscures impulsions sexuelles et nous avoir montré sans faiblesse tout le trouble qui préside à leur naissance, après avoir fait preuve d'une grande intrépidité d'âme dans cette étude, Freud semble avoir hésité quand il s'est agi de définir les raisons et la formation d'une morale sexuelle sociale. Ne voulant pas ou n'osant pas donner à cette morale une origine purement physiologique, il a créé, je le répète, une sorte de méthode mixte, expliquant la création des impulsions sexuelles ou de leurs troubles par des raisons purement physiologiques et faisant naître la morale sexuelle par l'action d'une force uniquement intellectualiste qui est : *le refoulement*.

Ce faisant, il esquivait les points les plus délicats du problème. Toutefois, sa vision biologique a nuancé ses théories d'une immense pitié. Il respecte la morale en soi, le commandement social ; mais il plaide chaleureusement les circonstances atténuantes, pour toutes les erreurs, il nous indique qu'il est souvent presque moral et indispensable d'admettre les défaillances par trop sensationnelles, à condition qu'elles ne lèsent point autrui, et que leur exercice

soit précisément utile au bon fonctionnement de l'organisme intéressé.

A côté de la morale sexuelle sociale intervient ici, dans la pensée de Freud, sans trop oser se montrer, une morale biologique ; le conflit entre l'absolu de la loi et l'aspiration profonde de l'individu, se résout pour lui par des concessions mutuelles ; ce qui établirait ainsi toute une série de morales sexuelles individuelles. A la morale type, chacun, suivant le rythme de sa vie bio-chimique, aurait le droit d'enlever un morceau plus ou moins grand et de le remplacer par un petit lot d'aspirations propres.

On voit, après cet exposé, l'importance des relations qui unissent le freudisme à la Justice, telle qu'elle est rendue par nos magistrats et combien Jean-Desthieux a eu raison de les signaler dans sa réponse. Mais, hélas ! il se passera encore beaucoup de temps avant que ne s'écroule la vieille, absurde et cruelle morale traditionnelle et que la science n'introduise un peu de pitié freudienne dans l'âme et l'esprit des juges...



Après Jean-Desthieux qui, dans sa réponse, a eu le mérite de relever, rapidement, c'est vrai, les importantes relations de la doctrine freudienne avec la Justice et par voie de conséquence avec la morale officielle, je vais donner la parole à un vrai précurseur de Freud, un savant dont la profondeur de pensée n'a d'égale que la modestie.

Mes lecteurs n'ont certainement pas oublié la belle et courageuse réponse que le docteur Legrain fit à notre en-

quête sur le transformisme ; ils seront heureux de constater que non moins intéressante et suggestive s'affirme sa pensée sur le freudisme.

D^r LEGRAIN

1° J'ai pour Freud la plus profonde admiration. Il n'a eu qu'un tort, pour nous autres Latins, c'est de naître en pays germanique et d'être apparenté à d'autres grands esprits qui, tels Beethoven, Mozart et tant d'autres, furent gravement pris à parti pendant la guerre et jugés dignes d'être rayés du commerce des hommes.

Je ne vois pas d'autre motif que cette tare (?) au débordement d'insanités que le freudisme a permis dans notre presse à la solde d'un vertuisme antidiluvien. Je ne veux point parler des écrivains scientifiques qui se sont fort peu honorés, souvent en se croyant tenus, en prenant leur plume, d'observer d'où venait le vent de l'opinion.

Freud est un savant fort grave, que j'ai eu le privilège d'aborder quelquefois et dont la science d'observation, l'esprit de généralisation se sont formés à notre école de la Salpêtrière. Nous pourrions ceux de mon âge l'appeler camarade !

Quant à sa doctrine, oserais-je dire qu'elle me plaît justement parce que je me pique d'en avoir été quelque peu le prophète tout au moins dans ses bases essentielles.

Je dois, en effet, une énorme reconnaissance aux intoxiqués que, pendant vingt ans, j'ai observés et traités dans

mon service de Ville-Evrard, d'avoir sinon découvert, du moins pris un contact étroit avec la subconscience. L'alcoolique est un décapité parlant, mais quand il parle, il le fait avec son double, avec son hôte inconnu. On croirait converser avec un citoyen de l'autre monde, celui du rêve, du cauchemar, de l'automatisme. Et peu de temps avant la parution des premiers ouvrages de Freud, j'avais consigné en ces termes la conduite de mes observations dans un petit livre dont le titre dit tout (1) : *Les Folies à éclipse*.

« A-t-on jamais poussé à l'extrême l'analyse d'une obsession classée ou d'une impulsion taxée d'irrésistible ? La spontanéité de telles opérations n'est point vraie ; elles ne sortent point de rien et tiennent à des raisons cachées que notre inconscient recèle. Leur prétendue spontanéité donne la juste mesure de notre myopie intellectuelle... Nous nous arrêtons impuissants au seuil de ce subconscient dont nous n'avons point su violer le secret. Et la vraie méthode de cure de l'obsession consiste dans la recherche opiniâtre au cours de la vie du malade, de la ou des génératrices principales de l'obsession dont le malade n'a plus lui-même qu'une vague notion, ayant oublié tous les intermédiaires. »

Certes, ce n'est point tout le freudisme auquel son père devait imprimer un sceau si personnel et si complet, mais c'en est l'humus. Que serait cette doctrine sans la subconscience et sans le rêve ?

Que m'importe le reste, j'entends par là les reproches, si visiblement exagérés et tendancieux, qu'on a faits à Freud,

dans son interprétation systématique du rêve ? C'est brouille au regard de la base. Que, emporté par sa thèse singulièrement fascinatrice, il ait risqué des explications qui semblent grotesques, enfantines ou malpropres, c'est possible. Encore, avant de hasarder un tel jugement, serait-il décent de s'acointer à la doctrine un peu plus profondément. Il est des savants auxquels on doit une déférence sinon aveugle, du moins confiante. C'est ce que je me suis efforcé de faire avec d'autres. Le temps est le vrai guide de la critique.

2° S'irriter contre le pansexualisme est le fait d'une pudibonderie moyen âgeuse qui n'a rien à voir avec la science. Il y aura toujours des moralistes à la manque qui se voileront la face devant une nudité. Laissons ces primitifs à leur infirmité pour n'envisager que les faits. Le fait n'a rien d'obscène en soi ; seuls les pornomanes sont malpropres et finissent dans leur outrance, par soulever le dégoût des honnêtes gens.

Je crois fermement que l'amour mène le Monde. Et c'est justice, puisqu'il est la traduction même de l'instinct le plus puissant qui fait vivre et agir l'être vivant. Se reproduire est pour l'espèce l'acte défensif par excellence, il est si impérieux qu'il a le droit d'accaparer, en principe, la plus grosse partie des activités. Si Freud avait construit sa thèse sur l'urgent besoin universel de manger, on lui eût fait escorte. Mais il est entendu qu'il ne faut point parler des besoins sous-ombilicaux.

Je crois que le comportement de l'être humain, dès son origine, tend de mille manières à l'assouvissement du besoin sacré de reproduire. La vie sexuelle est sainte et ses prépa-

(1) Dr Legrain : *Les Folies à éclipse*, Bloud, éditeur.

raîfs diffus, avant que n'entrent en ligne les organes génitaux eux-mêmes, sont de la part de Freud une découverte géniale, susceptible de conséquences morales et éducatives de premier ordre. Je n'ai pas la place pour le démontrer.

3° Ma réponse à la troisième question est en partie déductible de la première. Je convie les détracteurs de la doctrine à s'exercer à la psychanalyse pour y puiser des ressources psychologiques inattendues dans une connaissance plus intime du moi humain et des mobiles profonds qui le font agir. Nous sommes un peu tard venus en France à ce sujet et les aliénistes, un peu trop prévenus contre la psychanalyse comme ils le sont du reste contre l'hypnotisme, ont à peu près tout à apprendre pour faire bénéficier leurs malades d'une excellente méthode thérapeutique.

4° La connaissance de la vérité est toujours un progrès. Dût cette vérité être une révélation pénible, elle n'en est pas moins morale, car l'amélioration de soi-même a pour base le vieux conseil de Socrate.

Mais, intrinsèquement, l'œuvre de Freud est hautement morale en ce qu'elle met en garde contre la pire des tortures que l'on connaisse, à savoir les refoulements et les hypocrisies dont nos mioches sont pourris dès l'aurore par les morales religieuses traditionnelles. Les phobies sexuelles que l'on inculque à la jeunesse, au nom de la morale, engendrent d'effroyables monstruosité que le médecin est appelé à redresser plus tard. La psychanalyse l'y aide grandement, c'est en quoi elle devient elle-même moralisatrice.

5° L'homme, mu précisément par le pansexualisme, est trop souvent un malpropre et sa recherche de la pornographie le dénonce aux vrais moralistes. Il n'y a donc pas

à être surpris que le freudisme ait aiguisé le matérialisme sexuel de nos contemporains dégénérés. Ce ne sont point les beaux côtés de la thèse qu'ils ont recherchés, ils n'y ont trouvé que l'élément commercial dont le succès est assuré.

A qui la faute ? Est-ce celle du freudisme ou celle des ignobles bergers qui nous mènent ? Je n'ai pas un culte excessif pour la Bible malgré les jolies choses qu'elle contient, mais chacun sait qu'on peut en tirer à volonté des éléments de sadisme. Faut-il condamner la Bible pour ce fait ?

La littérature moderne a beaucoup perdu par une fausse assimilation du freudisme. Mais n'oublions pas que nous avons la littérature que nous méritons. Quand nous saurons regarder l'Apollon du Belvédère sans songer aux relations contre nature, le freudisme ne sera plus extrait de la seule place qui lui convienne, celle d'une admirable découverte scientifique à laquelle l'humanité a plus à gagner qu'à perdre.

D' LEGRAIN.

Qu'il me soit permis tout d'abord de le dire, j'ai éprouvé un certain plaisir à apprendre du docteur Legrain qu'il avait personnellement connu Sigmund Freud, ce dont je peux me féliciter moi-même ainsi qu'on l'a vu dans l'*Introduction*. Cette évocation des origines presque françaises du grand psychiatre viennois, de ce que l'évolution de sa pensée doit à notre grand Charcot et à la Salpêtrière, ne sont-elles pas de nature à confondre plus encore les savants et surtout les médecins français qui, systématiquement, sous l'influence d'un chauvinisme déplacé ont frappé d'ostracisme la doc-

trine freudienne, parce que, pensaient-ils, d'origine germanique.

Comme Jean-Desthieux, mais avec plus d'ardeur encore, le docteur Legrain ne cache pas son admiration pour le génie de Freud, et pour son magnifique système, dont il a eu un pressentiment véritablement étonnant.

Après avoir lu, en effet, les lignes citées par lui et extraites de son étude sur les *Folies à éclipse*, il est impossible de nier qu'elles contiennent la révélation, ou plutôt l'intuition de l'importance que devait prendre, sous l'influence de Freud, la notion de l'inconscient et du subconscient, d'abord dans la connaissance et le traitement des névroses et des psychoses, plus tard dans la psychologie et la philosophie tout entières.

Dans ces lignes, tient l'essence même de la méthode psychanalytique et quiconque connaît à fond la doctrine freudienne ne saurait contester qu'elles en sont en quelque sorte l'humus pour l'employer l'heureuse expression de leur auteur.

Ce n'est certes pas là un mince mérite et beaucoup s'en prévaudraient autrement que ne le fait cet infatigable et savant apôtre qu'est le D^r Legrain.



Si le D^r Legrain peut, à juste titre, est considéré comme un précurseur de Freud et si, en cette qualité, il exprime sans réticence sa grande admiration pour l'œuvre freudienne, il n'en va pas tout à fait ainsi de Han Ryner, dont on va lire la réponse.

Certes, Han Ryner, lui aussi, admire, mais avec quelles réticences, on le verra...

Et la raison, c'est qu'avec le D^r Legrain nous avons entendu un savant, un psychiatre à l'esprit dominé par l'objectivité et à qui une vaste culture biologique a permis de pénétrer jusqu'en son tréfond la pensée et l'œuvre freudiennes. Han Ryner, lui, comme on verra, a jugé Freud en philosophe et en philosophe subjectiviste. Son œuvre, je le dis tout de suite, lui en donnait le droit. Cette œuvre si considérable et qui, malgré le poids des années, ne cesse de s'accroître et de s'affirmer, dénote un esprit toujours plus lucide, et plus compréhensif, une plume toujours plus alerte et brillante.

La preuve, son dernier livre : *Dans le mortier*, ajoutant sa pierre à l'édifice déjà si robuste.

Donnons donc la parole à

HAN RYNER

Je professe pour Freud une grande admiration ; j'accorde à sa méthode une certaine estime ; la naïveté et l'intrépidité généralisatrices de sa doctrine me causent une stupeur qui, je crois bien, n'est plus admirative.

Freud est un des beaux héroïsmes de notre temps. Il a osé oublier quels redoutables tabous environnaient de silence le problème sexuel, les perturbations du sentiment, les inquiétudes de la puberté, les angoisses et les drames de l'instinct. Tout jeune et tout fleuri d'espérances académiques, il

a compromis, pour la noble joie de dire toute sa vérité, son facile avenir. Tout le long de sa vie, malgré les injures, les railleries, les salissantes et inintelligentes admirations, il a manifesté le même courage tranquille. Cet homme mérite le plus respectueux des saluts.

Il a découvert une méthode qui, secouant parfois dans les ténèbres un éclair, permet d'entrevoir notre subconscient, son grouillant mystère et quelques-uns de ces enlacements de serpents qu'il nomme des *complexes*. Pratiquée par lui-même et par ses disciples immédiats avec une hardiesse trop naïvement confiante, la psychanalyse nous vaut cependant, sur les névroses, sur le mécanisme de l'oubli, sur les lapsus, sur les mythes, sur la rêverie et le rêve, sur l'art et l'inspiration, un nombre considérable d'observations neuves. Quand l'heure sera venue de passer au crible cette moisson confuse, beaucoup de poussière s'envolera, un peu de bon grain nous restera.

Il m'arrive de définir Freud en souriant : le Descartes de l'inconscient. Est-il possible au créateur d'une méthode de sentir les limites de sa puissance ? Fier de la clé nouvelle qu'il a trouvée, il la présente devant toutes les serrures et affirme glorieusement que sa seule approche ouvre toutes les portes. Dans la métaphysique de Descartes, dans le pansexualisme de Freud, la méthode, ivre de quelques succès partiels, titube et envahit en rêve des domaines inaccessibles. Descartes et Freud — mais ne serait-ce point la tare et le signe même de l'esprit philosophique ? — ont un sens insuffisant de la complexité du macrocosme, de la complexité du microcosme.

Comme le vieux *lota mulier in utero*, le neuf pansexualisme a la vérité piquante d'une boutade. Certes, l'homme est un sexe, mais il est un certain nombre d'autres choses autour, au-dessus, au-dessous. Elargissons avec Jung la signification du mot *libido*, vraiment trop étroite dans l'orthodoxie freudienne. Jung aussi et sa laborieuse école de Zurich nous apportent dans l'étude de l'*introversion* et de l'*extra-version* une des plus précieuses contributions de la psychanalyse. Quelques indépendants, comme Charles Baudouin, ont enrichi et approfondi par la psychanalyse notre connaissance des allures intellectuelles et du travail de l'artiste. Les uns et les autres doivent beaucoup à Freud et à sa méthode. Mais si nous leur devons beaucoup, c'est parce qu'ils ont su s'affranchir de Freud et de sa doctrine lourdement exclusive.

HAN RYNER.

N'avais-je pas raison de le dire, si Han Ryner met une sourdine à son admiration pour l'œuvre freudienne, il n'en met aucune à celle qu'il nourrit pour Freud lui-même, dont il exalte dans sa langue toujours impeccable l'héroïsme quasi-surhumain.

On ne pouvait attendre moins du philosophe, dont la vie autant que l'œuvre, comme celles du docteur Legrain, sont toutes de labeur et d'abnégation.

A mon avis, la trouvaille de sa belle réponse, son originalité est le rapprochement qu'il y fait entre Descartes et Freud, entre la *Méthode* de l'un et le système pansexualiste de l'autre, tous deux croyant avoir trouvé la clef qui ouvre les serrures de toutes les portes donnant accès à la Vérité.

Et quelle heureuse idée de voir en ce point commun de leur génie « la tare et le signe même de l'esprit philosophique ». L'Esprit philosophique ! que de choses dans ces deux mots, et pour peu qu'on réfléchisse sur eux et qu'on jette un coup d'œil synthétique sur la philosophie même, on acquiert presque la certitude que Han Ryner a raison.

Lisez, par exemple, le remarquable travail que vient de publier dans la *Revue Philosophique* de janvier-février 1932, M. F. Paulhan et qui s'intitule : *L'Homme et sa condition*. On y trouvera sur l'esprit humain et sa philosophie des aperçus singulièrement profonds et dont les conclusions de même que leurs significations, se rapprochent beaucoup de la pensée exprimée par Ryner.

L'homme a voulu s'élever dans les airs. Il a manqué, au cours de l'évolution des vivants l'occasion d'acquérir les ailes de l'oiseau. Il s'est donc fabriqué des ailes merveilleuses, mais peu sûres. Peut-être, à quelque bifurcation, ses très lointains aïeux n'ont-ils pas su prendre la voie qui l'eut conduit à une organisation mentale supérieure, dont il ne peut avoir l'idée, par exemple à une correspondance plus précise entre l'esprit et le monde, à une intuition plus large et moins débile, à des instincts plus riches et plus sûrs. Alors, il supplée comme il peut à ce qui lui manque, il s'est, là aussi, fabriqué des ailes artificielles, peut-être simplement des béquilles, grâce au génie de quelques-uns et à l'initiative d'un petit peuple.

Ce sont ses logiques, ses méthodes pour observer et raisonner, ses dressages qu'il impose par l'éducation et où les esprits se révèlent bien inégaux.

Ainsi donc, pour Fr. Paulhan comme pour Han Ryner, la *Méthode*, des béquilles, le *Freudisme*, des béquilles, béquilles encore la relativité einsteinienne. D'où il suit, pour l'auteur de *L'Homme et sa condition*, que les ailes de l'esprit humain sont aussi merveilleuses que celles de l'avion, mais elles ne sont pas plus sûres.

Et j'admire le philosophe Fr. Paulhan quand il nous montre les philosophes eux-mêmes, les savants, se complaisant à relever les impuissances de l'esprit humain, y compris l'esprit philosophique, à parler de l'« inconnaissable », à nous vanter l'« agnosticisme », à nous crier : *Ignorabimos*.

Toutefois, il a soin d'ajouter que s'ils n'ont pas exagéré notre faiblesse, ils l'ont peut-être située assez souvent où elle n'est pas. Sans doute, nous ignorerons toujours beaucoup de choses, mais ce que nous saurons toujours, c'est l'art de nous poser de fausses questions et de nous plaindre de ne pas les résoudre.

J'ajoute, moi, que là me paraît être la vraie tare de l'esprit philosophique. J'ajoute encore que cette tare étant à l'origine et au cœur même de l'esprit humain, il serait injuste de par trop insister en jugeant Freud et son œuvre.



Plus que de tout autre, on peut dire du D^r Foveau de Courmelles, que nous allons maintenant interroger, qu'il est un esprit encyclopédique. Biologie, médecine, sciences physiques et naturelles, il a tout abordé et tracé partout un profond sillon.

Il a, sinon créé, du moins baptisé une science nouvelle : La météoropathologie. C'est lui, en effet, qui, le premier, en octobre 1926, dans une communication à la *Société de pathologie comparée*, soulignait l'importance considérable que les agents météorologiques exercent sur l'air que nous respirons, sur l'évolution des microbes exogènes et endogènes, sur les réactions que la lumière, la chaleur, l'électricité, l'état barométrique et hygrométrique, etc., impriment à notre organisme, et qui, réunissant le tout, prononça pour la première fois le mot de « météoropathologie ».

On comprend combien nous tenions à connaître l'opinion d'un tel esprit sur le Freudisme. Voici donc ce qu'en pense

LE D^r FOVEAU DE COURMELLES

Je réponds avec plaisir à votre enquête qui montre l'influence de l'*esprit scientifique contemporain* dans d'autres terrains que la Science, comme mon livre de ce titre de 1898 (bibliothèque Charpentier) y insistait. A ce propos, j'avais eu l'occasion de citer vos œuvres et celles de beaucoup de médecins, de savants influents par leurs études et leur tournure d'esprit en dérivant.

Il me semblerait même que cet « esprit scientifique » soit poussé parfois à outrance et fait méconnaître des antériorités dues au simple bon sens. C'est le cas du *Freudisme* où la Libido domine et qui n'est en somme que l'opinion de Baudelaire : « Il y a dans tout homme un cochon qui

sommeille. » C'est vrai et ce n'est pas vrai. Est-ce que le besoin de manger, boire, dormir, ne dépasse pas, ne précède pas, ne se continue pas, sans appétance sexuelle ?

On tue par amour — surtout en ce moment, avec la magnanimité complice des jurys. Il est certain que la doctrine de Freud — que nous ne songeons pas à revendiquer pour Baudelaire et la France, et cependant ? — a beaucoup de vrai. Mais est-ce toujours, comme l'affirme le savant autrichien, parce qu'on pense à l'Amour, en l'espèce à l'acte lui-même, que l'on dirige absolument sa vie, ses entraînements ? N'y a-t-il pas à côté le sentiment, l'affection désintéressée ? L'or lui-même a sa gangue, mais confond-on celle-ci avec le pur métal, ou subordonne-t-on celui-ci à sa grossière enveloppe ?

Je ne veux nullement dire, et je ne voudrai pas que l'on s'y trompe, que cette gangue n'obscurcisse pas trop, et trop souvent, l'âme, ici, le métal. Il est souvent bien difficile de séparer l'écorce de l'arbre, le minerai précieux de ses scories et ce dernier cas est celui du si dispendieux et curatif Radium, en voie sans cesse de transformation, et si mêlé de corps étrangers que l'extraction en est bien difficile.

Notre matière est complexe. boue et spiritualité (au sens générique de ce mot). Quelle est celle qui domine ? Cela dépend justement des individus, de leur éducation, de leur force matérielle. Il y a un « esprit scientifique », là encore, qui nous montre, malgré ou à côté de nos appétits, où nous mènera leur complète satisfaction, l'épuisement, les maladies en résultant. On a même fait une morale scientifique montrant notre interdépendance, notre solidarité. Charles Richet a souvent montré que le mal d'hier prépare celui de demain.

Le pansexualisme et le panérotisme de Freud, s'il n'est mitigé, atténué, voire parfois annihilé, amène le retour à la brute, c'est la satisfaction de tous ses instincts. Ne faut-il pas être fort et solide, manger davantage (donc aux dépens d'autres, car ainsi moins de travail produit et de denrées alimentaires en résultent). Mais cette réflexion, pour être purement philosophique, ne résout pas le pansexualisme, s'il existe, elle n'en constate qu'un danger parmi tant d'autres : la suppression de la société, de la famille, de l'individu.

Que le refoulement existe, que l'individu obligé de résister à ses instincts, se modifie, se transforme, cela est indiscutable. Une force n'est jamais détruite. Une balle de plomb heurtant un mur s'y applatit par la chaleur que le choc y produit. Notre pensée frappant violemment parfois notre paroi crânienne, y développe l'éloquence, la volonté qui frappe, séduit, charme, suggestionne (je l'écrivais en mon *Hypnotisme*, de 1890), mais est-ce là phénomène dangereux, nuisible (sur ce point particulier, les hommes politiques seraient plus qualifiés que moi pour répondre !).

Si l'on veut suivre aveuglément Freud, croyons-nous, tout « refoulement » est dangereux et tout refoulement porte sur la sexualité.

Mais que de moyens nous avons de la dériver, en nous domptant, en captant nos passions, nos péchés capitaux, si nous le voulions, voire même d'apprécier cette sexualité, même en n'y donnant cours qu'à bon escient. La nature se résume au mouvement, dont nous faisons presque à volonté, chaleur, sons, lumière, électricité. Pourquoi ne ferions-nous pas de même de cet appétit si répandu, même chez le nouveau-né et le plus grand vieillard, si l'on croit Freud, en rai-

son même de cette universalité, une force utile et salutaire ?

Que cette force, même captée, rendue esclave, se manifeste parfois inconsciemment, je ne le nie pas : n'en est-il pas ainsi des forces de la nature que je viens d'énumérer et qui se vengent parfois de leur esclavage, qui se révèlent, se montrent ainsi. Et alors, nous sommes d'accord avec Freud, que ces manifestations involontaires révèlent des états d'âme, au moins du moment que l'on peut les provoquer, surtout chez les êtres où la volonté est faible, qu'il y a même intérêt à le faire, pour, connaissant les points faibles, c'est le cas de le dire, de ces individus, on les pourra deviner, connaître, fortifier, suggestionner, au mieux de leurs intérêts matériels et moraux.

Je crois au freudisme, comme mode d'examen psychologique et psychiatrique, certes, mais pas avec toute l'extension que lui donnent, à mon sens, de trop ardents disciples. Un mot échappé par hasard, un lapsus, peuvent en dire long. Puisque la Libido domine, et cela est arrivé, un changement de prénom, « sur l'oreiller », a souvent informé « l'autre » de son... malheur ! Dans la conversation, avec des individus non assez maîtres d'eux, ou en des circonstances déterminées, les ayant affaiblis — tels, des excès de sexualité, — on les confessa, on leur donnera de bons conseils, une bonne thérapie spirituelle, mais ce sont là des exceptions, et non des généralités.

Quant à la morale traditionnelle, ne coïncide-t-elle pas avec ce que nous disions plus haut, de la morale scientifique utilitaire, qui en somme a toujours dominé, sauf chez les ascètes ? Que de rares gens ont résisté au plaisir, à la volupté, à la fortune, à moins d'avoir été bien éduqués pour

résister à leurs passions, qu'elles soient du domaine de la Libido ou pour la permettre (par la séduction, l'argent...). N'éduque-t-on pas en ce moment les masses contre « les coups de pied de Vénus » si terribles, par la démonstration des dangers — voire beaucoup de revolvers si fréquents, ou, les ruines pour les éviter — par la dérivation ou les exercices physiques, les sports. C'est là toujours du refoulement et cependant bien inutile pour les gens et les choses. C'est la même morale, qu'elle soit matérialiste ou spiritualiste. Il y a trop de dangers « à se laisser aller », et les gens forts, sensés, savent s'arrêter, « user, ne point abuser », et en cela, il n'y a rien de nouveau. Reste à connaître ses forces et à savoir jusqu'où l'on peut aller.

Pour l'influence sur l'art, la littérature, la philosophie, que de freudiens sans le savoir, puisque suivant leurs instincts, voulant « vivre leur vie », et arrêtés par la maladie, la société. Certains n'ont affecté la Libido que pour développer les instincts de la foule et en vivre, y prospérer, y trouver l'amour facile et la fortune. D'où, tant d'œuvres pornographiques en tous genres, livres, statues, peintures... La encore, rien de nouveau. En tous les temps, les genres libidineux ont existé, plus ou moins prospéré, mais furent, selon les époques, plus ou moins réduits, tolérés par leur milieu, par les vices des autres, les heurtant, se heurtant...

En somme, dans le Freudisme, beaucoup de phraséologie, mais bien peu de nouveau, encore suis-je large d'en admettre, car, déjà, que de psychologues, sans en avoir fait un corps de doctrine avaient su profiter d'échappées de langages, d'actes, pour en déduire des états d'âme et savoir

les traiter, les utiliser en conséquence de façon momentanée ou durable selon les cas.

Cordialement à vous.

D^r FOVEAU DE COURMELLES.

Le point le plus important de cette réponse est, à mon sens, la question du refoulement. Ceux qui suivent mon enquête ont dû remarquer que dans les opinions déjà publiées et, ajouterai-je, dans la plupart de celles que j'ai encore en mains, le refoulement se trouve à peine effleuré.

Et c'est pourtant une des bases capitales sur lesquelles s'élève tout l'édifice freudien.

Si le D^r Foveau de Courmelles lui a fait place dans sa réponse, il ne me paraît pas cependant en avoir saisi lui-même toute la portée et c'est pourquoi, pour donner à mes lecteurs une idée à peu près juste de cette portée et de la valeur que lui attribue le grand psychiatre viennois, nous croyons utile d'exposer, ici, comment ce phénomène psychique fut par lui découvert.

Au début de ses recherches psychanalytiques, Freud, élève de Liébault et Bernheim à l'école de Nancy, avait pu constater combien l'hypnotisme avait rendu de services au traitement des névroses, de l'hystérie surtout, en élargissant par le sommeil hypnotique, le champ de la conscience des patients et en mettant à leur disposition un savoir qui leur manquait à l'état de veille. Les résultats obtenus par les maîtres nancéens étaient d'ailleurs on ne peut plus frappants.

Mais au cours de ces expériences, il ne tarda pas à reconnaître que les plus beaux résultats s'évanouissaient dès

que, entre le patient et son médecin, la relation personnelle cessait.

Enfin, certain jour où il venait de délivrer de ses maux l'une de ses plus dociles patientes, chez qui l'hypnose avait fait merveille en rapportant ses crises douloureuses à leurs causes passées, la dame, en se réveillant, lui jeta les bras autour du cou !

Freud avait l'esprit assez froid pour ne pas voir là l'effet de son irrésistibilité personnelle et fut aussitôt fixé sur l'élément mystique agissant derrière la névrose. Afin de l'écartier ou du moins de l'isoler, il n'hésita pas à abandonner le sommeil hypnotique.

Mais par quoi et comment le remplacer ?

Lui vint alors le souvenir d'une expérience souvent faite devant lui par Bernheim.

Quand la patiente s'éveillait, elle semblait avoir perdu tout souvenir de ce qui s'était passé pendant l'hypnose, et, quand il la sommait de se souvenir, de dire tout, en lui posant simplement la main sur le front, tous les souvenirs oubliés revenaient, d'abord hésitants puis en masse et avec une parfaite clarté.

La voie lui parut tracée. Il devait, comme Bernheim, ramener à la conscience les faits et rapports oubliés.

Cela fut. Il en conclut que, jusqu'alors, l'hypnose avait caché un jeu de forces qui maintenant se dévoilait et dont la compréhension donnait à la théorie un fondement sûr.

Ce jeu de forces, il lui fut facile, en l'analysant, de l'expliquer.

Tout ce qui était oublié avait été pénible, ou bien effrayant, ou bien douloureux, ou encore honteux, de là l'ou-

bli. Pour le faire redevenir conscient, il fallait surmonter chez le malade quelque chose qui se défendait, et déployer en conséquence soi-même des efforts en vue de lui faire pression et de le contraindre. La quantité de cet effort était évidemment la mesure d'une *résistance*. Freud n'eut plus qu'à traduire en paroles ce qu'on avait soi-même ressenti et il se trouva en possession de la théorie du *refoulement*.

Cela ne faisait plus, pour lui, aucun doute : Une tendance isolée avait surgi dans la vie psychique, tendance à laquelle d'autres, puissantes, s'étaient opposées. Le *Conflit* psychique alors naissant, devait, d'après l'attente de Freud, suivre ce cours : Les deux grandeurs dynamiques — instinct et résistance — lutteraient l'une contre l'autre — la conscience prenant puissamment part au conflit — jusqu'à ce que l'instinct soit repoussé et dépouillé de son énergie.

Voilà ce qui — *normalement* — devait se produire.

Mais dans la névrose — pour des motifs encore inconnus — le Conflit avait trouvé une autre issue. Le *moi* s'était, pour ainsi dire, heurté avec l'émoi instinctif réprouvé, lui avait fermé l'accès à la conscience et à la décharge motrice directe, mais cet émoi n'en avait pas moins conservé toute son énergie. Et c'est ce processus que Freud dénomma *refoulement* et dont il fit désormais la pierre angulaire de la compréhension et de sa théorie des névroses.

La tâche du médecin consistait désormais dans la découverte des refoulements et leur résolution par des actes de jugement — pouvant consister en l'acceptation ou la condamnation du *refoulé*. Et il appela cette méthode d'investigation et de guérison *psychanalyse*, au lieu de *catharsis*,

comme il avait fait jusque-là. Et désormais aussi, il partit du refoulement comme d'un centre auquel il relia toutes les parties de la doctrine psychanalytique.

Une fois dans cette voie, avec la pénétration de son génie psychologique, Sigmund Freud ne tarda pas à voir que la recherche des causes de la névrose révélait une fréquence toujours croissante, l'existence de conflits entre les émois sexuels de l'être et ses résistances contre la sexualité.

En recherchant les situations pathogènes au sujet desquelles les refoulements de la sexualité avaient eu lieu, il se trouvait ramené à des périodes toujours plus précoces de la vie du malade, pour aboutir enfin aux premières années de son enfance. Et il lui fut révélé — ce que d'ailleurs les romanciers et les psychologues savaient depuis longtemps — que les impressions de cette toute première période de la vie, bien qu'oubliées, laissent des traces ineffaçables dans le développement de l'individu. Et, comme dans ces événements de l'enfance, il trouvait toujours l'excitation sexuelle et la réaction contre celle-ci, il découvrit la *sexualité infantile*, en contradiction avec l'un des plus forts préjugés de l'homme (l'innocence de l'enfant).

Comme on voit, d'après Freud lui-même, c'est de la notion acquise du *refoulement* qu'est née, dans son esprit, celle non moins importante de la *sexualité infantile*, laquelle joue un si grand rôle dans la doctrine toute entière. ainsi que nous le verrons mieux encore par la suite. L'éminent docteur Foveau de Courmelles a donc eu raison d'insister sur le *refoulement* dans sa substantielle réponse.

C'est après avoir lu une étude du D^r Pathault sur l'*Onirisme* de Victor Hugo, que l'idée me vint de lui envoyer mon

questionnaire. Dans son article, il montrait, avec une éloquente concision, la place importante que le rêve occupait dans l'œuvre hugolesque, et comment le Poète croyait au rêve, non pas comme représentation symbolique, mais comme révélation réelle de son propre fantôme à lui.

Or, dans sa réponse, comme on va voir (et ce ne fut pas sans quelque peu m'étonner), il n'est pas du tout question du rêve, mais j'y relevais une allusion qui me frappa, sur la réaction que préparaient certains disciples contre le Maître.

Cette allusion m'inspira les commentaires qu'on lira après avoir lu l'opinion du

D^r PATHAULT

1° Je pense que le grand mérite de Freud réside dans le fait qu'il a attiré l'attention sur les questions sexuelles qui, avant lui, étaient trop laissées à l'arrière-plan.

Son défaut, c'est que sa doctrine est trop exclusive, trop systématique.

2° Le pansexualisme ou panérotisme, qui en apparaît comme le fondement, ne saurait tout expliquer. L'homme obéit pour une large part à d'autres motifs et à d'autres mobiles.

3° La psychanalyse est une méthode de recherche psychologique et psychiatrique utile au point de vue scientifique, mais si elle est pratiquée par des psychiatres de haute conscience et de grande expérience.

Elle peut devenir dangereuse pour le sujet quand elle est pratiquée par des personnalités insuffisamment prudentes et instruites.

4° La psychologie et la morale de Freud constituent un progrès sur la psychophysiologie et la morale traditionnelle par les notions nouvelles qu'elles apportent. Elles ajoutent aux notions rationnelles et intellectualistes des notions affectives et instinctives dont on n'avait pas, jusqu'à ce jour, tenu un compte suffisant. Mais il faut bien avouer que nos connaissances sur ces points nouvellement étudiés sont encore à leur début et qu'il est impossible de prédire quels en seront les développements et les conséquences morales pratiques. Nos connaissances sur l'instinct étant des plus limitées.

5° C'est pourquoi la philosophie, la littérature et l'art ne doivent pas s'emparer prématurément de données qui eussent dû rester dans le pur domaine scientifique ; que, d'ailleurs, les littérateurs et les artistes ne sont nullement préparés à comprendre. C'est une vulgarisation hâtive, faussée et dangereuse.

*D'ailleurs, une réaction se prépare contre les exagérations, le psychiatre viennois Stekel, élève de Krafft-Ebing et ancien disciple de Freud, s'affranchit de l'autorité du maître. (M. Lucien Hahn vient de traduire son ouvrage : *Etats d'angoisse nerveux et leur traitement*.)*

Il reste acquis que Freud a rendu un service énorme en amenant au premier plan la sexualité qui était, par l'hyprocrisie sociale, trop systématiquement passée sous silence.

D^r PATHAULT,

(ancien interne des hôpitaux de Paris).

Après avoir lu de cette réponse le passage que j'ai moi-même souligné, je ne pouvais pas, dans l'intérêt même de cette enquête, ne pas lire l'œuvre annoncée de Stekel, et qui précisément venait de paraître sous ce titre : *Les Etats d'angoisse*.

Or, n'en déplaise à mon éminent correspondant, je n'y trouvais trace d'aucune réaction sérieuse contre la vraie doctrine freudienne, c'est-à-dire contre la doctrine telle que l'a conçue et la professe le grand psychiâtre viennois.

En d'autres termes, ce n'est pas contre Freud lui-même, mais contre certains disciples maladroits et compromettants que se dresse Stekel.

Mais qui donc ne se dresserait pas — et Freud lui-même tout le premier — contre les faits suivants rapportés dans le *Siècle Médical*, à propos précisément des *Etats d'angoisse* de Stekel. Je cite textuellement :

« Il paraît que dans une clinique allemande fort bien achalandée et où un habile psychiâtre a su s'attirer autant de clients que de renommée, on demande aux malades, chaque matin, non seulement comment ils ont passé la nuit, mais encore s'ils se sont bien masturbés.

« Les pauvres anxieux qui sont venus là chercher leur guérison et qui répondent négativement à la deuxième de ces questions, font l'objet de blâme ou de raillerie, car il a semblé plus facile à certains faux disciples de Freud de croire que l'exagération de la recherche des excitations génitales était le fond de la psychanalyse et le traitement de toutes les maladies mentales. »

Toutefois, dans son livre, à propos de l'onanisme, Stekel écrit ceci que je cite textuellement :

« L'onanisme n'est pas nuisible tant que la sottise humaine n'en fait pas un crime, et ne le grève pas de la conscience religieuse et hygiénique de la faute. Tous les enfants se masturbent, les uns davantage, les autres moins. L'humanité serait déjà une génération d'êtres dégénérés et absolument idiots si l'onanisme était nocif. Mais les avertissements sincères des éducateurs et la fausse conception des médecins ont fait de bien des gens s'adonnant à l'onanisme de graves parapathiques. Je recommande à tous les parents, aux médecins et aux éducateurs de ne pas se soucier de la masturbation chez les enfants, et d'essayer tout au plus de détourner l'enfant de l'onanisme exagéré par la distraction et la fatigue. »

En résumé, en tant que réaction contre la doctrine freudienne, ce que je reconnais avec le D^r Pathault et beaucoup d'autres, tient en les lignes suivantes : « D'une part, la quasi-ignorance d'une doctrine encore jeune et compréhensible seulement pour qui passe de longues heures à l'étudier, à en dépouiller les longs dossiers cliniques et expérimentaux ; d'autre part, la peur, la cupidité, l'hypocrisie, ou au contraire l'esprit de gaudriole de beaucoup trop de gens devant les problèmes sexuels ont contribué et contribuent encore à arrêter les progrès d'une véritable science psychologique de l'inconscient tout à fait apte à guérir un grand nombre de maladies mentales, ou à les prévenir.



Et voici maintenant l'opinion d'une grande dame de haute intelligence et de cœur généreux, qui a tant fait pour

introduire et acclimater en France, non seulement la doctrine freudienne, mais son application au traitement des névroses. L'œuvre si noble et si considérable de la princesse Georges de Grèce, née Marie Bonaparte, peut, en effet, se diviser en deux parts : d'un côté, la diffusion en France du freudisme, par la traduction des principales œuvres du Maître.

C'est ainsi que, dans un français très correct, très simple et très clair, elle nous a donné : *Un souvenir d'enfance ac Léonard de Vinci* ; *Ma vie et la psychanalyse* suivie de *Psychanalyse et Médecine* ; *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* ; *Délire et Rêves*, et, voici à peine quelques semaines, *l'Avenir d'une illusion*, œuvre curieuse, qui complète *Totem et Tabou* et où le Maître applique la méthode psychanalytique aux tendances religieuses et à la religion.

Mais, à cet apostolat par la traduction, ne se borne pas l'effort de la princesse Georges de Grèce. Guérie elle-même par Freud, elle a consacré une partie de sa fortune à créer, dans Paris, une clinique psychanalytique, où, initiée par le Maître lui-même à la pratique, elle reçoit et traite elle-même les infortunées souffrant du mal qui la torture.

Cela dit, on comprend toute l'importance qui s'attache à la réponse suivante, qu'a bien voulu nous faire

MARIE BONAPARTE

1° *Que pensez-vous de Freud et de sa doctrine ?*

Je pense que l'œuvre de Freud est l'une des plus importantes qu'aient conçues l'esprit humain. Freud a en effet

été le premier qui soit entré dans l'inconscient, dont on parlait beaucoup sans l'avoir le moins du monde exploré. C'est dire qu'il a fondé la seule réelle psychologie, le conscient étant à l'inconscient comme la surface des mers à leurs profondeurs abyssales.

L'œuvre de Freud comporte d'ailleurs deux grandes faces. La psychanalyse est en effet une méthode d'exploration de l'inconscient ; elle est aussi la connaissance que cette méthode a permis d'acquérir, celle des lois de l'esprit humain, la science du psychisme. C'est en quoi elle est, d'une part, une méthode, de l'autre la doctrine que l'application de cette méthode a permis d'édifier.

La psychanalyse étant ainsi, au sens le plus large, la science même du psychisme, a renouvelé toutes les sciences qui relèvent de la psychologie : elle est bien plus qu'une thérapeutique, elle a changé les bases de la pédagogie, des sciences ethnologiques, folkloriques, de l'histoire de la civilisation, des religions, et éclaire d'un nouveau jour la criminologie

2° *Le pansexualisme ou panérotisme, qui en apparaît comme le fondement, vous paraît-il fondé ?*

La Libido, d'après Freud, n'a pas le sens étroit de génitalité, comme on le croit trop souvent, la Libido de Freud a la même amplitude que l'Eros de Platon. La Libido est, en effet, l'aspiration générale vers le plaisir sensuel que tout enfant apporte en naissant, elle n'entre que secondairement, au moment de la puberté et de la maturité des glandes sexuelles, au service de la reproduction. La Libido humaine, plus intense que celle des autres races animales, est un réservoir puissant d'énergie : la conception énergé-

tique de la Libido freudienne permet seule de comprendre les faits variés du psychisme humain. Les instincts libidinaux, autrement *plastiques* que les instincts nutritifs par exemple, qu'on ne saurait se passer de satisfaire sous peine de mort, sont susceptibles d'être détournés de leurs fins pour engendrer les forces qui créent les œuvres de la civilisation, art, science, activités diverses.

Quant à l'importance du facteur sexuel même, proprement dit, dans l'étiologie des maladies nerveuses, tout observateur attentif et non effarouché de par sa propre pudibonderie, s'en convainc aisément. C'est ce qui a permis à Freud de dire justement que les psychonévroses étaient les maladies spécifiques de la fonction sexuelle.

3° *Que pensez-vous de la psychanalyse comme méthode de recherche psychologique et psychiatrique ?*

J'ai déjà dit en partie plus haut, en répondant à votre première question, ce que je pensais de la psychanalyse par rapport à la psychologie, qu'elle a vraiment fondée comme science.

Si la psychanalyse permet de comprendre l'âme humaine dans son fonctionnement normal, elle ne permet pas moins de la comprendre dans ses déviations psychotiques, au sein desquelles des lois fondamentales de l'esprit humain — elle le montre — se retrouvent encore.

La psychiatrie, à laquelle par ailleurs tant d'autres disciplines collaborent, et d'où le point de vue organiciste ne saurait donc être absent, ne peut se passer de la psychanalyse dès qu'il est question de « comprendre » le mécanisme psychologique des psychoses ; le cerveau humain, quelles que soient les lésions qui le frappent, réagissant toujours

suivant des lois psychiques analogues. On retrouve ici la loi de la réaction propre à chaque organe, quel que soit l'agent qui vienne le perturber, loi qui avait si bien été vue par Claude Bernard.

4° *La psychologie et la morale de Freud sont-elles en progrès sur la psychologie et la morale traditionnelles ?*

J'ai déjà répondu, aux chapitres précédents, à la première partie de cette question.

Quant à la seconde, elle se ramène à l'ancienne et fallacieuse question de la *morale de la science*. La psychanalyse, étant une science, n'a rien de commun avec une morale. Si certaines parties surannées de la morale, à sa lumière, s'effritent, elle n'en est pas pour cela une morale, pas plus que la science moderne, en montrant le peu de fondement des dogmes religieux et par là les sapant, ne saurait pour cela prétendre à être elle-même une religion.

5° *Que pensez-vous de l'influence de cette doctrine sur les idées générales, la philosophie et la littérature de ces derniers temps ?*

L'influence de la psychanalyse, laquelle ne date que de trente ans, est déjà incalculable. La subissent même ceux qui la combattent et qui la nient. La diminution de l'hypocrisie universelle, en ce qui touche aux questions sexuelles, lui est due pour la plus grande part. La littérature en tous pays s'en est imprégnée, au point même d'oublier parfois que la psychanalyse est, non pas un art, mais une science, avec toutes les exigences de mépris de l'effet et de l'esthétique que comporte ce terme.

Bref, en tous pays, la psychanalyse est plus ou moins dans l'air, et le champ qu'elle gagne ne peut que s'étendre

de jour en jour, comme s'étend infailliblement, malgré les résistances des illusions qui se défendent, le champ de la reconnaissance et du réel.

Marie BONAPARTE.

Je n'ajouterais qu'un mot à cette si claire et si précise réponse, c'est que la traductrice de Freud, a, dans ces quelques pages, résumé de la façon la plus lumineuse la doctrine du Maître, ce dont nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance. Et avec elle nous répétons que du point de vue psychique, le freudisme a fondé la première vraie science de l'homme.



LEON DAUDET

Contrairement à mon attente, Léon Daudet s'est montré rétractaire à l'interview par correspondance. A l'envoi de mon questionnaire, il a répondu par ces quelques mots :

« J'ai déjà longuement parlé du Freudisme dans l'*Action Française*... »

Je regrette d'autant plus ce silence que l'auteur de l'*Héredo* est considéré par beaucoup de critiques comme un « préfreudien »...

Son dernier roman *Les Bacchantes* est tout imprégné de Freudisme. Qu'il le veuille ou non, l'esprit du grand psychiatre viennois l'anime d'un bout à l'autre. La *libido* y chante son hymne éternel dans un grand nombre de ses pages ; après lecture attentive, quand j'ai condensé ainsi mon impression, j'ai cru d'abord qu'une certaine hantise de

mon enquête actuelle pouvait me l'avoir dictée, mais j'ai été rassuré en lisant dans *l'Archer* celle que *Les Bacchantes* ont produite sur Paul Voivenel. Je cite :

« M. Léon Daudet s'amuse. Son imagination ruisselle. Le philosophe que rien n'effraie, l'artiste sensuel, le médecin intelligent et anarchiste qui s'excite aux recherches étranges, ont collaboré à ce livre. De Ségétan, le savant de génie de ce roman, Daudet nous dit : « L'amour de la connaissance masquait mal chez lui l'amour sensuel de la femme qui l'enveloppait d'une atmosphère de désir... un embompoint dû à un fort appétit et à une existence sédentaire ne l'avait pas encore rendu pesant. Il aimait la bonne chère, les livres, les corps de Vénus et les étoiles. Il concevait la Foi sans la ressentir et la matière sans la subir. Une rare énergie, semée de faiblesses brusques, formait le faisceau de ses hérédités multiples et confuses, mi-paysannes, mi-bourgeoises. Il ne pouvait fréquenter que les hommes supérieurs. Toute femme l'intéressait, pourvu qu'elle fut malheureuse, opprimée et belle, surtout belle... *La création était chez lui intimement liée à l'émotion sensuelle. Un visage agréable et un corps de femme faisaient « champignonner » dans son esprit les hypothèses* (c'est moi qui souligne).

N'est-ce pas qu'au point de vue freudien, la citation de Voivenel est heureuse et typique ?

Et l'éminent neurologue toulousain qui, comme on sait, se double d'un brillant écrivain et d'un subtil critique, d'ajouter : « M. Daudet connaît admirablement ce genre de créateur... et le lecteur ne peut s'empêcher de chercher — et de trouver — pourquoi il le connaît si bien. Mais pourquoi raconter ce roman où les plaisirs des sens et de l'intel-

ligence se multiplient naturellement ? L'hypothèse du déclanchement inventif par le choc sexuel n'est pas née d'hier. La sublimation de l'érotisme dans l'imagination ne saurait être... Et il me semble bien que le Numa Roumestan de son père dut sa plus belle réussite oratoire à la « soumission » de la femme qu'il poursuivait depuis longtemps. Dans ce que je nommerais « les discours de la Bachelierie », se trouve inclus le thème de ces curieuses *Bacchantes*. »

D'autant plus justes m'apparaissent ces deux dernières allusions relatives à Alphonse Daudet et à Anatole France, que je les ai déjà trouvées sous la plume d'Edouard Claparède, ainsi que je l'ai dit dans mon *Introduction*.

Que Léon Daudet m'excuse si, par l'opportun et délicieux truchement de Paul Voivenel, je l'ai fait parler malgré lui...



Il serait juste de ne pas oublier que parmi les rares savants et médecins français qui furent les freudiens de la première heure, et s'élevèrent contre l'ostracisme regrettable dont notre pays frappa la doctrine du maître viennois, le docteur Albert Delon, ancien interne des hôpitaux de Paris, doit être placé au premier rang.

Un des premiers, il consacra à la psychanalyse, dans la presse scientifique et médicale, des articles d'une saisissante clarté et d'une précision qui contribuèrent beaucoup à sa diffusion.

C'est pourquoi j'ai tenu à consigner ici son opinion. Comme on va voir, elle apporte à notre Enquête l'inappréciable valeur de sa documentation. Ainsi s'exprime :

LE DOCTEUR ALBERT DELON

Freud a gardé de ses maîtres français l'habitude de la fine analyse clinique. Mais il l'a appliquée avec une subtilité d'artiste et une puissante pénétration. Aussi a-t-il toujours conservé avec la France un contact intellectuel. Après maintes hésitations, il est vrai, la *Revue philosophique* a reconnu en lui un psychologue de génie. Le professeur Claparède (de Genève) a écrit : « Par la nouveauté des idées qu'elle suggère, par la fécondité dont elle fait preuve, l'œuvre de Freud, etc... »

Freud représente la vie psychique comme un ensemble sans cesse en ébullition de forces élémentaires antagonistes qui luttent en nous à l'insu de nous-mêmes et qui sont presque toujours ignorées du sujet pensant. Les forces élémentaires constituent l'inconscient, lequel a plus d'importance que le conscient.

D'autres, surtout parmi les médecins interrogés, vous diront, ou vous ont déjà dit, ce qu'ils pensaient de la psychanalyse, considérée comme méthode thérapeutique ; je me bornerai donc à vous parler de la généralisation de la doctrine et à répéter ce que j'ai déjà écrit à ce sujet, en 1925, dans une étude parue dans le *Monde Médical* :

La psychanalyse n'a pas tardé à franchir le domaine de la médecine. Au lieu de se confiner dans l'examen et le soulagement des malades, elle est devenue un procédé général d'exploration psychique et d'explication. C'est surtout par sa conception et sa connaissance de l'inconscient qu'elle mérite le nom que lui donnent ses plus enthousiastes partisans ; celui de métapsychologie ou psychologie supérieure.

Deux traits semblent la distinguer : d'abord la prépondérance attribuée aux phénomènes affectifs (amour sexuel, affection filiale, souvenir des parents, sentiment moral, social ou religieux) et ensuite l'importance extrême du refoulement des tendances inconscientes plus ou moins bien dominées.

Dans cette conception, le *pansexualisme* est au premier plan.

Freud, voulant montrer l'importance souvent insoupçonnée de ce facteur, a publié une curieuse étude sur l'esprit comique et l'inconscient.

D'après lui, la plupart des facéties des salons, des théâtres, des journaux comiques, de l'esprit populaire ne sont autre chose que des allusions sexuelles souvent lointaines, car la sexualité est une réalité toujours agissante quoique *masquée*. La plaisanterie, en apparence la plus *discrète*, est une agression génitale contre le sujet visé. Présentée sous la forme comique, elle échappe plus facilement à la vigilance de la censure.

Les psychanalystes avec une grande fertilité d'invention et d'analyse, ont tracé les types sociaux du criminel, de l'original, du réformateur, du saint.

Ils ont ébauché une psychologie différentielle des races, des peuples, notamment celle du peuple anglais.

D'après eux, la caractéristique de la mentalité du peuple anglais réside dans un puissant refoulement sexuel qui explique une série de traits du caractère national. Parmi ces traits, divergents et contradictoires, les uns sont des actes de lutte contre ces tendances érotiques ; par exemple, la raideur des manières, la pruderie du langage, le goût

du sport (puissant dérivatif sexuel), la dévotion apparente. D'autres traits sont des compensations détournées et hypocrites des impulsions sexuelles réprimées, tels que le rôle social des femmes, le flirt (satisfaction dissimulée et économique de la sexualité), le sans-gêne et l'intensité du décolleté mondain officiel, l'importance fétichiste de la chaussure, le culte de la propreté corporelle, etc...

Les disciples du maître ont également tenté d'élucider le mécanisme mental qui a donné naissance à la magie, à l'occultisme, au spiritisme et aux formes les plus diverses de la superstition.

Les légendes, les contes héroïques, les traditions populaires sont les rêves lointains de l'humanité en enfance, expression naïve de son inconscient, de ses tendances essentielles, de son affectivité. La légende est plus vraie que l'histoire ; car elle est l'histoire non des événements mais de l'âme même des peuples.

La conception de l'art et de la poésie s'est également transformée.

L'inspiration du poète est un effet de son affectivité. C'est elle qui stimule et qui féconde ses facultés créatrices. Nous savons, d'autre part, que la racine de l'affectivité, c'est de besoin sexuel inassouvi.

L'acte amoureux est un acte créateur. De même la création d'une œuvre d'art est un acte d'amour ou son équivalent.

La poésie (comme le rêve) est un mode d'expression des formes instinctives de la pensée. La poésie exprime notre préconscient, c'est-à-dire les instincts fondamentaux de notre être qui agissent en nous sans que nous nous en doutions.

C'est là la vraie cause de sa puissance d'émotion. L'expression éclatante et imagée du poète jaillit de son inconscient. Elle fait vibrer toutes les sensibilités correspondantes des autres hommes, comme par un acte réflexe. Ce sont là précisément les émotions artistiques les plus intenses et les plus contagieuses, parce que communes à toute l'humanité et fondamentales.

En effet, le poète est un primitif ; il parle par images ; il donne une âme aux choses, il anime la nature comme les antiques mythologies, qui virent un dieu dans l'arbre, le rocher, le vent, la tempête.

Les élèves du professeur de Vienne ont multiplié les études critiques d'œuvres littéraires ou artistiques, afin de montrer, derrière les apparences et les formes extérieures, les actes et les méfaits de l'affect ou de la libido. Aux études sur *Hamlet*, *Lohengrin*, sur *La tentation de Saint-Antoine* de Flaubert, sur le tableau de Greuze, la *Cruche cassée* (auquel on attribue le sens du regret de la virginité perdue), il faut joindre la fameuse étude sur Œdipe et le complexe œdipien, qui a provoqué tant d'indignation facile. Assassin de son père, amoureux de sa mère, Œdipe représenterait le symbole de l'humanité primitive.

En ce qui concerne la doctrine de Freud, considérée au point de vue philosophique et sociologique, j'ai dit ce que j'en pensais dans mon étude du *Monde Médical*.

Pour résumer mon opinion, je dirai : Je crois à la profondeur de la doctrine de Freud, qui me paraît s'accorder avec le darwinisme et la doctrine animale de l'homme. La vie inconsciente *refoulée* correspond à l'animalité. L'homme se crée peu à peu par le refoulement de la bestialité

primitive et la création de mobiles nouveaux et supérieurs. Le pansexualisme est aussi une vérité. Un prêtre catholique me disait qu'il expliquait ainsi certaines bizarreries et anomalies de caractère qui se produisent fréquemment dans les couvents de femmes. Mais, pour puissantes que soient les sollicitations sexuelles, Freud admet qu'il est possible de les compter en dérivant vers des passions nobles et désintéressées, toute l'énergie dont l'origine, purement animale et érotique, peut se sublimer en actes de dévouement.

Enfin, la méthode psychanalytique nous met en garde contre le fond troublé, instinctif et brutal de notre nature ; elle nous apprend à dominer en nous l'être inférieur et à exalter l'être supérieur, pour lui assurer la maîtrise de notre psychisme.

Docteur Albert DELON.

Cette réponse m'a paru si intéressante, qu'après l'avoir lue, je n'ai pu résister au désir de connaître toute la pensée de son auteur sur le côté philosophique et sociologique du freudisme. J'ai donc lu et relu la longue étude de l'auteur ; et je n'hésite pas à dire qu'elle m'a paru l'une des plus claires, des plus concises et des plus complètes à la fois, qui aient été écrites sur la doctrine du maître viennois.

Cette enquête perdrait beaucoup si je n'en donnais ici l'essentiel, afin de compléter la réponse du docteur Albert Delon.

A la lecture de ces pages, il apparaît très nettement que, pour choquantes et paradoxales que puissent paraître au bon sens moyen les conceptions de Freud, elles contiennent toutes un fond de vérité neuve et hardie.

En ce qui concerne le philosophe, nous y voyons que, comme l'artiste et le poète, il est, lui aussi, le résultat de son tempérament biologique, de sa sensibilité, de son inconscient affectif. La psychanalyse, en effet, a étudié les modalités de tempérament physique, intellectuel ou moral, qui ont incliné tel métaphysicien vers telles doctrines spéculatives, plutôt que vers certaines autres. Des études critiques sur Platon et sur Schopenhauer ont découvert et précisé certaines affinités de ce genre.

Nous y discernons très nettement comment, dans son ambition agressive et conquérante, la doctrine s'est élevée à une sorte de théorie originale du monde et de la vie.

Et c'est là un mérite que nous n'avons pas trouvé dans beaucoup d'autres œuvres plus longues et plus prétentieuses que celles-ci.

Mieux que beaucoup d'autres, son auteur a mis en relief ceci : Beaucoup de naturalistes pensent avec Serres, Hæckel, etc., que l'*ontogénie* reproduit en abrégé la *phylogénie* ; c'est-à-dire que le développement embryonnaire de l'individu reproduit en abrégé les principales phases du développement de l'espèce. Cette loi, d'après Freud, se réaliserait aussi dans le domaine psychologique. Les réflexes primitifs et brutaux de l'espèce humaine à son origine, se retrouvent chez l'enfant. Les peuplades de la préhistoire ont passé par la barbarie. L'enfant, tout proche encore de l'animalité, n'est pas un *innocent*, mais un barbare naïf et souvent, comme nous l'avons déjà vu dans l'*Introduction*, un pervers sexuel. Rappelons son insensibilité ! Cet âge est sans pitié ! a dit La Fontaine. De même le criminel a été souvent considéré comme un homme instinctif de la préhistoire, égaré au milieu

de nous avec ses impulsions motrices qu'il ne sait pas dominer.

Mais les pages les plus lumineuses de cette étude m'ont paru celles que le docteur Delon a consacrées à la morale, selon la doctrine freudienne. Mes lecteurs gagneront beaucoup à lire ces quelques lignes, que je cite textuellement et en lesquelles l'auteur a résumé sa pensée :

— ... Donc la doctrine de Freud contient une morale. La vertu consistera à maîtriser l'excitation érotique, que l'on ne peut pas supprimer, mais que l'homme doit canaliser à son profit, en dérivant cette force puissante vers des actions désintéressées, nobles ou sublimes. La chasteté prolongée est un état supérieur, quand elle est physiologiquement possible. Le meilleur emploi à faire de la *libido*, si puissante chez tous, est de la sublimer en manifestations de suprême énergie, en actes de sainteté ou d'héroïsme. C'est en la dépensant de cette façon, en l'extériorisant complètement qu'on prévient ses méfaits. Car, retenue et inassouvie, elle fait pour ainsi dire explosion en manifestations morbides.

La psychanalyse conduit donc à l'hygiène mentale et morale (si négligée de nos jours, car on laisse se produire toutes les excitations immorales), à l'éducation rationnelle de nos tendances affectives, à la culture du caractère et de la volonté, à la maîtrise sexuelle, à la correction précoce et sans faiblesse des déviations et des aberrations. Elle est donc moralisatrice.

Cette philosophie reconnaît l'importance majeure de l'instinct et du sexualisme, forces dominantes de la vie. Elle s'oppose à la sécheresse d'une culture purement intellectuelle, réhabilite l'intuition, les raisons du cœur.

« Le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas. »
« Les grandes pensées viennent du cœur. »

Maximes profondes du moraliste Vauvenargues.

Elle conduit aussi à une synthèse entre l'esprit moderne trop rigoureusement rationnel et l'esprit du Moyen Age affectif et sentimental.

L'homme moderne reprend contact avec l'irrationnel. Il sent que *penser* ne suffit plus, mais qu'il faut aussi aimer, croire, agir surtout et céder aux sollicitations du *sentiment* et de l'*instinct* qui sont les initiateurs des grandes œuvres.

C'est donc une philosophie de l'instinct et de l'action.

Il y a une certaine parenté entre les conclusions ultimes de la psychanalyse et celle de M. Bergson, le philosophe contemporain de l'intuition.

Pour ce dernier, l'*inconscient*, c'est le passé total de l'être et même de l'espèce, emmagasiné dans l'état présent de l'individu et produisant chez lui une puissance d'action dynamique et motrice.

L'esprit humain est un organisme destiné non à vivre pour penser, mais à vivre pour agir.

La tendance à l'action est donc la loi fondamentale, d'après ces deux philosophies voisines.

Mais pour Freud, la force première, le *promum moveus*, c'est l'élan vital et affectif, la passion sexuelle, la *libido*, qui anime le présent, comme elle a suscité dans le passé l'évolution de l'espèce. C'est une sorte de principe métaphysique immuable, éternel, transmis par le génie de la race à la foule des individus périssables.

Ce symbolisme érotique devient une sorte de religion

qui fait songer à certains cultes orientaux de l'antiquité, fondés sur le principe de la génération. »

N'en déplaise à l'éminent docteur Delon, j'aurais beaucoup à dire sur le rapprochement qu'il fait entre la philosophie freudienne et celle de Bergson, mais ce commentaire de sa réponse, à mon avis, nécessaire pour la valeur et la portée de cette Enquête, est déjà trop long, et les considérations qu'il me reste à faire sur le freudisme et le bergsonisme seront mieux à leur place dans mes *Réflexions et Conclusions*.



Mes lecteurs n'ont pas oublié la belle et substantielle réponse que le professeur Etienne Rabaud, de la Sorbonne, fit à notre enquête sur le Transformisme. En lui envoyant notre questionnaire sur le freudisme, nous nous attendions, étant donné la haute et scrupuleuse conscience de ce grand savant à ce qu'il apporterait dans sa nouvelle réponse, de sérieuses restrictions sur une compétence beaucoup plus restreinte aussi ; nous nous attendions même à une récusation absolue ; il n'en a rien été, et, telle quelle, sa lettre mérite d'être ici reproduite et lue attentivement par mes lecteurs. Voici donc, dans leur intégrité, les lignes du

PROFESSEUR ETIENNE RABAUD

Je viens de recevoir votre nouveau livre, *La vérité sur les origines de l'Homme*, et je vous en remercie très vivement. Vous venez de rendre un vrai service à la pensée

libre en mettant en évidence tout ce que la théorie transformiste contient de profondément juste et de puissamment fécond.

Vous voulez bien, par la même occasion, me demander mon opinion sur le freudisme. Force m'est de me récuser. Tout ce que j'ai lu ou vu sur cette doctrine me laisse fort sceptique ; je crains fort qu'elle ne repose sur quelques observations superficielles, déformées par une interprétation peu critique. L'idée préconçue semble jouer un rôle très important. En définitive, on peut se demander si la doctrine relève d'une méthode scientifique sûre. L'attitude de ses zéloteurs inquiète un peu, tout autant que l'état rudimentaire de leurs connaissances biologiques.

Mais il ne s'agit pour moi que d'une simple impression.

Professeur Etienne RABAUD.

Comme on le voit, la doctrine de Freud n'a pu encore faire la conquête de l'éminent penseur qu'est le professeur Etienne Rabaud ; et c'est vraiment dommage car cette conquête eût été de poids.

Et cette constatation m'a remis en mémoire les doctes et judicieuses réflexions qu'à la princesse Marie Bonaparte, inspira la rapide et facile compréhension de l'anglo-saxon pour la psychanalyse, mise en regard, avec les longues hésitations, voire le dédain pas encore complètement vaincu de l'esprit latin (lisez ici *français*).

Pour la distinguée freudienne, la compréhension de la psychanalyse a été facilitée à l'anglo-saxon par son grand réalisme d'esprit et son courage devant les faits — qualités qui contribuèrent par ailleurs à lui assurer la conquête du monde.

Le Français possède, par contre, dans son caractère national, quelques traits qui lui rendent cette compréhension plus difficile. D'abord, son amour de la clarté logique, héritier de l'idéal classique de notre dix-septième siècle et instauré chez nous par la grande « poussée de refoulement », qui jügula notre magnifique et large Renaissance.

Ensuite, son culte du *goût*, datant du même temps. Les processus archaïques, particuliers à l'inconscient, et que met à jour la psychanalyse, heurtant du front, du point de vue *bon sens*, la raison logique, et du point de vue *bon goût*, la délicatesse, révoltent aisément l'esprit français, qui oublie alors que les phénomènes de la nature se sont pas toujours de « bon goût », *ce qui ne les empêche pas d'exister*, comme disait notre Charcot, l'esprit français qui oublie encore que ce fut au nom du « bon sens » que l'humanité, d'une part, crut si longtemps à la rotation du soleil autour de la terre, d'autre part que tant d'hommes cultivés se refusèrent, du temps de Pasteur, à « croire aux microbes », qu'ils ne voyaient pas.

Les déplaisants, mais réels complexes, enfouis au fond de notre psychisme, étant encore plus malaisés à observer que des microbes qu'on peut étaler sur une lame de microscope, quoi de surprenant à ce que le « simple bon sens » ne suffise pas d'emblée à les voir ?

La façon fréquente chez le Français d'envisager la sexualité (d'une façon à lui particulière), lui est un autre obstacle à la compréhension de l'inconscient. Chez nous, le sexuel se confond aisément avec le grivois ; ce sont là matières dont il ne convient de parler qu'avec légèreté, par sous-entendus suffisants pour s'entendre entre gens d'esprit.

De cette attitude devant le sexuel est donc issue notre littérature des théâtres boulevardiers, qui tant divertit les étrangers, mais ne nous vaut pas toujours chez eux un très haut renom. Cette dévalorisation du sexuel est d'ailleurs l'un des moyens dont se sert le « refoulement social » pour nier la gravité réelle et souvent terrible du problème sexuel, au sens le plus large, dans chaque vie humaine.

Certes, et mes lecteurs l'ont tout de suite compris, en exposant ici la pensée de la princesse Marie Bonaparte, je n'ai point voulu viser le cas du professeur Etienne Rabaud ; ce cas m'apparaît surtout comme un cas de conscience, le cas d'un vrai savant qui ne veut se prononcer que sur des matières dont la connaissance complète lui est donnée par toute une vie consacrée à leur étude et à leur expérimentation. Encore moins ne faut-il pas confondre l'illustre biologiste avec les savants qui, par un nationalisme bien mal placé, ont basé leur ostracisme sur la prétendue origine germanique de la doctrine freudienne.



Il n'est peut-être pas un seul des lecteurs attentifs de cette enquête qui ignore le nom de Camille Spiess. S'il en est parmi eux qui ne soient pas encore familiarisés avec son œuvre déjà si vaste, si complexe, si profonde et originale à la fois, ils savent qu'il n'y a pas à l'heure présente de philosophe ou plutôt de psychologue à la pensée plus troublante, et cependant plus méthodique, et plus précise dans le fond, plus claire et plus entraînante dans l'expression. Il n'est peut-être pas un de ses livres dont la lecture n'évoque

le grand nom et la grande ombre de Nietzsche. Pour ma part, avant de donner ici son opinion sur le Freudisme, j'ai voulu pénétrer jusqu'en ses arcanes, la doctrine quelque peu effarante, au premier contact, de Camille Spiess, et je ne peux mieux résumer mon opinion qu'en disant de lui : C'est un fils spirituel de celui qui écrivit : *Ainsi parla Zarathoustra*.

Les détails suivants, que j'emprunte à son éminent biographe, le Dr Ch. Falquet ne sont pas, je crois, pour infirmer cette opinion.

Né en 1878 à Genève, Camille Spiess est déjà en 1909 (à 31 ans) à la tête d'un bagage philosophique et scientifique suffisant pour classer un nom.

A partir de 1909, sa vie se confond avec l'histoire de sa pensée. De même que Weininger, laissant de côté l'idée métaphysique, il s'élève du fait scientifique jusqu'à la pensée philosophique qui est le spiritualisme intégral de la vie, de la Sagesse ou du Génie.

Dans *La Vérité sur Frédéric Nietzsche* (1919), en vertu de profondes affinités, il prend courageusement la défense de la philosophie si longtemps discutée, attaquée et honnie du Maître de la « Volonté de Puissance », qu'il considère comme le seul sage de notre Occident civilisé.

Dès 1912, il concentre tous ses efforts sur sa conception biologique de l'Esprit, qui est pour lui, l'androgynat ethnique de la vie ou de l'Eros platonicien.

Dans *Amour platonique et Sexualité* (1915) ; il donne au problème de l'érotisme platonicien une solution à la fois ethnique, psychique et sexuelle, en faisant une distinction absolue entre la *génialité* (aversion sexuelle) et la

sexualité (version sexuelle). Cet opuscule, aujourd'hui introuvable, est une réhabilitation de l'Eros uranien confondu par tous les écrivains contemporains avec l'instinct et ses anomalies.

En 1917, il publie *Impérialisme. La conception gobiennienne de la race et sa valeur au point de vue bio-psychologique*, qui attire sur lui l'attention du grand public.

Aux critères *ethnique* et *psychique* de la classification des hommes par Gobineau et Nietzsche, il leur en adjoint un troisième : le sexe dont il se sert pour dégager les traits essentiels de l'être supérieur et réformer l'échelle de valeurs.

Nietzsche contre la barbarie allemande (1918) est un plaidoyer en faveur du grand apôtre de la culture qui concevait la patrie comme une source d'art et de grandeur morale.

Dans l'*Anthroposophie* (1921), opposant sa conception génétique de l'homme intégral à celle du Dr Steiner, il publie sa fameuse *Table des Valeurs* qui nous donne sous une forme synthétique l'histoire de sa pensée dont l'effort permanent est la solution du problème de l'évaluation, la révision de l'échelle des valeurs qu'il juge nécessaire au rétablissement de la paix, au progrès moral et au bonheur de l'humanité.

Dans *Ainsi parlait l'Homme* (1924) il expose sa conception fondamentale de la genèse physiologique des sexes dont la synthèse psychique est le génie de l'individu, la pureté ethnique ou l'homme normal. En étudiant le problème de l'homme dans sa généralité ethno-psychosexuelle, sa psy-

cho-synthèse dépasse le *freudisme* qui ne traite que des troubles et déviations psycho-sexuelles.

La Psycho-synthèse (1924), donne un sens à la Sagesse — la vie héroïque ou philosophique.

Dans sa *Lettre ouverte à Romain Rolland* (1932), contrairement aux thèses de Gandhi, il attaque l'humanitarisme exsangue de l'idéalisme contemporain, représenté en France par Schuré et R. Rolland, en démontrant que privé du corps ou de l'esprit, l'Être devient néant et que la paix que réclame le monde n'est pas une valeur sociale ni mystique c'est-à-dire sexuelle mais *érotique*, c'est-à-dire individuelle ou humaine.

Camille Spiess fera paraître dans le courant de l'année son ouvrage capital qui renferme toute sa doctrine psycho-synthétique, qui nous montre qu'Eros est l'axe et l'âme du Progrès, qu'il prévient le mal social, la sénilité de la race ou la débilité mentale de l'individu qu'on ne peut *jamaïs guérir !*

Physique chez l'animal et chez la femme, — la race chez l'homme véritable, chez l'homme sage et fécondé, cultivé, possédé, illuminé est un phénomène *érotique* (non sexuel), esthétique, moral, occulte ou humain (non mâle), en sorte que l'amour humain ou *surnaturel* est la paternité spirituelle ou véritable et Eros, le sexe intégral ou cérébral, androgyne ou divin, (uranien).

C'est ce qui distingue essentiellement l'homme véritable (1) des circoncis qui n'ont que des appétits et des ambi-

(1) *Le génie de l'individu*, la race ou l'humanité = Amour, Intelligence, Amitié, Honneur, Liberté (Égalité, Fraternité).

tions femelle : génie de l'espèce, famille, société = Argent, Intérêt, Bêtise, Religion, *péché*, qui est un suicide moral.



Camille SPIESS a cru toute sa vie que la vie est érotique ou spirituelle, que la pensée est une présence humaine, parce qu'il est l'Amant ou le Voyant dont la vie est un besoin spirituel ou dont la pensée est une nécessité vitale.

Toute sa vie il a cru en sa propre pensée, que ce qui est vrai en soi au fond de son cœur, est vrai pour tous les hommes. Là est le *génie*, la divinité humaine de l'*andro gynat*.

On peut adresser au créateur de la Psycho-synthèse humaine la triple salutation par laquelle Artémis accueille Apollon à son retour victorieux :

« Tu as *cru* à ton œuvre : là se reconnaît une noble origine.

« Tu as *voulu* ton œuvre : c'est la marque de l'héroïsme.

« Tu as bien *fait* ton œuvre : entre mille tu es élu ».

On peut appliquer à Camille SPIESS ces paroles qu'Anatole France place dans la bouche de Don Quichotte :

« Pense fortement de grandes choses, et sache que la pensée est la seule réalité du monde. Hausse la nature à ta taille, et que l'univers ne soit pour toi que le reflet de ton âme héroïque. Combats pour l'amour, l'intelligence, l'amitié ou l'honneur. Cela seul est digne d'un homme, et, s'il t'arrive de recevoir des blessures, répands ton sang comme une rosée bienfaisante, et souris. »

Nous voici maintenant admirablement préparés à écouter :

Camille SPIESS

Je pense que le seul mérite du prof. Freud est d'avoir prouvé le parallélisme psycho-sexuel, la *polarité* cérébro-génitale, en démontrant que les deux pôles de la nature humaine sont en état de sympathie et que les aberrations de l'instinct sexuel (« refoulement ») amènent fatalement des troubles et déviations psychiques concomitantes. Il a donné par là, à la psychologie moderne la base empirique qui lui manquait et qu'elle cherchait vainement dans les limitations de l'irréel, dans les limites de notre expérience scientifique.

Les valeurs sexuelles ou freudiennes sont négatives au point de vue psychologique, en ce sens que Freud ne donne pas à l'intelligence humaine, à l'éducation du cœur et à la formation érotique ou consciente de la personnalité humaine la place qui leur convient, en sorte que l'interprétation philosophique du *freudisme* est dangereuse et immorale. Sa conception sexuelle ou libidineuse de l'enfant, qui n'est pour lui, qu'un « pervers polymorphe » et celle de l'adolescent qui n'est, à ses yeux, qu'un « complexe » sexuel (1) est la négation même du libre arbitre ou, tout simplement, de l'intelli-

(1) M. Ernest Seillière fait remarquer que « les vues de Freud s'appliquent surtout aux Juifs, ses frères de race », qui forment l'élément prépondérant dans la clientèle sur laquelle il fit ses observations fondamentales « tous prédisposés, par fatalité ethnique, selon moi, au *pansexualisme* libidineux congénital dont l'obsession est une véritable psychose. (Voir : Delage. *Une Psychose nouvelle : La Psychanalyse*. (Mercur de France, I-IX. 1906).

gence humaine, le signe insigne de la sottise et de la barbarie qui faisait dire à André Gide : « ...Que de réflexions absurdes chez cet imbécile de génie ! » (2).

La doctrine du pansexualisme est faussée par le fait qu'il n'a pas compris que les sexes n'ont besoin l'un de l'autre que pour accomplir les destinées de la race, en sorte que la femme appartient à l'enfant et l'homme à l'adolescent, que la race (inconscient) n'est pas un « complexe » sexuel mais un phénomène spirituel parce qu'elle est formée par deux forces, *féminine* et *masculine*, qui agissent dans l'éducation féminine du cœur humain et dans la formation masculine, érotique ou consciente de la personnalité humaine, qui est l'AMOUR, l'Intelligence, l'Amitié ou le Génie, qui n'a pas de sexe, qui n'est pas sanglant ni circonscrit. Dans l'enfance, en effet, c'est l'influence féminine (*involution*) qui agit sur la maturité des sens, sur la formation ethnique, primordiale et fatale du CORPS, et dans l'adolescence, à l'époque pré-natale de la puberté, c'est l'influence masculine (*évolution*) qui agit sur la formation de l'esprit qui est la bonté naturelle de l'homme régénéré (3) ou la puissance UNIQUE érotique (4), de son intelligence (Esprit saint) et de son action (Fils unique).

C'est ce que les Grecs avaient bien compris, au cinquième siècle avant J.-C., en créant le Gynécée et l'Académie où le corps de l'enfant et l'âme de l'adolescent pouvaient se

(2) Caractères.

(3) Qui est la « nouvelle créature » de Saint-Paul, dont la vie est un besoin spirituel et dont la pensée est une nécessité visale.

(4) Magique, c'est-à-dire masculine et féminine. « O homme, dit la Rosecroix, songe qu'à travers toi passe un courant féminin, qui descend et un courant masculin qui monte ».

développer intégralement, formant les liens d'une sensibilité érotique où la passion était plus près de la nature et de l'amour.

Naturellement bon, l'homme NAIT bon ou méchant par fatalité ethnique, en ce sens que sa puberté (génération) érotique, morale ou humaine, peut devenir sexuelle, immorale ou juive.

Là se trouve l'origine et la signification du divorce intime, cruel, morbide et mensonger — que la psychanalyse n'a fait qu'exaspérer — qui existe partout dans le monde moderne entre la chair et l'esprit, entre la nature et l'amour, le rêve et la vie, le *féminin* et le *masculin*, le bien et le mal, entre la race, l'individu et l'humanité (Amour, Intelligence, Amitié, Honneur) d'une part, et l'espèce, la famille et la société (Argent, Intérêt, Bêtise, Religion) d'autre part.

Le déterminisme sexuel, sentimental et mental de l'individu se trouve dans le processus génésique, dans l'action ethnique, primordiale et fatale du CORPS qui, chez l'homme véritable est formé par le cerveau au moment de sa naissance ou de sa puberté. « La psycho-synthèse, dit Florian-Parmentier, présente sur la psychanalyse le bel avantage de l'élégance. Je préfère encore voir dans nos destinées la conséquence d'un caprice de la génération que de croire que la tyrannie des instincts sexuels décide sans recours du sort humain. (1) ».

L'homme est responsable de l'avenir de la race qui est le présent des adolescents et l'œuvre de la mère (2) parce

(1) C. Spiess et sa *Psycho-synthèse*. Paris 1928.

(2) Voir : Devaldès : *Maternité Consciente*. (Le rôle des femmes dans l'amélioration de la race.)

que tel fils, tel père et telle humanité, en sorte que créer de bonnes mères, c'est travailler à l'amélioration de la race, à la santé physique et morale de l'individu et au progrès de l'humanité, dont l'enfance sénile ou prolongée est la source de tous les maux !

Bien des maux organiques de la première enfance dépendent d'une compression ou d'une carence de l'amour maternel qui est une des causes de la stagnation de la race.

En arrêtant dès l'adolescence, avant la chute, le naufrage sexuel de la puberté, la migration douloureuse de l'âme avortée par le *trauma* de la genèse ou de la mortalité, la psycho-synthèse en assure la cure radicale, en prévenant le *mal* qu'on ne peut JAMAIS GUERIR ! !

Eros exclut le *mal* parce qu'il est à la fois, la *libido* psycho-synthétique et sa *sublimation* ethnique ou consciente qui est le mariage d'*anima* et d'*animus*.

La psychanalyse de Freud ne voit que les manifestations sexuelles ou polarisées (pansexualisme) de l'inconscient (nature) et de l'amour (homme) dont elle ignore l'origine et la signification, en sorte qu'elle ne peut saisir ni la raison de l'Être : la *race* ou l'*inconscient*, ni sa destinée : Eros ou l'*absolu-conscient*.

La compréhension analytique, sexuelle ou juive de la *libido* polarisée ne correspond pas exactement à la doctrine platonicienne de l'Eros uranien (1), comme le prétend le

(1) Voir : Spiess. *L'Enigme de l'Homme*. t. I *L'Érotique ou la connaissance de soi* et t. II *L'Eros de Platon et le problème de l'inversion sexuelle*. Ed. Athanor, Colombes (S).

prof. Freud (2) qui affirme d'autre part, que notre connaissance ne peut atteindre l'au-delà de l'amour (3) c'est-à-dire la *Vénus uranie* ou céleste, née du mâle seul qui est le génie de l'individu ou la compréhension synthétique, érective ou humaine (4). L'Eros de Platon, qui est l'âme et l'axe du Progrès ou de la « race » dont le centre est partout et la circonférence, nulle part — n'a pas de sexe (section) parce qu'il est intégral ou cérébral, androgyne ou divin, parce qu'il est à la fois *libido* psycho-synthétique et sa *sublimation* ethnique ou consciente ou le seul contact de notre chair et de notre sang avec l'au-delà, en sorte que la psychanalyse est à la psycho-synthèse ce que la larve — la Vénus pansexuelle — est au papillon — la Vénus uranie (5).

Au point de vue philosophique ou humain, je reproche au prof. Freud de n'être jamais sorti de la polarité sexuelle et de croire que son *pansexualisme* libidineux, qui n'est que la prostitution sexuelle de l'amour ou une pollution juive, à portée de haine, de guerre et de mort, d'où émerge l'insanité de notre vie et de notre esprit, peut expliquer toute la nature humaine.

(2) *Essais de Psychanalyse* p. 109.

(3) *Les Cahiers contemporains* n° 3 p. 78.

(4) Que j'oppose à la mentalité juive, scientifique ou mystique qui est toujours bornée dans le temps par l'instinct (genèse) et dans l'espace par le cercueil de la raison (mortalité).

(5) Voir : C. Spiess. *Le sexe androgyne ou divin. Essai psychosynthétique sur la régénération de la race ou de l'individu*. Ed. Athanor. Colombes (S). — *La Genèse des sexes et leur synthèse occulte*. Ed. Athanor. — *L'Enigme de l'Homme A. I. L'Erotique ou la Connaissance de soi et t. III La Prostitution sexuelle de l'Amour. Sa cause. Son remède* Ed. Athanor. — *Lettre ouverte à Romain Rolland*. Ed. Athanor.

De même que l'Ecole française de psychologie, à laquelle il se rattache, le prof. Freud n'a pas compris que c'est l'action ETHNIQUE, primordiale et fatale du corps qui prévient le mal qu'on ne peut JAMAIS GUERIR !

Je dis qu'il y a des palliatifs (morale, science, religion, circoncision) et non point des remèdes contre le mal social, sénilité de la race dont le nom seul montre le caractère ethnique ou INCURABLE et qui nous impose une thérapeutique préventive par l'éducation *féminine* du cœur humain et la formation *masculine* (*maïeutique*) de la personnalité humaine, par l'action ethnique, PRIMORDIALE et fatale du CORPS sur le développement intégral (évolution) de notre vie sentimentale et mentale.

L'être humain est un *trope* parfait de l'esprit et la sexualité brise sa nature ou la polarise et empêche l'évolution érotique ou consciente de la race dont la stagnation, l'enfance sénile ou prolongée est la source occulte de tous les maux, en sorte que les sexes ne sont qu'un échelon rompu sous nos pas !

« ...Et l'homme épouvanté, androgyne qui se dédouble, dit André Gide, a pleuré d'angoisse et d'horreur, sentant avec son sexe, sourdre en lui l'inquiet désir pour cette moitié de lui-même (de la race) cette femme qui, dans l'aveugle effort de recréer à travers soi l'être parfait (l'enfant de l'Amour, de la Vie ou de la Paix) et d'arrêter cette engeance, fera s'agiter en son sein, l'inconnu d'une race nouvelle, et, bientôt, dans le temps et dans l'espace, poussera un autre être, incomplet encore et qui ne suffira pas. (1) »

(1) *Traité de Narcisse*. Paris 1891.

Le prof. Freud n'a pas compris non plus le rôle d'Eros dans l'éducation du cœur humain et la formation de la personnalité humaine qu'il donne à la psycho-synthèse une valeur pédagogique égale sinon identique à celle de l'amour platonique dont elle justifie la grandeur morale, parce que la race (inconscient) est chez l'homme véritable, un phénomène spirituel (2).

La psychanalyse freudienne marque l'écart insupportable qui existe dans nos mœurs, entre le règne de l'intelligence et la révolte de l'instinct, sans y apporter de remède, sans donner satisfaction aux aspirations érotiques (spirituelles) profondes et trouver sa raison d'être et sa destinée dans la puissance UNIQUE (magique) de son intelligence et de son action.

« La psycho-synthèse, dit très justement le docteur Louis Estève, donne à la dissection psychanalyse la réplique animatrice d'une psycho-synthèse érotique (3) », en sorte que son créateur a refait à sa manière, « qui est assurément originale, dit M. Florian Parmentier, la psychologie du génie ou de la vie, après avoir démonté pièce à pièce, toujours selon sa méthode, le mécanisme biologique de notre vie mentale (4). »

La psycho-synthèse nous montre, en effet, que l'amour humain (*le conscient*) n'est pas une valeur sexuelle, pan-

(2) Voir : Spiess. *L'Enigme de l'homme*, t. II. *L'Eros de Platon et le problème de l'inversion sexuelle*. Ed. Athanor, Colombes (Seine).

(3) d'Estève : Préface de *Ainsi parlait l'Homme*. Ed. Athanor, Colombes (S) *L'Enigme d'Androgyne*, Ed. Athanor, Colombes.

(4) Florian-Parmentier. *C. Spiess et sa Psycho-synthèse*. Ed. Athanor, Colombes (S). (Voir aussi : *La Pensée de C. Spiess*, Ed. Athanor.

sexuelle, libidineuse ou freudienne, ni une valeur sociale ou mystique, mais une valeur érotique, individuelle, esthétique, morale ou humaine.

L'évolution, le développement spirituel de la race ou de l'humanité, — l'adolescence mentale de l'individu est le retour de la vie à l'enfance indestructible du cœur humain ou la renaissance de l'homme naturellement bon, né deux fois ou régénéré par la puissance UNIQUE, érotique (magique) de son intelligence (*Esprit sain*) et de son action (*Fils unique*) dont le cerveau est la matrice nouvelle de la cervelle créatrice, dont la vie est un besoin spirituel ou la pensée une nécessité vitale et dont la survie de l'envie ou le rêve éveillé de la vie, est le réveil de la Mort ou le présent de la *vie future* !

« Par-dessus quelques siècles de tendresse anémiant (pansexuelle), dit le Dr Louis Estève, les anticipations érotiques (esthétiques, morales ou humaines) de la Psycho-synthèse tendent la main aux mœurs d'un robuste passé, renouvellent le culte des héros, de l'amitié antique et s'avèrent le prélude heureux de l'assainissement moral des temps prochains », à l'heure de la résurrection prochaine qui va surgir de l'apaisement des haines folles.

La Psycho-synthèse nous montre que pour être heureux et vivre dans la Paix, qui surpasse toute intelligence et qui est plus précieuse que tous les biens de ce monde, il faut humaniser l'idéal et non idéaliser l'humanité, il ne faut pas chercher l'amitié dans l'amour, mais trouver l'amour dans l'amitié. C'est là toute la science, parce que l'homme est le juge, la valeur et la mesure de toutes choses, parce que

« l'amour du prochain » est la connaissance de soi et parce que toute science est vaine qui n'aboutit pas à l'amour.



En terminant, je tiens à rendre hommage à l'œuvre psychanalytique du prof. Freud qui a posé la première pierre de notre édifice mental, en donnant à la psychologie, je le répète, la base sexuelle ou empirique qu'elle cherchait vainement dans les limites de notre expérience scientifique (1).

Mon œuvre synthétique achève cette édification, en donnant à la dissection psychanalytique, selon la juste remarque du Dr Estève, la réplique animatrice d'une psycho-synthèse érotique ou humaine, qui est l'intelligence de l'amour, de la vie ou du génie.

La vie, au point de vue psycho-synthétique, est un rêve éveillé — la survie érotique de l'envie, que symbolisent le « baiser » de Narcisse ou la « beauté » d'Endymion ou encore les deux coursiers de l'âme du *Phèdre* de Platon — ou le réveil de la Mort qui est le présent érotique ou la conscience de la *vie future* !

La vie est nécessaire à l'intelligence, car l'esprit, sans le chemin des glandes, sans l'expérience érotique ou les ailes de l'amour, n'aura jamais de route ni la force de s'élever jusqu'à elle.

(1) Voir : Spiess, *L'Âme et le corps* et *Les Progrès de la Physiologie*. Ed. Athanor, Colombes (Seine).

De même que l'amour du prochain ou la connaissance de soi (1) l'Être se révèle par sa propre lumière qui ne se démontre et ne se discute pas, parce que tout s'éclaire au contact de la vie ou d'Eros, l'homme qui naît.

La profondeur de l'Amour et le critère que l'intelligence et la sensibilité érotique ou consciente qui unit le *savoir* et le *pouvoir*, est le dôme de la Pensée ou la Psycho-synthèse qui est le couronnement de notre édifice mental.

« La psychanalyse de Freud, dit très justement Florian-Parmentier, ferme le cycle des évolutions réalistes : romantisme, naturalisme, scientisme. Avec la psycho-synthèse, nous parvenons au couronnement des romantismes successifs : celui du Moyen-Age, celui de 1830, celui des symbolistes... »

« La psycho-synthèse est un signe du triomphe prochain et du rayonnement définitif de notre vie antérieure (2) ».

Le signe précurseur de la fin du monde est la renaissance ethnique ou individuelle des valeurs érotiques, esthétiques, morales et humaines (Amour, Intelligence, Amitié, Honneur, Génie)

Dans la psycho-synthèse érotique, comme dans le *yoga* — le mariage d'*anima* (pouvoir, chair, action, vie) et d'*animus* (savoir, esprit, intelligence, rêve), l'homme régénéré est à la fois le désir qui tend vers une fin et la fin vers laquelle il tend, c'est-à-dire la *libido* ÉROTIQUE et sa *sublimation* ETHNIQUE ou consciente, en sorte que la psycho-

(1) Qui est la conscience de l'Amant ou du Voyant que j'oppose à la science (subconscience) des savants et à l'inconscience des croyants.

(2) *La Pensée de C. Spiess*, p. 14.

synthèse est le chemin de notre libération ou la révélation humaine du synchronisme de toutes les données occultes (loi de *polarité*) et de leurs concordances biologiques, sexuelles (loi d'*hermaphrodisme*).

Il ne suffit pas de démontrer ou de réfuter une idée, il faut encore y induire les hommes et les élever jusqu'à elle par la renaissance de la race ou de l'individu, par l'éducation du cœur et la formation de la jeunesse nouvelle qui doit renaître pour être ou se connaître,

L'avenir est à la Psycho-synthèse !

Nous allons vers la synthèse ethnique que réclame le monde, vers la renaissance individuelle de l'humanité qui est la fin des humanités, (1) ou la bonté naturelle de l'homme régénéré dont la sagesse, enfin, s'épanouira sur l'Arbre de Vie (2) laissant la science et les pratiques de la foi établie aux mains de tous les nègres blancs dont l'amour est aveugle ou crédule et dont le spasme d'agonie (3) est la plus grande flétrissure de l'humanité !

Préférer le *génie de l'individu*, la race ou l'humanité (Amour, Intelligence, Amitié, Honneur) au *génie de l'espèce*, à la famille ou à la société (Argent, Intérêt, Bêtise, Religion) est le secret des dieux ou l'énigme de l'homme

Camille SPIESS,

Président de la Ligue Psycho-synthétique internationale.

(1) De la science, de la civilisation, de la sottise (*nationalisme*) et de la barbarie (*mysticisme*).

(2) Qui est l'Amour, l'Intelligence, l'Amitié, l'Honneur ou le Génie.

(3) Qui est l'Argent, l'Intérêt, la Bêtise ou la religion (circonscription), manifestations occultes du *génie de l'espèce* (famille, société) que j'oppose au *génie de l'individu* (race, humanité).

Je me garderai bien de commenter cette réponse, dont on reconnaîtra tout d'abord qu'elle a été longuement mûrie. Je la donne à nos lecteurs comme un os puissant, dont ils devront savourer, par eux seuls, la substantifique moëlle ; dussent-ils pour cela imposer à leur esprit un surcroît de concentration.

Elle m'apparaît encore, cette réponse, comme une de ces fleurs bizarres, dont la structure merveilleuse et tourmentée, cache les organes féconds. Quand le soleil ajoute à leur étrange beauté, la splendeur de ses rayons, l'abeille diligente et renseignée, n'hésite pas à l'assiéger de tous ses efforts, car elle sait qu'elle en sortira chargée du plus mellifique nectar.



Ceux qui ont lu attentivement l'introduction par laquelle s'ouvre la présente enquête, ont vu en quelle estime je tenais le professeur Charles Baudouin, de Genève.

Il est peut-être, avec Edouard Claparède, l'un des savants suisses qui ont le plus profondément étudié et fouillé en tous sens la doctrine freudienne et cela avec un désintéressement, une bonne foi, une précision, une clarté scientifique qui n'ont d'égaux que leur grand talent d'exposition.

Certes, comme on l'a vu, Charles Baudouin a fait, dans ses remarquables études, la juste part qui revenait aux dissidents freudiens, quand ils avaient la valeur d'Young et de quelques autres ; ce faisant, il a donné, comme Claparède, la preuve d'une largesse de vues et d'une compréhension saines et profitables.

Pour se rendre compte de ce que la connaissance du Freudisme doit à Charles Baudouin, il suffit de lire les deux livres qui, jusqu'à présent, représentent les résultats de cette longue et patiente étude : *L'Ame enfantine et la psychanalyse* et *Psychanalyse de l'Art*.

On y verra combien le maître viennois a eu raison, et combien il a été clairvoyant en prédisant la grande extension, et l'immense avenir qui seraient ceux de sa doctrine, dont l'origine thérapeutique était pourtant si modeste.

On comprend après cela toute l'importance que j'attachais à son opinion, et le grand désir que j'avais de la consigner dans mon enquête. Le livre qui en résultera y gagnera, tant en profondeur qu'en originalité, et c'est de tout cela que je formule ici mes plus vifs remerciements avant de donner la parole à

Charles BAUDOUIN

Freud est sans conteste une grande figure. L'on s'en convainc lorsque l'on pratique son œuvre sans parti-pris ; l'on s'en convainc davantage lorsqu'on a eu le privilège d'approcher l'homme. Déjà la dignité austère de cette vie, la fière droiture de ce caractère imposent le respect. Et lorsqu'on songe à tout ce qu'il a su voir et faire voir là où personne n'avait jamais rien vu, faite seulement de vouloir regarder, lorsqu'on mesure combien neuve et combien simple à la fois est sa découverte, l'on se dit que le « génie » ne s'est jamais manifesté plus authentique. Et l'on sent, mieux que jamais, que le génie est affaire aussi de caractère ; il fallait cette droiture, ce courage, cette probité intel-

lectuelle intraitable et presque agressive, pour permettre un tel acte de l'esprit.

Désormais, l'acte est accompli, et l'humanité ne pourra plus faire qu'il n'ait pas été. On peut discuter Freud, on peut corriger son système, on peut même le retourner de fond en comble et en ajuster les pièces selon d'autres plans : on ne peut pas le biffer. Même les disciples à force de sectarisme, même les gens du monde à force de snobisme, n'y parviendront pas. Tout au plus sera-t-il bon de défendre quelquefois la pensée de Freud contre ses « amis » ; quand aux ennemis elle s'en charge.

Déjà, certes, bien des malentendus se sont fait jour dans le public. Le « pansexualisme » en est un. Freud s'est élevé maintes fois, et avec colère, contre ceux qui l'affublent de cette livrée. Il dit et redit qu'il n'a jamais prétendu dériver toute l'activité humaine des seuls mobiles sexuels. L'on peut estimer, certes, qu'il a prêté lui-même au malentendu, par certains excès d'expression qui sont de nature polémique, et trahissent une irritation de cette droiture agressive. Mais quand Freud met au point, sa pensée ne fait aucun doute. Sa doctrine est un évolutionnisme de l'esprit. Les sentiments, pensées et actes supérieurs procèdent d'une transformation graduelle des instincts primitifs ; parmi ceux-ci, l'instinct sexuel tient une place importante méconnue jusqu'à Freud, mais non pas exclusive. Il convient peut-être de noter ici que dans sa version française, l'œuvre de Freud donne plus de prise encore au malentendu. Que l'on songe à l'effet produit sur les lecteurs français par le terme de *Libido* ! Ce terme latin, dans un texte allemand, fait figure de signe algébrique et tout abstrait

(ainsi un terme grec dans notre langue) ; qu'on le transpose fidèlement dans un texte français, et cette fidélité fait aussitôt contre-sens, car la racine *libid* a en français, langue latine, la signification précise et péjorative que l'on sait. Quand on passe à l'adjectif *libidineux* (pour traduire l'allemand *libidinös* = qui concerne la libido) le contre-sens devient si flagrant que des traducteurs plus récents ont inventé *libidinal*, qui ne vaut guère mieux.

Pas plus que la psychologie de Freud, sa morale n'est « libidineuse », comme se le représentent honnêtement certains gens. A vrai dire, Freud n'est pas moraliste. Observateur par excellence, il écarte même par principe le souci moral qui pourrait nuire à l'observation objective. Mais il est incontestable qu'une éthique se dégage de sa psychologie. Droiture et franchise en sont les piliers majeurs. Ne pas se leurrer, surtout d'un leurre idéaliste ; ne pas mentir : cela ne sert à rien, car la vérité dissimulée, comme la vérité refoulée, se trahit invinciblement à mille signes. De la constatation des méfaits du refoulement on peut tirer facilement les principes d'une réforme de la morale sexuelle, toute de convention et d'hypocrisie. Mais on se tromperait du tout au tout, si l'on pensait aboutir par là à un dévergondage de l'instinct. La notion de *sublimation* est la clef de voûte de l'édifice éthique de Freud. Puisque l'esprit, dans ce qu'il a de plus haut, procède d'une transformation des éléments instinctifs et instamment sexuels, *précisément pour cela* la liberté pure et simple de l'instinct serait la négation de toutes les valeurs humaines. Mais là où la morale traditionnelle agit par refoulements, l'éthique freudienne propose au contraire la prise de conscience, et la sublimation,

sachant que, selon le mot de Nietzsche : « Les bonnes actions sont de mauvaises actions sublimées ». En bonne logique, une telle morale aboutirait à l'ascétisme bien plutôt qu'au dévergondage. En fait elle ne le préconise pas, du moins en tant que norme, car elle estime que chacun possède une capacité de sublimation plus ou moins grande ; comme dans les transformations de l'énergie en physique, un résidu non transformable subsiste généralement. Mieux vaut le reconnaître franchement, que de risquer justifier une fois de plus l'adage : « qui veut faire l'ange fait la bête. » C'est indiquer déjà que la sublimation a ses lois, que l'on commence d'entrevoir, et dont la connaissance renouvellera l'éducation.

Car la psychanalyse retentit dans tous les domaines. Partie de la thérapeutique elle la déborde de toutes parts, et Freud est le premier à désirer cette extension. C'est pourquoi il s'élève avec violence contre les médecins qui voudraient monopoliser la psychanalyse. Elle n'est pas un chapitre de la médecine. Ethique, direction morale de l'individu normal, éducation, étude des civilisations, tout cela est de son ressort. J'ai étudié longuement ailleurs ses rapports avec l'art et l'esthétique. Ces applications multiples montrent assez la fécondité de cette psychologie. On serait parfois tenté de dire que la psychologie existe depuis Freud, comme la chimie depuis Lavoisier. Certes il n'a fait que le premier pas, et il le sait bien, et c'est pourquoi l'on ne peut davantage desservir la psychanalyse qu'en la voulant codifier en orthodoxies. Mais en rapprochant des faits aussi disparates que le rêve, la névrose, l'œuvre d'art, le folk lore, les institutions sociales, et en les interprétant

par les mêmes éléments, il semble bien que Freud ait trouvé le *dénominateur* commun nécessaire à l'édification d'une science des diverses activités de l'esprit, et à laquelle vraiment « rien d'humain ne soit étranger. »

Genève, juin 1932.

Charles BAUDOUIN.

Belle, noble et substantielle réponse ! Et d'abord c'est avec un regret ému que je salue l'hommage personnel à Freud, à sa vie, à son caractère, par lequel cette réponse débute.

Depuis qu'a commencé mon enquête déjà longue, je garde toujours présente à l'esprit, cette grande figure toute rayonnante d'énergie, de simplicité et de droiture scientifique. Et toujours, en pensant à lui, je ne puis m'empêcher d'évoquer les plus grands, parmi les philosophes antiques, qui restent et seront toujours les modèles et l'honneur de l'humanité pensante.

Et cette vision constante, cette présence spirituelle du Maître Viennois, sont pour moi un stimulant, un encouragement à parfaire et mener à bien l'Enquête-étude que je consacre à son œuvre *géniale*.

De Freud, comme de Socrate, pour ne citer que celui-là, on peut dire avec Børne que « *la sincérité est la source de tout génie* ».

Un de ses plus éminents biographes, Stéphan Zweig, a tracé de lui, au cours d'une remarquable étude sur l'œuvre freudienne, un portrait physique et moral dont la lecture m'impressionna profondément.

Il nous le montre soumettant sa vie entière uniquement et totalement au rythme incessant, uniforme et patient du

travail : « ...Seule la régularité grandiose de la puissance créatrice trahit sous la surface banale de cette existence, l'élément foncièrement démoniaque. Ce n'est que dans la sphère de la création que cette vie apparemment normale révèle ce qu'il y a en elle d'unique et d'incomparable. Cet instrument de précision qui, depuis des décades, fonctionne sans jamais s'arrêter ni faiblir, ni dévier, serait inconcevable si la matière n'en était parfaite. Comme chez Hœndel, Rubens et Balzac, créateurs torrentiels, la surabondance découle chez Freud d'une santé essentiellement splendide. Jusqu'à 70 ans, ce grand médecin n'a jamais été gravement malade. Ce profond explorateur de toutes les maladies nerveuses n'a jamais ressenti le moindre trouble nerveux... Ce n'est qu'à l'âge patriarcal qu'une maladie maligne s'efforce de briser cette santé polycratique... »

Hélas ! oui, et aujourd'hui, lisant ces lignes émouvantes de Stéphan Zweig, je ressens la profonde tristesse que j'éprouvais lorsque, voici quelques mois, j'appris que le génial psychiatre était atteint d'un cancer de la langue, mais que privé de la faculté de répandre oralement sa doctrine, il n'en continuait pas moins, avec le calme et la sérénité des philosophes antiques, son éternelle et puissante méditation sur l'âme humaine.

Et ce qu'il faut retenir encore de la réponse ci-dessus c'est le passage où Charles Baudouin nous montre Freud « s'élevant avec violence contre les médecins qui voudraient monopoliser la psychanalyse, alors que l'éthique, la direction morale de l'individu normal, l'éducation, l'étude des civilisations relèvent d'elle ». Il faut surtout applaudir au passage ces mots : « La psychologie existe depuis Freud,

comme la chimie depuis Lavoisier. » Et applaudir aussi la trop modeste allusion que Charles Baudouin fait à ses propres études sur les rapports du Freudisme avec l'art et l'esthétique.

Elles sont parfaites, ces études, et d'une originalité, d'une profondeur indiscutables.

Je les mets, pour ma part, au rang des meilleures qui aient été faites dans ce genre ; sans compter qu'il a été parmi les premiers à faire de la critique vraiment freudienne, vraiment pondérée, sans exagération ni pédantisme.

D'autres sont venus après, qui, essayant d'appliquer la doctrine de Freud à la critique artistique, littéraire, voire historique, ont forcé la note et sont allés à l'encontre de ce que voulait le Maître.

Je ne ferais ici ni citations, ni personnalités. Mais dans le sens contraire, je tiens à profiter de l'occasion qui m'est offerte par Charles Baudouin pour signaler à mes lecteurs la belle étude de critique freudienne que le Dr Maurice Duplay vient de consacrer à Robespierre, sous le titre : *Robespierre, personnage freudien*.

L'éminent praticien est un descendant de cette famille Duplay, qui hébergea Robespierre du 17 juillet 1791 au 9 Thermidor an IV, jour de sa chute et veille de sa mort.

Après avoir, dans un raccourci saisissant, narré la vie de *l'Incorruptible*, l'auteur nous le montre arrivé à l'apogée de sa carrière, resté soupçonneux et sombre. Sauf une poignée de fidèles, l'humanité se compose pour lui de scélérats. Et il nourrit une idée fixe : Nettoyer la Cité de tous ceux qu'il appelle : « les hommes pervers ».

Cette forme spéciale de sa mentalité, le Dr Duplay l'attribue à la chasteté. Le père de l'éminent praticien, et d'autres encore, ont toujours prétendu que Robespierre mourût vierge.

Le certain, c'est qu'il n'aimait pas plus les femmes que le vin.

On peut avancer que sa vie sexuelle fut à peu près nulle, et sa vie sentimentale d'une grande aridité.

Se fiança-t-il réellement à Eléonore Duplay ? M. Maurice Duplay en doute. En tout cas, il subordonnait leur mariage à l'accomplissement de sa mission, à la matérialisation de son rêve politique.

Bref, Maximilien était un chaste ; or, la continence excessive n'est saine ni pour le corps ni pour l'esprit. Il arrive même, comme Freud l'a fortement mis en relief, qu'elle provoque des désordres. L'amour refoulé s'extériorise souvent en singularités, en âcretés (témoins les vieilles filles) ou en cruautés et en fureurs, comme ce fut le cas de Robespierre.

Célibataire, sans maîtresse, repoussant la volupté, il tournait vers d'autres objets, sa sensualité, sa flamme intérieure. Les entités, les doctrines, la tribune soulevaient, dans son cœur des mouvements désordonnés. En réalité, il avait une maîtresse : La Patrie...

Cette Patrie, Robespierre la chérit et la vénère. Aman- te, épouse, mère, elle résume pour lui toutes les affections humaines. Il veille jalousement sur son existence et sa pureté. Très rares sont ceux qu'il reconnaît dignes de la servir, de la partager avec lui.

Dans ces conditions, pourrait-il admettre les Girondins ? Non certes. Ils sont beaux, élégants, fringants, aimant les fins repas et les jolies femmes, auxquelles ils ressemblent par leur impulsivité et leur versatilité. Vergniaud, un de leurs chefs, néglige la République pour Julie Candeille (un bas-bleu !). Et c'est une femme, Manon Rolland, qui mène leur troupe brillante...

Donc il débarrassera la République des Girondins.

Supportera-t-il les Hébertistes ? Encore moins. Pour lui, Hébert est le plus abject des démagogues. Après avoir vendu des billets à la porte d'un théâtre, il dirige « Le Père Duchesne », qui lui apparaît une hotte plus qu'un journal.

Dans sa lutte contre leur faction, ses alliés Danton, Camille Desmoulins, lui sembleront douteux. Pourquoi ? Mais parce que, si Camille oppose au *Père Duchesne*, son *Vieux Cordelier*, il n'en prêche pas moins l'indulgence, la clémence, demandant la fin de la Terreur. Et puis, n'est-il pas, pour ainsi dire, envoûté par une femme : la jolie et tendre Lucile ?

De même, Danton, un « jouisseur », qui vient de se remarier à une toute jeune femme. D'ailleurs, Danton ne se cachait pas de préférer à la pratique des vertus démocratiques les orgies de la table et du lit.

Donc Maximilien vouera à la mort et Danton et Camille ; de même, son amour de la Patrie, chaque jour plus âpre, lui défendra d'exposer davantage celle-ci aux épuisantes et salissantes caresses des Hérauld de Séchelles, des Fabre d'Eglantine. Il les décimera et gardera pour lui et quelques purs entre les purs, la maîtresse incomparable. En sorte que

son inexorabilité à l'égard des factions apparaît un peu à Maurice Duplay comme une suite de meurtres passionnels.

Toute la sexualité de Robespierre lui a reflué au cerveau, pour se traduire en une politique exterminatrice et sanglante.

Toutefois, le Dr Duplay se garde bien de la taxer de sanguinaire, car l'*Incorruptible* ignore toujours la cruauté ; il n'assista qu'à une exécution capitale, la sienne, et dans ses rapports avec les Duplay, ses hôtes, il montra beaucoup de douceur et de sensibilité. Parlant de lui, Elisabeth ne cessait de répéter : « Il était si bon ! C'était un apôtre, un saint ! » « Mais, dès qu'il s'agissait de ses doctrines, il se comportait avec cette inhumanité absolue que l'on observe chez les maniaques et les aberrants. »

Telle est, résumée dans ses grandes lignes, l'étude de psychologie freudienne, et de critique historique, à laquelle s'est livré le Dr Maurice Duplay, en s'appuyant sur d'importants documents inédits. Elle m'apparaît comme une des plus pondérées, les plus claires, les plus lumineuses, que la doctrine du Maître viennois ait inspirée. Et si je me suis étendu un peu longuement sur elle, dans ce commentaire de la belle réponse qu'a bien voulu nous envoyer M. Charles Baudouin, c'est parce qu'elle m'a paru posséder toutes les qualités que l'on trouve dans les études analogues que nous devons à l'auteur de la *Psychanalyse de l'Art*.



Je crois bien qu'il n'est pas un seul lecteur de l'*Idée Libre* qui, ayant suivi notre Enquête sur le Transformisme,

ait oublié l'originale et profonde réponse qu'y fit Charles-Aug. Bontemps : Sexologiste à la plume élégante, muni d'un sérieux bagage biologique, ce jeune et brillant essayiste a trouvé le moyen de présenter au grand public, sous une forme attrayante, passionnante même, les grands problèmes de la vie et de l'éthique sexuelles.

En des conférences fort suivies, comme dans ses articles de la Revue *Vivre intégralement*, il traite ses délicats et toujours épineux sujets, avec une compétence et une clarté que ses adversaires même ne cherchent pas à lui dénier.

Sa réponse à notre Enquête nous apparaît d'une importance capitale et digne d'être consignée ici, après celle de Charles Baudouin, le problème sexuel étant à la base même de la doctrine freudienne.

Voici donc comment le freudisme s'offre à la pensée de

CHARLES-AUG. BONTEMPS

Vous me posez des questions bien difficiles ; des réponses suffisantes demanderaient de longs développements qui au surplus, ne ressortissent que pour une toute petite partie aux thèmes qui me sont familiers. Puisque vous pensez que la libre-culture (le nudisme intégral) peut apporter des éléments à l'étude du freudisme, je vous répondrai sur ce point par le résultat de mes observations. Mais je me garderai de conclure absolument.

Il en est du freudisme comme du pasteurisme, où la vérité partielle prise pour un absolu a fait commettre de graves erreurs. La pastorisation a donné de merveilleux résultats ; mais la découverte des vitamines a conduit à de

nécessaires rectifications. Du point de vue social où je me place — et sans prendre parti dans les controverses médicales où je n'ai rien à voir — on peut observer que la libre-culture a précisément fait ressortir un autre inconvénient de l'application outrée de l'antisepsie, du vaccin et du sérum : accoutumance du milieu physiologique qui rend l'action du vaccin douteuse ; en contrepartie moindre résistance de l'organisme, troublé par les interventions artificielles et qui se désaccoutume des réactions de l'auto-défense.

Il en va de même du freudisme qui tend — comme toute thèse en partie nouvelle — à vouloir tout expliquer et tout résoudre. Il nous donne néanmoins de précieux moyens d'investigation psychologique qui, ramenés à de justes proportions, apporteront non seulement d'utiles éléments à la psychiatrie mais aussi des arguments nouveaux aux partisans d'une réforme concrète de la morale.

Particulièrement, la théorie du refoulement enrichit ce domaine de données que l'expérience vérifie. Mais — autant que j'ai pu en juger par l'étude des confessions qu'il m'a été permis de recueillir et par les observations que j'ai faites — on errerait en s'en tenant à une théorie simple du refoulement par l'emprise du milieu social et familial, sous l'égide d'une morale abstraite, fondamentalement anti-sexuelle. Les causes comme les conséquences du refoulement sont complexes ; sa nature également. Le psychisme n'échappe pas à l'action physiologique. La nature des sécrétions internes, leur dosage, interviennent au point d'être déterminants. Des tendances refoulées comme immorales ont des répercussions diverses, selon qu'elles sont plus ou

moins le résultat de l'imagination animée par des accidents extérieurs ou la conséquence d'un état physiologique anormal. Et quand j'écris anormal, c'est pour désigner vulgairement l'état qui s'éloigne du type mâle ou femelle simple, pour autant que ce type — dans la lourde ascendance du civilisé — existe réellement. Les études du docteur Maranon ouvrent sur l'androgynie des vues qui — trop systématisées sans doute, elles aussi — vont se fondre avec celles de Freud pour éclairer bien des anomalies de nos comportements.

Est-ce à dire que toute psychologie ressortit au domaine du sexe ? Pratiquement, cette théorie se heurterait aux données de l'observation courante. Au fond, elle correspond bien à la vérité biologique. L'unicellulaire est un sexe ; l'être complexe, en bas de l'échelle, ne semble naître que pour s'empresse de se reproduire et mourir ensuite ; au haut de l'échelle, le sexe domine encore son activité psycho-physiologique. Toutes les théories spiritualistes et toutes les métaphysiques n'y feront rien. Mais ce qu'elles peuvent faire, et ce qu'elles font, c'est fausser le mécanisme sexuel et le rendre ainsi plus difficile à manier, plus dangereux. Ce qu'elles font encore, c'est d'ajouter à sa complexité à force de lui faire des retouches et de l'adapter à des fonctions qui ne sont pas ses fonctions normales.

L'observation scientifique constate des faits, qui sont en partie naturels, en partie dus aux adaptations et aux déformations subies. Certaines de celles-ci sont assez intégrées en nous pour paraître en quelque sorte normales. Cette complexité ne peut être négligée par le moraliste et le sociologue modernes.

Sur ce plan encore, Freud apporte une riche matière de travail. Observons, pourtant, que le pan-sexualisme biologique est lié à cet autre fait biologique de la réaction mutuelle des fonctions vitales. Si la sexualité est subordonnée aux sécrétions endocrines de glandes qui ne sont pas spécifiquement sexuelles, on peut en inférer, soit que toutes les réactions organiques retentissent dans le sexe ou, tout aussi bien, que le sexe est sujet de réactions non sexuelles et, par conséquent, susceptible de contrainte et d'adaptation. Si le complexe physiologique sexuel réagit sur le psychisme, le psychisme, à son tour, contrecarre l'élan sexuel.

Donc, pan-sexualisme si l'on veut, comme point de départ biologique. Mais dissociation des fonctions pour l'étude des possibilités humaines, en vue de la formation de l'homme en devenir.

A mes yeux, la sexualité est bien la réserve des forces psychiques « brutes ». Il faut donc s'attacher à connaître cette réserve et les moyens de l'utiliser. Ce qui oppose la morale judéo-chrétienne — et, précisément, les méthodes sociales de la libre-culture à celles de la théologie — c'est que celles-ci entendent dominer les forces sexuelles brutes (les refouler) tandis que les autres s'attachent à les canaliser, (vaincre la nature en lui obéissant).

Le freudisme, rattaché à d'autres théories qui l'expliquent, le complètent ou le rectifient, me semble donc un apport qui aura, en sociologie, des conséquences éminemment utiles, pour autant que la sociologie reviendra à considérer l'individu dans la société, et non plus seulement l'individu pour la société.

Ce qui fait crier les ennemis acharnés du freudisme, c'est la démolition, par la psychanalyse, d'un procédé commode de classement en morale : l'individu, abstraction sociale et jugé comme tel. Avec Freud, avec Maranon et d'autres, l'individu est considéré en soi. Et ce que l'on y découvre fait apparaître, avec un déterminisme psycho-physiologique qui modifie la notion de responsabilité, une conception différente des rapports sexuels et, par conséquent, de la cellule sociale. Si la nature de l'homme est d'évoluer socialement et moralement sur ces données d'observation, Freud n'y peut rien. Ses adversaires non plus. Car les plus grands savants ne découvrent que ce qui est. Les interprétations peuvent varier. Le fait demeure.

Charles-Auguste BONTEMPS.

Le point capital de cette réponse, si étudiée, peut se résumer ainsi : « Le psychisme n'échappe pas à l'action physiologique. La nature des sécrétions internes, leur dosage, *interviennent, au point d'être déterminantes*, (c'est moi qui souligne, on verra pourquoi tout à l'heure). Des tendances refoulées comme immorales, ont des répercussions diverses selon qu'elles sont plus ou moins le résultat de l'imagination ou la conséquence d'un état physiologique anormal. Et quand j'écris anormal, c'est pour désigner vulgairement l'état qui s'éloigne du type mâle ou femelle simple pour autant que *ce type — dans la lourde ascendance du civilisé — existe réellement*. Les études du Dr Maranon ouvrent sur l'androgynie, des vues qui — trop systématisées sans doute, elles aussi — vont se fondre avec celles de Freud pour éclairer bien des anomalies de nos comportements. »

J'ai tenu à ce que ces lignes soient répétées ici, parce qu'à mon avis, on ne saurait trop faire pour les graver dans l'esprit du lecteur...

Oui, peut-être trouve-t-on dans les travaux biologiques de Maranon, (j'ajoute et aussi dans les spéculations de Camille Spies), une certaine systématisation ; mais il n'en est pas de même, à mon sens, des études profondément scientifiques que Jacques Fischer a consacré à la question de l'androgynie dans son *Essai d'interprétation physiologique de la pensée humaine*.

Nul mieux que Fischer n'a mis en relief ce que j'appellerais l'instabilité du sexe dans les races humaines, et ses répercussions sur la morale sexuelle.

Avec lui nous remontons jusqu'aux origines mêmes de l'impulsion sexuelle chez l'homme et à la formation de la pensée d'amour ; et nous voyons ainsi très clairement combien fragiles sont les bases sur lesquelles repose notre pré-tendue morale sexuelle, qui tient par dessus tout à établir une différenciation complète et absolue des sexes chez l'individu humain. Il nous fait toucher du doigt les causes qui font que tel homme pense érotiquement en femme et telle femme en homme. Nous voyons aussi que la pensée d'amour est en fonction de l'état du liquide sanguin, irrigateur du cerveau. La composition chimique de ce liquide et, par suite, son action physiologique, dépendent elles-mêmes de deux faits : la constitution organique des glandes à sécrétion interne et la valeur de l'énergie qui règle le fonctionnement de ces glandes.

Et c'est ainsi qu'à ses yeux le traitement, par exemple de la crise morale sexuelle — véritable folie d'amour —

par la biochimie ou la physiologie et le redressement sexuel n'ont rien qui puisse contrarier la morale sociale, puisqu'elle permettrait de rapprocher au maximum de celle-ci les pensées sexuelles des individus aberrants.

La seule limite à imposer à ce traitement serait, bien entendu, que l'état de vie de l'individu traité et ramené à l'étiage moral (ou si l'on veut à son vrai sexe et aux pensées qui en découlent) fut à peu près heureux, car on ne peut admettre la monstruosité qui consisterait à rendre la vie impossible au sujet, sous prétexte d'améliorer sa morale sexuelle.

Et je partage, quant à moi, jusqu'à un certain point, l'opinion de Jacques Fischer, quand il conclut : « Cette opinion de la morale sexuelle inculquée en quelque sorte à coups de pilules et de piqûres, pour étrange qu'elle puisse paraître, aurait tout au moins l'avantage de répondre à quelque chose de précis et de concret, et cette morale qui rétablirait l'harmonie sexuelle, dans sa logique, et ramènerait tous les hommes à un fonctionnement sexuel tel qu'ils seraient tous heureux, sinon intelligents, et qu'ils ne se feraient pas de mal les uns aux autres, serait évidemment d'une jolie conception sociale »

Si à cette conception audacieuse autant qu'originale, je fais une réserve, elle consiste en ce que, partisan convaincu de la médecine naturiste, j'estime que dans beaucoup de cas, la pilule, la piqûre, le traitement chimique en un mot, pourrait être fort avantageusement remplacé par l'emploi judicieux et continu de la physiothérapie (Soleil, air, eau, mouvement, alimentation saine et rationnelle). Seule la

cause naturiste, ou plutôt la vie naturiste, vécue dans toute sa plénitude, est capable de rétablir et de maintenir l'être humain dans l'harmonie complète de son fonctionnement, tant physique que moral.

Avec la vie naturiste scrupuleusement observée, plus d'aberrants sexuels, plus besoin de lois, de règles religieuses étroites, que l'on observe en rechignant ou qu'on viole avec honte ou remords : tout s'arrangerait et s'organiserait d'accord avec les forces naturelles et leur action.

Tels sont les commentaires, un peu longs peut-être, mais à mon avis nécessaires et profitables à mes lecteurs, qui m'ont été inspirés par la substantielle réponse de Charles-Aug. Bontemps.

**

Voici déjà nombre d'années que je fis la connaissance de Marcel Batilliat. C'était à ces joyeux dîners du groupe de la critique littéraire à laquelle nous appartenions tous deux et qui se donnaient dans un petit restaurant du Palais Royal.

Jeune encore, il promettait de devenir ce qu'il est présentement : l'écrivain laborieux et probe, qui a réuni sous le titre : *Le Règne de la Beauté*, une série de romans idéologiques dans lesquels, répudiant toute intention d'anecdotes, il s'est proposé de donner « une interprétation harmonieuse et décorative de la pensée moderne et de la vie. » Les principaux de ces romans ont pour titre : *Chair mystique* ; *La Beauté* ; *Versailles aux fantômes* ; *La joie* ; *La loi d'Amour* ; *Survivre* ; *Le sortilège du printemps* et, tout récemment,

La Flamme de l'Automne, qui, par certains côtés, rappelle la doctrine freudienne.

C'est pourquoi j'ai tenu à donner ici le point de vue de

MARCEL BATILLIAT

J'ai lu avec un grand intérêt l'œuvre du docteur Freud. Il me semble que son initiative philosophique a surtout consisté à ériger en système rigoureux un ensemble de faits dont les esprits clairvoyants ont toujours eu la connaissance, ou du moins l'intuition.

Quelques instincts primordiaux concourent à assurer la perpétuité des espèces, en dehors de tout contrôle de l'intelligence. Le « panérotisme » est l'un d'eux, comme l'universel besoin de nutrition, comme l'effroi de la souffrance et de la mort. En se basant sur l'étude scientifique de cet instinct et de ses déviations, Freud a créé une doctrine et proposé une méthode. Il a apporté ainsi la confirmation positive de quelques vérités immémoriales. Et la considération attentive du monde intellectuel lui a rendu justice.

Mais cette doctrine et cette méthode ont-elles provoqué une révolution dans l'art et la morale ? Je ne le crois pas. La « loi d'Amour » a toujours inspiré les écrivains et les artistes, et ceux-ci sont guidés plus sûrement par l'intuition que par l'analyse méthodique. C'est l'intuition seule qui donne à l'artiste, comme au philosophe, la juste compréhension du monde et de ses lois.

Marcel BATILLIAT.

On remarquera tout de suite, par ces dernières lignes, l'importance que l'auteur de la *Loi d'amour* donne à l'intui-

tion dans la pensée à la fois littéraire et philosophique. Par là, il se révèle bergsonien plus que freudien, et je me permets de ne pas être de son avis.

L'erreur fondamentale de l'illustre philosophe, dont la gloire et l'influence ne cessent de décroître, est aujourd'hui reconnue et affirmée par les plus prudents et les mieux psychologiquement documentés de notre époque.

Qu'il y ait, et que l'on trouve, en cherchant bien, une part intuitive dans les grandes œuvres et doctrines qui ont à la fois bouleversé et orienté vers un plan nouveau la pensée de tous les temps, je n'en disconviendrai certes pas.

Je suis même prêt à reconnaître que l'intuition a joué son rôle au début, sinon pendant la gestation de l'œuvre décisive. Que cet éclair ait pu illuminer de sa lumière, aussi brillante que fugitive, un Galilée, un Newton, un Darwin, un Freud même, beaucoup de profonds esprits l'affirment.

Mais, que ce soit à la seule influence de cette fée, dont Bergson fait l'Egérie de l'esprit humain, qu'ils doivent d'avoir pu mener à bien leur grande œuvre, c'est ce que je ne puis admettre.

Et je pense que ceux-là sont dans l'erreur qui ne voient dans le génie que le côté intuitif. Je le vois vite à bout de souffle, ce génie tout d'intuition, à qui manqueraient la puissance du travail, la profondeur de l'observation, l'union de l'esprit synthétique et de l'esprit analytique.

Et pour en revenir aux écrivains et aux artistes considérés au point de vue freudien, je n'hésite pas à dire à Marcel Batilliat que la valeur de leur œuvre serait autrement sérieuse, et leur effort autrement décisif « s'ils s'étaient laissés

sés guider par l'analyse méthodique plus que par l'intuition ».



Qui, des lecteurs de *l'Idée Libre*, n'a gardé le souvenir de notre toujours regretté et vénéré ROBIN, que j'appellerais volontiers le héros de Cempuis, ce mot de héros pris dans la belle acception que lui donnait l'antiquité...

N'a-t-il pas été l'infatigable champion, le Bayard de la lutte formidable engagée pour que la chose sexuelle, et le langage qui l'exprime, ne soient plus une honte et un scandale ? Ne peut-il ainsi être rangé parmi les précurseurs du freudisme ? N'est-il pas un peu le père de la sexologie, devenue, grâce à ses prédécesseurs et successeurs, la plus captivante des sciences ?

Si elle eut vécu — cette grande victime de l'hypocrisie contemporaine — il m'eut été agréable et profitable de la faire participer à cette Enquête. Ne pouvant, hélas ! faire parler que ses mânes, c'est à l'un de ses plus talentueux et courageux disciples que je me suis adressé. Et c'est pour quoi je donne ici l'opinion de celui qui, ayant à ses côtés, sa vaillante et intelligente compagne, continue, dans la *Grande Réforme*, le bon combat sexologique.

Voici donc Freud et sa doctrine jugés par

EUGENE HUMBERT.

Je suis persuadé que Freud a été un grand révolutionnaire dans le domaine de l'influence du « fait sexuel » sur l'individu et qu'il l'a su bien mettre en lumière dans ses

ouvrages. Le Pansexualisme m'apparaît donc fondé ; — le sexe étant lui-même soumis à des influences intérieures et extérieures.

La psychanalyse contribue pour une part importante aux méthodes de recherche psychologique et une psychologie qui la rejetterait ressemblerait fort à une thaumaturgie.

Oui, la psychanalyse est un progrès sur la psychologie et la morale traditionnelles, mais elle n'est encore qu'un anneau dans la chaîne des découvertes que le cerveau de l'homme, libéré des terreurs et des contraintes d'autrefois et d'aujourd'hui encore, fera. — Songez à l'influence sur nos idées qu'aurait la fécondation artificielle d'une femme par la semence d'un gorille, ou d'une femelle d'un gorille par un homme ! Cette expérience étant faite sous le contrôle de savants.

L'influence de Freud a été considérable. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à consulter la liste longue déjà des ouvrages qui ont paru sur sa personne, ses idées, ses méthodes, ses écrits, et toutes les œuvres littéraires qui se réclament de lui.

Eug. HUMBERT.

Un mot seulement sur ces quelques lignes synthétiques et c'est à propos de l'audacieuse allusion que fait Eugène Humbert à l'influence que pourrait avoir le croisement de l'homme et d'un primate.

Lorsqu'il y a plus d'un demi-siècle — c'était en 1883 — je traversais avec Jean Bayol, la Guinée française, le Fouta-Djalon (aujourd'hui cultivé et prospère, mais dont les ri-

chesses étaient à peine soupçonnées), j'ai passé de longues semaines dans les sylves quasi-vierges, que la voie ferrée traverse ou cotoie aujourd'hui.

C'était alors le pays idéal des chimpanzés — celui des primates qui se rapproche le plus de notre ancêtre hominien et, par conséquent, de l'homme actuel.— J'ai pu alors me rendre compte des étranges affinités qui persistaient encore entre eux et l'indigène, habitant comme lui la forêt — affinités qu'aucune trace de civilisation n'avait encore atténuées.

Je pus constater que, pour l'indigène, le chimpanzé, son voisin de sylve, n'était pas un singe, ainsi qu'il qualifiait le macaque et le singe vert, mais un homme comme lui : « s'il ne parle pas, s'il nous fuit, c'est pour qu'on ne le fasse pas travailler ».

Pour eux, il ne faisait aucun doute que les rapports sexuels entre noir et chimpanzé ne resteraient pas inféconds.

J'avoue, cependant, n'avoir jamais entendu citer un seul cas de pareil accouplement.

Mais, dès ce moment, mon esprit alors conquis, comme aujourd'hui, par la grande pensée transformiste je rêvais de l'expérience à laquelle Eugène Humbert fait allusion.

Un peu plus tard, pendant les deux longues années passées dans la brousse guinéenne, et notamment au Rio-Pongo et en Mellacorée, je gardais en captivité ou plutôt en demi-liberté, plusieurs chimpanzés, et je dois dire que des mesures exceptionnelles s'imposaient pour protéger contre leurs tentatives brutales les jeunes filles indigènes qui fréquentaient le blockauss.

A l'ardeur de l'élan érotique qui les soulevait à l'approche de l'une d'elles, je reconnaissais que celle-ci se trouvait en pleine période menstruelle. Et j'attribuais aux émanations qui se dégageaient d'elle, l'excitation génésique du mâle chimpanzé. On sait en effet que les femelles des primates ont leurs menstrues. Et l'idée de l'expérience s'ancrait encore plus dans mon cerveau.

Enfin, lorsqu'en ces dernières années, à l'orée de ce même Fouta Djalon, à Kindia, fut créée, sur l'initiative de Voronoff, la cité des chimpanzés, je songeais que cette expérience était peut-être devenue possible telle que la conçoit Eugène Humbert, et que je la voudrais moi-même ; c'est-à-dire sous le plus rigoureux contrôle scientifique.

Mais les résultats — s'ils sont positifs — auront-ils, sur nos idées l'influence qu'il présuppose ? Je ne le crois pas. La doctrine transformiste sur les origines de l'homme faisant aujourd'hui partie intégrante de la pensée scientifique.



Qui donc parmi ceux qui suivent attentivement nos études n'a gardé dans sa mémoire, sinon toute, du moins les parties essentielles, de la contribution qu'apporta Jules de Gaultier à notre Enquête sur le Transformisme ? Cette réponse était, en effet, à la fois originale et profonde, car, outre, un raccourci saisissant de l'œuvre biologique de Quinton, elle contenait, sur la grande question, des aperçus vraiment neufs.

Sa réponse à notre Enquête sur Freud lui fait aujourd'hui, comme on va voir, un remarquable pendant ; elle

l'égale, si elle ne la surpasse, en originalité et en profondeur.

Elle mérite d'être, non seulement lue et relue, mais longuement méditée, comme je l'ai fait moi-même, car elle introduit dans l'étude du Freudisme, avec un mot nouveau : le bovarysme — encore inconnu peut-être de beaucoup — une conception, ou plutôt un point de vue, qui range son auteur parmi les précurseurs de l'œuvre freudienne, ainsi que je le montrerai dans mes commentaires.

Prêtons donc une oreille attentive à

JULES DE GAULTIER.

Ne pouvant, en raison de travaux personnels qui me retiennent, répondre à toutes les questions de votre enquête, je m'en tiendrai à la méthode de critique égoïste que j'ai exposée dans l'introduction de l'un de mes ouvrages : *Comment naissent les Dogmes ?* C'est-à-dire que je ne traiterai du Freudisme que dans sa relation avec ma conception du *Bovarysme*, dont il m'a semblé, dès sa première apparition, qu'il évoquait un cas d'une extrême importance.

Abstraction faite ici de sa signification métaphysique et considéré sous le jour strictement psychologique, le bovarysme s'exprime, dans la relation qui se forme entre le moi hérité, tel qu'il apparaît avec le fait biologique de la naissance et le milieu social.

Le moi hérité est uniquement composé de tendances et de virtualités inscrites dans l'organisme.

Le milieu social est formé de notions, de toutes les notions, qu'en vertu du fait spécifique de l'intelligence,

l'homme a le pouvoir, par la tradition verbale, par la tradition écrite et artistique, de transmettre d'une génération à une autre, c'est dans cet ensemble que la suggestion sociale prend sa source.

Le moi hérité n'est pas une cire molle sur laquelle viendraient s'inscrire sans résistance ces suggestions du milieu. Il y a dans les tendances et dans les virtualités qui le composent un principe d'élection qui l'incite à accepter certaines de ces suggestions et à en rejeter d'autres.

C'est par l'entremise de la conscience que le moi hérité est touché par les suggestions du milieu. Il est à l'origine formé d'éléments subconscients où l'énergie psychique est toute entière assemblée en une impulsion dont l'intervention de la conscience n'a distrait aucune part. Dire de l'homme, dire de l'individu qu'il se conçoit autre qu'il n'est, c'est marquer l'écart qui se forme entre les tendances originelles du moi et ce qu'il devient au cours de la réalisation sociale.

En fait, le moi hérité ne peut vivre dans le milieu social, en voie de perpétuelle évolution, qu'en tant qu'il s'est adapté dans une certaine mesure à ses conditions. Les réfractaires absolus, quel que soit l'héroïsme de leur attitude, sont éliminés, et il entre une grande part d'abdication chez ceux qui s'accrochent de l'état social. Ceux-ci en viennent à situer leur moi dans le compromis, plus ou moins heureux, qui s'est formé entre les tendances héritées et les influences du milieu. Ils l'identifient avec ce compromis qui leur permet de vivre. Le moi, qui semble former une unité, est toujours une relation entre deux courants de forces, les unes venues de l'hérédité, représentées par les tendances et les virtualités

organiques, les autres venues du milieu social. Il sera en harmonie avec lui-même dans la mesure où ces deux courants s'uniront et se confondront en un seul et cette réussite, qui relève d'un aléa, se réalisera lorsque les circonstances du milieu auront proposé au moi hérité des modes d'activité conformes à ses tendances et à ses aptitudes. Cet état d'euphorie sera détruit ou n'aura pu se produire si un conflit se déclare entre les tendances héritées et les buts proposés par la suggestion sociale et plus ou moins acceptés par l'individu.

Or ce conflit sera d'autant plus aigu que les tendances profondes du moi hérité seront moins connues de l'individu lui-même. Et cette affirmation repose sur une idée que je vient d'effleurer et sur laquelle il me faut insister maintenant parce qu'elle est essentielle à la conception du bovarysme et que c'est aussi sur elle que reposent toute la validité et toute l'efficacité de la psychanalyse. C'est celle-ci : que toute énergie divisée avec elle-même par l'apparition de la conscience, est nécessairement inférieure en force, en déterminisme efficace, à ce qu'elle était en son premier état de totalité indivise. Elle est inférieure à cette première manifestation de la quantité de force exactement qui lui a été soustraite pour supporter l'état de conscience. D'où supériorité du réflexe sur l'instinct, de l'instinct sur l'action raisonnée et de celle-ci sur l'acte purement contemplatif, qui n'engendre plus d'effets, ce qui emporte d'ailleurs sa perfection dans son genre. Ceci posé, il en résulte que toute la part d'énergie demeurée subconsciente dans le moi déclenche un courant d'action, un déterminisme — qui se heurte à la conception que le moi socialisé se forme de lui-même et

de ce qu'il veut, — et qui est un bovarysme, une façon de concevoir les choses autrement qu'elles ne peuvent devenir. Il se heurte à cette conception et il la heurte, lui opposant des actes qu'elle réproouve. La rencontre entre ces deux courants engendre un conflit et tant que l'un des deux ne s'est pas rendu maître de l'autre, ce conflit de forces qui sont, d'une part celles du moi hérité, d'autre part, celles du milieu social, s'exprime en un état de trouble, de déséquilibre, de désharmonie de l'être avec lui-même, qui constitue expressément l'état de bovarysme. A des déterminismes, qui, formés dans le subconscient, assignent à l'énergie individuelle dans l'ordre de la causalité, des effets précis, le moi socialisé, dans l'ignorance des fins proposées, leur substitue des bovarysmes, des interprétations imaginaires, où il oppose à des causes réelles des motivations fictives, et dans la plupart des cas, il est impossible de détourner le courant de la causalité vers l'issue qui lui a été ouverte dans la motivation, d'adopter le déterminisme au bovarysme.

C'est à l'égard de ces états que la méthode de Freud m'est apparue comme une thérapeutique. Elle consiste en effet à évoquer à la surface de la conscience ces éléments subconscients dont la supériorité dynamique sur les éléments sociaux du moi vient précisément de ce que l'énergie qui les anime n'a pas encore été atténuée par le prélèvement au profit d'un état de conscience. Pour peu que l'opération réussisse, pour peu que le bel animal sauvage, aux aguets parmi les ténèbres de la subconscience et prêt à bondir dans les actes par-dessus la barrière des motifs, se laisse charmer par les manœuvres de la psychanalyse, et prendre aux pièges de la conscience, voici, dans le champ clos des motifs, les

chances égalisées. Une nouvelle part du moi hérité aura été socialisée. Elle aura été contrainte de divulguer la fin précise vers laquelle elle tend. Il n'y aura plus de joueur masqué auquel on puisse prêter des intentions imaginaires. Le bovarysme prend fin. Il est éliminé. Que la tendance secrète ainsi évoquée et dépouillée de son secret conserve, après cela, assez de force pour entraîner à sa suite et sous son hégémonie toutes les énergies du moi, cela peut arriver en bien ou en mal. Du moins, tout aura été tenté pour que cette tendance refoulée ne soit plus enfermée dans la caverne d'où elle s'élançait pour jeter le trouble dans la délibération des motifs.

Mais dans la plupart des cas, et en raison de l'atténuation apportée par les états de conscience aux impulsions de l'énergie subconsciente, il arrivera que ces conséquences extrêmes seront évitées et qu'un compromis, plus ou moins proche d'une harmonie, d'une solidité suffisante pour être un viatique, pourra être réalisé entre les diverses tendances du moi. L'homme, l'individu, sera en harmonie avec lui-même. Il aura réalisé la règle de conduite que Flaubert lui-même, dans une de ses lettres, avait tirée de son observation de la nature humaine. « Sois en harmonie avec toi même », disait-il, invoquant le « Sibi constat » d'Horace, la maxime où le poète fait tenir sa définition du sage.

C'est donc comme méthode propre à éliminer le bovarysme que le Freudisme m'est apparu en relation avec ma propre pensée et que je lui reconnais théoriquement, en matière psychique, une valeur thérapeutique très précieuse.

Le panérotisme, comme base de la doctrine est-il fondé, demandez-vous? Selon moi, oui. Je pense avec Nietzsche que

la Vie est quelque chose qui veut se surmonter soi-même, sans estimer que cette formule soit nécessairement en contradiction avec celle de Schopenhauer : volonté d'existence. Il est possible que la volonté de se surmonter et de s'accroître soit la condition sous laquelle la Vie peut se conserver. Et ici je rejoins sous un autre aspect la conception de Quinton, dont j'ai entretenu l'an dernier nos lecteurs. Sous ce jour, l'Erotisme, comme volonté de s'accroître, de se projeter et de se multiplier hors de soi-même, répond bien à cette tendance métaphysique fondamentale. Comme l'avion, pour se maintenir dans les airs et pour résister à la pesanteur, doit engendrer constamment des forces nouvelles de propulsions, la biologie, pour résister à la mort, doit engendrer constamment de nouveaux êtres. Gros est le grand moteur biologique.

Si je m'accorde avec Freud sur le principe, je ne crois pas exprimer une idée originale en formulant que, dans la pratique, l'explication me semble avoir été soumise à des règles trop étroites et dont la rigidité, qui peut sembler conventionnelle, risque d'entraver la liberté de nouvelles recherches et de nouvelles analyses.

Jules DE GAULTIER.

CONCLUSIONS & REFLEXIONS

I. — L'ŒUVRE DE FREUD DEVANT LA CRITIQUE

INJUSTICES ET PARTI-PRIS

Et maintenant, quelles conclusions tirer de cette longue enquête, au cours de laquelle les doctrines freudiennes et la psychanalyse ont été examinées et critiquées par les esprits les plus divers ? Si divers qu'il n'est pas facile de coordonner d'une façon rationnelle et claire leurs critiques et leurs réflexions.

Tout d'abord, du nombre des questionnaires envoyés et des réponses reçues, il m'est permis de conclure que contrairement à ce que beaucoup seraient portés à croire, la période d'ostracisme, ou mieux d'indifférence systématique, est loin d'être close en France.

Cette indifférence, je la relève — non sans regret — parmi certains maîtres de la pensée française — savants et philosophes — auxquels va toute mon admiration, avec la reconnaissance que ma propre pensée leur doit.

Plusieurs d'entr'eux m'ont répondu avec un empressement flatteur pour moi, pour me dire qu'ils ne répondraient

pas à mon Enquête, uniquement parce qu'ils n'avaient pas lu ou ne connaissaient pas suffisamment l'œuvre de Freud. Tel l'illustre physiologiste Charles Richet, qui tient une si large place dans mon Enquête sur le Transformisme et qui m'écrivit : « Je n'ai pas étudié l'œuvre de Freud ; alors je n'en parlerai pas. »

Certes, mon enquête même le prouve, j'ai eu tort tout à l'heure de prononcer le mot d'ostracisme : il est de beaucoup exagéré pour rendre l'état présent de la doctrine et de la pensée freudiennes en France.

Ainsi que mon Enquête le démontre nous sommes loin, bien loin, de la conspiration du silence qui accueillit les premiers efforts pour y introduire l'œuvre de Freud. Loin également du concert quasi-unanime de critiques systématiquement hostiles qui suivit cette période.

Comme on l'a vu, la grande majorité des réponses que nous avons recueillies, sont sincères, désintéressées et vraiment scientifiques. Très rares, celles qui trahissent encore la mauvaise foi, dont nous avons établi la cause et les origines dans notre *Introduction*.

Le plus sévère et je dirais plus franchement le plus injuste, a été M. Marcel Boll.

Tant dans sa réponse que dans tout ce qu'il a écrit sur le Freudisme, il a repris et maintenu âprement celle des critiques de jadis à laquelle Freud fut particulièrement sensible et par laquelle fut troublée sa grande équanimité.

Il s'agit du grave reproche qui lui fut adressé d'avoir emprunté, que dis-je ? clandestinement dérobé à Pierre Janet le peu qu'il y avait de bon dans son œuvre. N'avait-il pas, ajoutait-on, suivi les cours de l'illustre philosophe, en

même temps que les leçons cliniques de Charcot, à la Salpêtrière ?

Ce reproche, d'une injustice flagrante, et que Marcel Boll eut mieux fait de laisser au méprisant oubli dans lequel il était aujourd'hui tombé, n'en a pas moins affecté le grand psychiatre viennois, à ce point que même à l'heure où j'écris ces lignes, après de nombreuses années et au plein de son triomphe, il ne l'a pas oublié. Pour parler son langage, je dirai qu'il n'est pas arrivé à « refouler » complètement son odieux souvenir dans les ténèbres de son inconscient et qu'il revient encore aujourd'hui, pour le troubler, à son moi conscient, dans l'éclatante lumière de sa gloire.

J'en ai pour preuve les lignes écrites par lui, voici à peine trois ans, dans le beau livre qui a pour titre : *Ma vie et la Psychanalyse*, dont un rapide résumé formera la meilleure peut-être de nos Conclusions et Réflexions.

Il y raconte comment, au printemps de 1885, il fut reçu à la Faculté de médecine de Vienne, docent de neuropathologie, sur la base de ses travaux histologiques et cliniques, comment, peu après, sur la recommandation de Brücke, son maître, un subside assez élevé lui fut alloué pour un voyage. Il choisit Paris où, comme je l'ai dit, dans mon *Introduction*, l'enseignement de Charcot, attirait alors, par son éclat et son originalité profonde, tous les neurologistes de l'Europe.

J'ai dit aussi comment je fis alors sa connaissance, sans me douter un seul instant que le jeune docent, auditeur libre comme moi, deviendrait un jour l'inventeur de la psychanalyse et que sa gloire éclipserait un jour celle du Maître dont nous écoutions avidement la parole.

L'accueil que lui fit Charcot ne fut pas plus débordant d'amabilité que celui dont il m'honora quand je lui présentai la lettre de Grasset, son ancien élève et mon maître.

— « J'entrai, dit-il, comme élève à la Salpêtrière, mais j'y fus, au début, perdu parmi tous les élèves accourus de l'étranger, donc peu considéré... »

En lisant cela, après avoir écrit mes souvenirs personnels sur ce sujet, je n'ai pu réprimer un sourire, qui était comme une consolation lointaine d'avoir été, moi aussi, peu considéré par le Maître.

— « Un jour, poursuit-il, j'entendis Charcot regretter que le traducteur allemand de ses leçons n'eut plus donné signe de vie depuis la guerre. Il aimerait que quelqu'un entreprit la traduction de ses « Nouvelles leçons ». Je lui écrivis pour m'offrir à lui ; je me souviens même que la lettre contenait ce tour de phrase : Je n'étais affecté que de l'aphasie motrice, mais non pas de l'aphasie sensorielle du français... ». Ce tour, emprunté à l'une de ses plus éclatantes découvertes, provenant d'un élève étranger, dût plaire au Maître. Charcot agréa le jeune docent, et l'introduisit dans son intimité, et, ajoute Freud, depuis lors, j'eus ma pleine part de tout ce qui avait lieu à la clinique.

Mais que devient Pierre Janet, me direz-vous ? J'y arrive et l'on va voir que ce que je viens d'écrire était indispensable pour faire comprendre l'injustice du reproche adressé au maître de Vienne.

Freud, en effet, poursuit ainsi son récit : «...A l'heure où j'écris ces lignes, je reçois de France d'innombrables articles et coupures de journaux témoignant d'une lutte violente contre l'acceptation de la psychanalyse et présentant mes

rapports avec l'Ecole française sous les couleurs les plus fausses. Je lis, par exemple, que j'utilisai mon séjour à Paris pour me familiariser avec les doctrines de P. Janet, puis que je pris la fuite avec mon larcin. C'est pourquoi je veux mentionner expressément que le nom de Janet, pendant mon séjour à la Salpêtrière, ne fut même pas prononcé ».

II. — GENESE ET EVOLUTION D'UNE GRANDE DOCTRINE ET D'UN GRAND ESPRIT

Pour bien comprendre toute l'importance qu'eut, pour Freud, l'incident Janet, il est nécessaire de savoir comment naquit et évolua dans son esprit, la doctrine de la psychanalyse. Mes lecteurs me sauront gré de le leur exposer avec quelques détails, car c'est là un point capital dans l'œuvre comme dans la vie du grand psychiatre. Il ne faut pas oublier en effet, que sa doctrine toute entière, aujourd'hui si complexe et si vaste, est sortie de ses premières études sur l'hystérie.

Je suivrais dans cet exposé Freud lui-même. Après avoir, pendant quelques années, appliqué fidèlement au traitement de la névrose-protée la thérapeutique de ses maîtres de Nancy, Liébault et Bernheim, c'est-à-dire l'hypnose, il découvrit un jour, que celle-ci était parfois impuissante et que les plus beaux résultats eux-mêmes s'évanouissaient soudain, dès que la relation personnelle du médecin au patient était troublée. Il eut une autre surprise qui, cette fois, eut un résultat décisif. Comme il venait de guérir, par l'hypnose, une de ses plus dociles clientes, celle-ci à la fin de l'une des dernières séances, lui jeta, en se réveillant, les deux bras

autour du cou. L'entrée inattendue d'une personne de service leur évita une pénible explication, mais ils renoncèrent, d'un commun accord, à la continuation du traitement hypnotique. Par cet incident inattendu, lui fut révélée la nature de l'élément mystique qui agissait derrière l'hypnose. De là sa résolution d'abandonner la thérapeutique de ses maîtres nancéens.

Mais comment et par quoi la remplacer ? L'embarras de Freud était grand, quand vint à son secours le souvenir d'une expérience dont il fut souvent témoin chez Bernheim. Quand la personne en traitement s'éveillait de son somnambulisme, elle semblait avoir perdu tout souvenir de ce qui s'était passé pendant cet état. Mais Bernheim affirmait qu'elle le savait quand même, et lorsqu'il la sommat de se souvenir, quand il assurait quelle savait tout, qu'elle devait donc le dire, et quand, de plus il lui posait encore la main sur le front, alors les souvenirs oubliés revenaient, d'abord hésitants, puis en masse et avec une parfaite clarté. Freud décida de faire de même, et il devait réussir ; ses hystériques n'étant pas autres que ceux de son maître.

Et de fait, il réussit, et à lui complètement se dévoila le jeu de forces dont la compréhension donnait à la théorie un fondement sûr. Pourquoi cet oubli qui, au fond, n'en était pas un ? C'est que les choses oubliées avaient été pénibles ou douloureuses, ou honteuses, pour la personne, devant les préventions qu'elle avait d'elle-même.

En réalité, le prétendu oubli n'avait pas d'autre motif.

Pour ramener à la conscience tout cet indésirable, il fallait chez le malade, vaincre une résistance plus ou moins forte, plus ou moins tenace ; résistance que le médecin pou-

vait mesurer d'après l'effort fourni par lui. On n'avait plus qu'à traduire en paroles ce qu'on avait soi-même ressenti, et l'on était en possession de la théorie du *refoulement*.

Le processus pathogène se laissait maintenant reconstruire avec facilité : Une tendance isolée avait surgi dans la vie psychique, tendance à laquelle d'autres puissances s'étaient opposées. Le *conflit* psychique alors naissant devait suivre un cours tel que les deux facteurs dynamiques — instinct et résistance — luttassent un temps l'un contre l'autre, la conscience prenant puissamment part au conflit et cela jusqu'à ce que l'instinct ait été repoussé et dépouillé de son énergie. Telles étaient l'évolution du conflit et sa solution normale. Mais, dans la névrose, pour des raisons encore inconnues, le conflit avait trouvé une autre issue. Le *moi* s'était, pour ainsi dire, retiré dès le premier heurt avec l'émoi instinctif reprouvé, lui avait fermé l'accès de la conscience et avait empêché toute décharge motrice directe ; mais dans tout cela l'émoi n'en avait pas moins conservé toute son énergie. Ainsi se déroulait le phénomène psychopathologique auquel Freud donnait désormais le nom de *refoulement*.

On est bien obligé d'avouer que rien d'un processus semblable n'avait été jusqu'alors reconnu dans la vie psychique. On était évidemment en présence d'un mécanisme primaire de défense, comparable à une tentative de fuite avant la solution normale ultérieure par le jugement.

De ce premier acte de refoulement découlaient d'autres conséquences. D'abord, il fallait que le *moi* se protégeât par un effort permanent contre la poussée toujours prête de l'émoi refoulé, effort par lequel il s'appauvrisait ; d'autre

part, le refoulé devenu inconscient pouvait chercher une dérivation et des satisfactions substitutives par des voies détournées et, ainsi, faire échouer les intentions du refoulement. Dans l'hystérie (qui préoccupait surtout Freud), cette voie détournée n'était autre que le système nerveux, au moyen duquel l'émoi refoulé se faisait jour en l'un ou l'autre point du corps, donnant naissance aux symptômes. Eminemment protéiformes, ceux-ci n'étaient donc que des compromis, des satisfactions substitutives mais cependant déformées et détournées de leur but par la résistance du moi.

Ainsi posée par Freud, la doctrine du refoulement devint pour lui la pierre angulaire de la compréhension des névroses. De là sa nouvelle thérapeutique ; son but n'était plus ce qu'il appela l'*abreaction* de l'*affect*, engagé dans des voies fausses, mais la découverte des refoulements ; une fois découverts, ils devaient se résoudre normalement par des actes de jugement — acceptation ou condamnation de la chose autrefois repoussée.

Sa nouvelle méthode d'investigation ne fut plus la *catharsis* de Breuer, mais la *psychanalyse*. Ainsi la dénomma-t-il dès cette heure .

Ainsi, parti du refoulement, il en fit le centre et la liaison de toutes les parties de la doctrine psychanalytique. Arrivé à ce point de son Exposé, à l'apogée de sa gloire, à l'heure encore récente où son œuvre s'imposait à la grande majorité des neurologistes et des psychiatres, Freud sentait encore une fois resurgir de son inconscient le fantôme de Pierre Janet, et sa grande âme, pourtant si calme, tressaillait au souvenir du reproche, à peu près oublié par tout le monde.

— « Avant d'aller plus loin, je veux faire une remarque d'ordre polémique. D'après Janet, l'hystérique était une personne, qui, en vertu d'une faiblesse constitutionnelle, ne pouvait pas assembler ses diverses activités psychiques. C'est pourquoi elle aurait été la proie de la dissociation psychique et du rétrécissement du champ de sa conscience. D'après les résultats de l'investigation psychanalytique, ces phénomènes étaient dus à des facteurs dynamiques, au conflit psychique et au refoulement consommé. Je crois cette différence d'une assez grande portée et susceptible de mettre fin au caquetage toujours renouvelé, d'après lequel ce que la psychanalyse peut contenir ayant quelque valeur se réduit à un emprunt aux idées de Janet. Mon exposé a pu montrer au lecteur que la psychanalyse, du point de vue historique est absolument indépendante des découvertes de Janet, comme elle s'en écarte par son contenu et la dépasse de beaucoup par sa portée. Des travaux de Janet ne seraient, en effet, jamais dérivées les conséquences qui ont rendu la psychanalyse d'une telle importance pour les sciences de l'esprit et lui ont valu l'intérêt le plus étendu. J'ai toujours traité Janet lui-même avec respect, parce que ses découvertes ont été parallèles, pendant un assez long temps, à celles de Breuer, faites à une date antérieure et publiées à une date ultérieure. Mais quand la psychanalyse devint, en France aussi, l'objet de discussion, Janet s'est mal comporté, a montré peu de compétence et s'est servi d'arguments qui n'étaient pas très beaux. Enfin, il s'est décrié à mes yeux et il a déprécié lui-même son œuvre en faisant savoir que, lorsqu'il avait parlé d'actes psychiques « inconscients », il n'avait par

là, voulu rien dire, que ce n'avait été qu'une « façon de parler... »

Cela est malheureusement vrai et si j'arrête ici ma citation, c'est non seulement pour le faire observer, mais encore pour relever une fois de plus, combien son âme de savant avait été sensible au reproche et combien dure était la dent qu'il gardait contre le professeur du Collège de France. N'avez-vous pas remarqué que dans les quelques lignes ci-dessus, le mot Janet, revient cinq fois, sans jamais être accompagné d'une épithète pouvant être considérée comme un tant soit peu flatteuse. C'est à peine si les mots : *avec respect*, jetés avec une sorte de hâte, viennent atténuer quelque peu l'âpreté du réquisitoire.

Combien, parmi les savants français, je préfère l'attitude du professeur Auguste Marie dont on a lu la belle réponse, tentant de concilier le psychiatre Viennois et le professeur du Collège de France, sans un seul instant mettre en doute la profondeur et l'originalité du premier !

Pour lui, à bien y réfléchir, il n'y a pas vraiment antinomie entre les conceptions de Sigmund Freud et celles de Pierre Janet. La solidité et l'unité de synthèse mentale, qu'est-ce autre chose que l'autorité de l'auto-censure, disciplinant fermement et inexorablement nos tendances ? Qui dit conflit, dit affaiblissement des rigueurs synthétiques et des cohésions de tendances en faisceau homogène. L'incohésion peut survenir parce que les amphimixies héréditaires ont accouplé des tendances contradictoires. C'est alors le terrain discordant de certains dégénérés héréditaires par métissage de tendances disparates et incompatibles. De là, névrose constitutionnelle. Ce peut être aussi névrose acquise par

affaiblissement de l'auto-critique et de l'auto-conduction. Sous l'influence de maladies organiques individuelles, de chocs moraux ou physiques, ces capacités diminuent.

Et le professeur A. Marie fait observer très justement que, dans un groupe social, il faut également une orientation de l'ensemble, une hiérarchie et division bien comprise des efforts comme dans un organisme compliqué. La fable des membres et de l'estomac illustre ces dissociations de coordinations nécessaires. Que l'autorité exécutive et directrice faiblisse, les intérêts étroitement personnels entrent en jeu et l'anarchie menace l'ensemble. Il en est de même du psychisme ou conflit implique dispersion des tendances et insuffisante concentration des disciplines. On peut même observer que les névroses individuelles se multiplient quand les incohérences familiales ou sociales favorisent et suscitent les anarchies psychiques individuelles, au stade d'adaptation « intranational et intrafamilial. »

Et le professeur Marie cite le mot de Guiraud : « L'anarchie psychique est comme la dictature du prolétariat nerveux sur le psychisme supérieur, qui devrait normalement commander. »

On voit donc que, d'après le savant professeur médecin en chef de Saint-Anne, que malgré les oppositions de doctrine, un rapprochement est possible entre les conceptions de P. Janet sur la fragmentation de synthèse psychique des névroses et les multiples composants que Freud distingue dans le moi des névropathes. Ce sont les facettes multiples dont le moi normal contiendrait en substance tous les éléments latents.

Et ainsi, par ce rapprochement, le professeur Marie, parmi les critiques français qui ont accusé Freud de plagiat à l'égard de Janet, apparaît à la fois plus juste, plus compréhensif de sa doctrine, et d'esprit plus scientifique.

Si j'ai exposé, un peu longuement peut-être, ce qu'on pourrait appeler le différend Freud-Janet, c'est non seulement pour montrer la place qu'il tint dans la vie du savant viennois, mais encore et surtout parce qu'il touche à l'origine même de sa doctrine, à sa genèse et à son évolution.

Rien de plus instructif que de suivre Freud narrant dans son livre : *Ma Vie et la psychanalyse*, cette genèse et cette évolution ; je vais plus loin et je dis que cet exposé, qui tient en une centaine de pages, donne sur tous les points de sa vaste doctrine, l'idée la plus complète, la plus nette, la plus précise, la plus compréhensive qu'il soit possible de donner dans un résumé.

C'est pourquoi, dans ces *Conclusions*, en lesquelles je voudrais condenser tout ce que je souhaite à mes lecteurs de retenir sur l'œuvre freudienne ; il m'apparaît indispensable de m'y attarder, mais en excluant tout commentaire.

Une fois en possession de sa théorie des refoulements pathogènes, Freud se vit obligé de prendre au sérieux le concept jusqu'alors négligé de l'inconscient. Il considéra dès lors tout le psychique comme étant d'abord inconscient, la qualité consciente pouvant venir s'y ajouter ou non. Il se heurtait ainsi aux philosophes, pour qui « conscient » et « psychique » étaient identiques et qui, plus que jamais affirmèrent que l'« inconscient psychique » était une absurdité. Freud se contenta de hausser les épaules devant ce qu'il

appelle une « idiosyncrasie des philosophes ». Ses expériences, le matériel pathologique acquis par lui, matériel absolument ignoré de ceux-ci, lui permettaient de maintenir contre eux ses positions. D'autres philosophes, s'inspirant de P. Janet, reconnaissaient bien les faits pathologiques, mais ils tenaient à appeler les actes psychiques, qui sont à leur base, non pas psychiques mais psychoïdes. « — Pure question de mots, véridable verbiage sans portée scientifique », leur répondit Freud.

L'inconscient ne lui suffisant pas pour une complète explication de ses expériences, il lui sembla légitime de faire appel à l'hypothèse du « préconscient ». Il décomposa donc l'inconscient en préconscient et inconscient proprement dit.

Procède-t-on autrement dans les sciences plus anciennes ? Cette division lui paraissait en rapport avec la tentative de se représenter l'appareil psychique comme construit avec des systèmes ou instances, des relations, dont on parle en termes de l'ordre spatial, sans aucun rattachement à l'anatomie réelle du cerveau.

III. — CE QUI RESULTE DES CRITIQUES SUR LA « SEXUALITE INFANTILE » ET LA « LIBIDO »

Comment Freud arriva-t-il à donner à la sexualité infantile la place qu'elle occupe dans sa doctrine ? Voici : Au cours de ses investigations sur les causes occasionnelles de la névrose, Freud avait remarqué la fréquence des conflits entre les émois sexuels de l'être et ses résistances contre la

sexualité. En recherchant les situations pathologiques ayant provoqué des refoulements de la sexualité et dont les symptômes émanaient comme des formations substitutives du refoulé, il se trouva ramené à des périodes toujours plus précoces de la vie du malade, pour aboutir enfin aux premières années de son enfance. Il lui fut révélé — ce que d'ailleurs les romanciers et les connaisseurs du cœur humain savaient depuis longtemps — que les impressions de cette toute première période de la vie, bien que pour la plupart oubliées, laissent des traces ineffaçables dans le développement de l'individu et créait une évidente disposition à la névrose. Or, comme dans ces événements de l'enfance, il était toujours question d'excitations sexuelles et de la réaction qu'elles provoquaient, le fait de la *sexualité infantine* lui apparaissait nettement. Encore une nouveauté, en contradiction avec les plus forts préjugés humains : l'innocence de l'enfance et les orages sexuels n'éclatant qu'à la puberté...

Formidable fut l'explosion d'indignation que souleva l'assertion contraire de Freud, disant et enseignant que la fonction sexuelle commence avec la vie et qu'elle se manifeste, dès l'enfance, par des phénomènes importants.

Et il s'efforça de le prouver. On connaît ses preuves ; elles ont été longuement développées dans le cours de cette Enquête, ainsi que dans l'Introduction. Un mot seulement, au sujet du mot *libido*, inventé par Freud, et autour duquel se sont élevées les controverses qu'on a lues. Comme beaucoup, même parmi les psychiatres, n'ont pas encore compris le vrai sens et la portée réelle qu'il lui attribue, je crois nécessaire, non plus de résumer sa pensée, mais de citer intégralement le texte de mon livre :

— « J'appelle *libido*, l'énergie des instincts, celle-là seule. Cette extension de la sexualité, si souvent soulignée et critiquée, est d'une double nature. En premier lieu, la sexualité est détachée de sa relation trop étroite avec les organes génitaux et posée comme une fonction corporelle embrassant l'ensemble de l'être et aspirant au plaisir, fonction qui n'entre que secondairement au service de la reproduction ; en second lieu, sont comptés parmi les émois sexuels, tous les émois simplement tendus ou amicaux, pour lesquels notre langage courant emploie le mot « aimer », dans ses multiples acceptions. Je prétends seulement que ces élargissements du concept de sexualité ne sont pas des innovations mais des restaurations ; ils signifient la levée de retrécissements injustifiés du concept. Le détachement de la sexualité en général des organes génitaux proprement dits, a l'avantage de nous permettre d'envisager l'activité sexuelle des enfants, comme des pervers, du même point de vue que celle des adultes normaux, tandis que la première avait été jusque-là injustement négligée et la seconde accueillie certes avec une grande révolte morale, mais sans aucune compréhension. Au regard de la conception psychanalytique, les plus étranges et les plus repoussantes perversions s'expliquent comme étant des manifestations d'instincts sexuels partiels qui se sont soustraits à la primauté génitale, et comme aux temps primitifs infantiles de l'évolution de la *libido*, aspirent à des satisfactions indépendantes. La plus importante de ces perversions, l'homosexualité, mérite à peine ce nom. Elle se ramène à la bisexualité constitutionnelle générale et à la répercussion de la primauté phallique ; au cours d'une psychanalyse, on peut découvrir chez tout le monde une part de choix homosexuel

de l'objet. Quand on a qualifié les enfants de « pervers polymorphes », ceci n'était qu'un terme descriptif d'un usage généralement courant ; aucun jugement de valeur ne devait par là être porté. De tels jugements de valeur sont donc fort éloignés de l'esprit de la psychanalyse.

« La seconde des soi-disant extensions de la sexualité est justifiée par les résultats de l'investigation psychanalytique. Celle-ci montre, en effet, que tous les émois sentimentaux et tendres étaient, à l'origine, des aspirations pleinement sexuelles, devenues ensuite « inhibées quant au but », ou « sublimées ». C'est d'ailleurs à leur faculté d'être ainsi influençables et dérivables que les instincts sexuels doivent de pouvoir être employés à maintes œuvres de la civilisation, auxquelles ils fournissent les apports les plus importants.

« Les surprenantes constatations relatives à la sexualité de l'enfant furent d'abord fournies par des analyses d'adultes, mais purent ensuite, à peu près depuis 1908, être confirmées par des observations directes sur des enfants et ceci dans tous les détails et avec toute l'ampleur voulue. Il est vraiment si facile de se convaincre de l'activité sexuelle régulière des enfants que l'on peut se demander avec étonnement comment les hommes sont parvenus à ne pas apercevoir ces faits évidents et à maintenir si longtemps la légende, fille de leur désir, de l'enfance asexuée. Ceci doit être en rapport avec l'amnésie qui, pour la plupart des adultes, recouvre leur propre enfance. »



Ainsi notre enquête — et c'est là un de ses plus importants résultats — a très nettement montré combien forte et

pour ainsi dire invincible, demeure, en France, la résistance contre la doctrine freudienne de la sexualité infantine.

C'est pourquoi Freud n'a jamais cessé de faire converger vers son appui toutes ces forces. Il y revient dans la plupart de ses livres, même dans ceux qui ne sont pas de la psychanalyse proprement dite, et qu'on pourrait appeler para-psychanalytiques.

Dans *Psychologie collective et Analyse du Moi*, dans lequel il a tenté d'appliquer à l'étude de la psychologie des foules la notion de la *libido*, il écrit :

« *Libido* est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie (considérée comme une grandeur quantitative mais non encore mesurable) des tendances se rattachant à ce que nous résumons dans le mot *amour*. Le noyau de ce que nous appelons amour est formé naturellement par ce qui est communément connu comme amour et qui est chanté par les poètes, c'est-à-dire par l'amour sexuel dont le dernier terme est constitué par l'union sexuelle. Mais nous n'en séparons pas toutes les autres variétés d'amour telles que l'amour de soi-même, l'amour pour les parents et les enfants, l'amitié, l'amour des hommes en général, pas plus que nous n'en séparons l'attachement à des objets concrets et à des idées abstraites... Nous pensons qu'en assignant au mot « amour » une telle multiplicité de significations, le langage a opéré une synthèse pleinement justifiée et que nous ne saurions mieux faire qu'en mettant cette synthèse à la base de nos considérations et explications scientifiques. En procédant de la sorte, la psychanalyse a soulevé une tempête d'indignation, comme si elle s'était rendue coupable d'une innovation sacrilège. Et cependant, en

« élargissant » la conception de l'amour, la psychanalyse n'a rien créé de nouveau. L'Eros de Platon présente, quant à ses origines, à ses manifestations et à ses rapports avec l'amour sexuel, une analogie complète avec l'énergie amoureuse, avec la *libido* de la psychanalyse, et lorsque, dans la fameuse *Épître aux Corinthiens*, l'apôtre Paul vante l'amour et le met au-dessus de tout le reste, il le conçoit, sans doute, dans ce même sens « élargi », d'où il suit que les hommes ne prennent pas toujours au sérieux leurs grands penseurs, alors même qu'ils font semblant de les admirer.

« Toutes ces variétés de l'amour, la psychanalyse les considère comme des penchants sexuels. La plupart des gens « instruits » ont vu dans cette dénomination (*libido*) une offense et ont lancé contre la psychanalyse l'accusation de « pansexualisme ». Celui qui voit dans la sexualité quelque chose de honteux et d'humiliant pour la nature humaine, est libre de se servir des termes plus distingués *Eros* et *Erotique* ; je ne l'ai pas fait, car je n'aime pas céder à la pusillanimité. On ne sait jusqu'où l'on peut aller dans cette voie ; on commence par céder sur les mots et parfois on finit par céder sur les choses. Enfin, celui qui sait attendre n'a pas besoin de faire des concessions. »

J'ai donné cette citation textuelle, pour répondre à ceux qui prenant leurs désirs pour des réalités, ont prétendu que Freud avait fait des concessions sur sa primitive conception de la *libido*. Comme c'est là le point capital de sa doctrine, j'estime qu'on ne saurait jamais assez insister là-dessus, quand on a la prétention d'en faire une synthèse juste et complète.

Et pourtant, les freudiens les plus convaincus ne sauraient nier que par une contradiction intéressante à relever, Freud a dans certaines circonstances, cédé quelque peu de son intransigeance absolue.

En voici la preuve :

Lorsque, voici peu d'années, le professeur Edouard Claparède, publiant, dans la *Revue de Genève*, un article sur la libido essaya de rendre la pensée intégrale de Freud, celui-ci, malgré le ton et le fond favorables de cette étude, se fâcha presque et écrivit au professeur genevois une lettre de protestation dont mes lecteurs me sauront gré de publier les passages essentiels :

— « ...Sur un point, si vous voulez me permettre cette critique, vous me faites tort et vous donnez au lecteur une information inexacte. C'est dans le passage suivant : « ...*L'instinct sexuel* (d'après Freud) *est le mobile fondamental de toutes les manifestations de l'activité psychique...* » Et vous ajoutez un peu plus loin que ni moi ni mes disciples n'avons jamais été bien clairs à ce sujet.

« Mais il faut savoir lire entre les lignes, dites-vous, et saisir l'esprit, sinon la lettre de la théorie. » Je fus surpris que ce malentendu habituel ait pu se glisser sous votre plume. J'ai, bien au contraire, répété et déclaré aussi clairement que possible à propos des névroses par transfert, que j'établissais la distinction des *Sexualtrebe* et des *Ichtribe*, et que, pour moi, *Libido* ne signifie que l'énergie des premiers. Je reconnais entièrement l'existence du groupe des *Ichtribe*, ainsi que tout ce dont la vie mentale lui est redevable. Mais ceci reste ignoré du grand public ; on le lui tient caché... »

« Avec mon cordial merci et mes dévouées salutations, votre Freud ».

On conçoit l'étonnement de Claparède en lisant cette lettre.

— « ...Mais alors, écrit-il, qu'est-ce que la *libido* de Freud ? Ce n'est ni la poussée sexuelle, au sens courant, puisqu'il nous dit et nous répète que, pour lui, l'instinct sexuel dépasse l'instinct de la reproduction, que le *sexuel* n'est pas nécessairement lié au *génital*. Et ce n'est pas davantage la volupté associée à toute satisfaction organique, puisqu'il proteste contre mon texte qui exprime cette manière de voir, en déclarant que la *libido* est toujours de nature sexuelle.

« La *libido*, ce serait un processus sexuel, mais non génital. Mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Qu'est-ce qu'un processus qui reste sexuel sans avoir plus rien à faire avec l'instinct de reproduction ? Pourquoi alors le baptiser sexuel ? Parce qu'il se rapporte aux relations entre les sexes ? Mais Freud considère comme *sexuel non génital* le plaisir infantile que le bébé tire de son propre corps, c'est-à-dire justement un plaisir qui ne dérive d'aucun rapport entre les sexes. Si, nonobstant, on désigne ce phénomène du nom de sexuel, ce ne peut être que parce qu'il intéresse le système de reproduction, qui est, chez l'individu, la caractéristique du sexe. Le sexuel ne peut plus évidemment se définir que par son appartenance, organique ou fonctionnelle, au système de reproduction. Et je ne vois pas d'autre définition possible. Enlever ce critère à la notion de sexuel, c'est ne plus savoir ce que parler veut dire.

« Les phénomènes psycho-physiologiques ne portant pas de petites étiquettes qui nous renseignent sur leur nature, sur la classe à laquelle ils appartiennent, celle-ci ne peut être déterminée que de deux façons : 1° par la nature de l'organe d'où est partie l'excitation ; 2° par la nature de l'organe qui est le siège de la réaction. Un processus ne peut donc être dit sexuel que s'il emprunte, au départ ou à l'arrivée, un organe appartenant au système de reproduction.

« Une surface sensible, étrangère au système génital, ne mérite, à mon sens, le nom de zone *érogène*, que pour autant que les excitations qui en dérivent suscitent des réflexes génitaux. C'est dire que, contrairement à ce que semble penser M. Freud, ces surfaces sensibles ne sont que *facultativement* érogènes. Tout d'ailleurs peut être érogène. Les bras, par exemple. Ils le sont lorsqu'on embrasse une personne de l'autre sexe ; ils cessent de l'être lorsqu'on embrasse une botte de paille.

« C'est ainsi, ce me semble, qu'il faudrait poser la question, si brûlante, de la sexualité infantile. Je dois déclarer que, contrairement à la plupart des critiques de Freud, je n'ai absolument rien contre l'existence de la sexualité chez l'enfant. Je suis dépourvu de tout parti-pris à ce sujet. Que le petit bébé possède ou nom des tendances sexuelles, cela n'est complètement indifférent... »

Ainsi parlait, en 1921, le savant professeur de Genève et, après avoir lu à peu près tout ce qui a été écrit contre la doctrine de Freud, en général, et sa théorie de la sexualité infantine en particulier, j'estime qu'il n'a été apporté dans ce grand débat aucune critique plus grave, plus sérieuse, et

plus modérée à la fois que celles dont nous venons de donner les passages essentiels.

La plupart des psychanalystes de langue française, pour ne pas dire tous, favorables à Freud, ont applaudi à l'argumentation si logiquement scientifique d'Edouard Claparède. Comme à lui, il leur est complètement indifférent que le petit bébé possède ou non des tendances sexuelles, mais ce qui les froisse, c'est de déclarer qu'il en est doué si ce n'est pas le cas. Or, de quel droit, disent ils avec lui, dénommer *érogène* la zone buccale, tant qu'on n'a pas démontré que les excitations qui en partent suscitent des réflexes génitaux ?... Dire que le plaisir de têter est un plaisir sexuel n'a, à leur avis, aucun sens. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que l'enfant, justement parce qu'il ne possède pas de tendances sexuelles, concentre sous un instinct de nutrition toutes les ardeurs dont il est capable : l'instinct de nutrition n'ayant pas encore, en l'instinct sexuel, le plus redoutable des concurrents, attire à lui et monopolise pour sa satisfaction toutes les énergies du corps et de l'âme. Pourquoi la volupté de manger serait-elle une volupté sexuelle ?... »

En vérité, s'ils ne sont pas de mauvaise foi, les freudiens les plus extrémistes sont bien obligés de reconnaître l'irréfutable portée de cette critique. Et on ne peut qu'applaudir à la conclusion que son auteur en tire pour le plus grand bien et l'avenir des doctrines freudiennes :

— « La psychanalyse, dit Claparède, a apporté à la psychologie de grandes et belles vérités. Il serait bien dommage qu'elle continuât à être indûment entravée dans sa route par une théorie abstraite de la libido. C'est précisément pour éviter cet écueil que j'ai cherché à donner à cette théo-

rie la forme qui, dans l'état actuel de nos conceptions biologiques et psychologiques, me paraît la seule légitime, parce qu'elle est la seule intelligible. »

LE PROFESSEUR CLAPAREDE ET LE DEGUISEMENT

Le déguisement qui est, comme on l'a vu, avec le refoulement une des pierres angulaires de l'édifice freudien, a été l'objet de critiques assez sévères de la part de mes interviewés.

Pourtant, il me semble, qu'à bien réfléchir, elles ne sont pas pleinement justifiées.

C'est ce que fait observer le professeur Claparède, lorsqu'il nous montre que ce fait a été constaté de tout temps ; on y fait allusion dans une foule de proverbes et de locutions familières, on a même donné à certaines de ses modalités des noms connus de tous : symbole, métaphore. Lorsque le poltron siffle dans le bois, n'est-ce pas pour se dissimuler à soi-même sa peur ? C'est, à n'en pas douter, une réaction de peur, mais qui revêt l'aspect de la tranquille assurance pour s'exprimer au dehors sans froisser l'amour-propre, toujours chatouilleux du *moi*. Lorsque Ponce-Pilate s'est « lavé les mains », il a donné issue à un impérieux besoin de purification, sans avoir à s'avouer, chose toujours pénible, que c'était son âme de lâche qui avait besoin d'être nettoyée. Dans Shakespeare, Lady Macbeth fait le simulacre de laver sans cesse une tache de sang imaginaire. Et l'on a décrit des impulsions analogues dans des cas de psychose criminelle.

Pour le savant professeur de Genève, la plupart des métaphores n'ont pas d'autre but que d'esquiver une représentation désagréable, tout en lui permettant quand même de s'exprimer à l'entourage. Exemple : Le *w.-c.* emprunté à une langue étrangère, pour rendre encore le déguisement plus complet, ou bien le « 100 », désignant ce que vous savez. Parfois l'idée pénible, pour mieux se dissimuler, met le masque de son contraire.

— C'est du propre ! s'écrie la ménagère lorsque un chat ou un enfant ont fait du « sale » quelque part. Le déguisement prend quelquefois la forme de la justification. « Qui s'excuse, s'accuse ! ». « Les raisins sont trop verts. » « Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. » Ces dictons (et tant d'autres) ne montrent-ils pas clairement que le déguisement a depuis longtemps été observé par la conscience populaire ?

Ne peut-on pas, dès lors, observer que Freud a été le premier à en sonder les causes psychologiques, à avoir recherché et trouvé certainement leur signification, à avoir montré l'extension considérable de ce mécanisme du déguisement et son rôle dans de nombreux phénomènes sociaux et pathologiques ? A quoi donc attribuer le discrédit que beaucoup de psychanalystes français laissent peser sur ce point si important de la doctrine freudienne, si ce n'est aux vestiges encore importants de l'ancien ostracisme ?

LE COMPLEXE D'ŒDIPÉ REFLEXIONS SUR L'INCESTE

Le *Complexe d'Œdipe* n'a pas provoqué, parmi mes interviewés, les critiques péjoratives que ce qu'on appelle

l'*esprit français*, aurait pu provoquer, et auxquelles je m'attendais.

Et c'est, pourtant, un des points de la doctrine freudienne qui, avec la *libido* infantine, soulevait, voici quelques années, le plus d'irritation, voire de colère, dans notre pays. Bien que — on ne peut le nier — l'inceste soit dans la nature, il continue d'être, parmi les peuples civilisés, le plus répugnant des crimes.

C'est pour ce crime que l'Angleterre a chassé du sol natal un de ses plus grands poètes (pour ne pas dire le plus grand) et notez que l'accusation n'a jamais été formellement prouvée.

Il me souvient que, lors d'une campagne à la Côte occidentale d'Afrique, je fus l'hôte de l'honorable Sir Samuel Rowe, gouverneur de Sierra-Leone.

Ce jour-là, il recevait à sa table, en même temps que moi, le médecin en chef et le chef de la Justice de la colonie. Tous les trois connaissaient à fond le français et c'est dans cette langue que se fit la conversation, pendant tout le temps du repas. Littérature et philosophie en firent le fond. Au dessert, le nom de Byron fut prononcé par Sir Samuel Rowe, qui était un de ses admirateurs passionnés. La discussion devint passionnante et roula presque uniquement sur les points suivants :

« Lord Byron a-t-il été l'amant de sa demi-sœur ? »

« A-t-il eu d'elle un enfant ? »

J'avoue à ma honte qu'à cette époque-là (c'était en 1884), j'ignorais tout des éléments de cette controverse. Sir Samuel Rowe niait énergiquement le crime.

Mais, d'une voix lente, scandant chacun de ses mots, le premier magistrat de Sierra Leone articulait point par point la terrible accusation.

— Si, disait-il en substance, lord Byron, après avoir épousé Isabella Milbanke, n'avait pas été l'amant de sa demi-sœur Mistress Augusta Leigh, croyez-vous que l'illustre auteur de *La Case de l'Oncle Tom*, Mistress Stowe eut jamais osé affirmer, dans une des plus grandes revues de Londres, que lady Byron elle-même avait, à deux reprises, surpris les coupables?

A quoi sir Samuel Rowe s'empressait de répondre:

— Vous oubliez qu'en écrivant son article presque un demi-siècle après la mort du poète, Mistress Stowe se faisait la complice d'un *cant*, l'exécutrice d'une kabale montée par la famille de lady Byron, pour des raisons pas encore connues, mais qui le seront un jour.

« Mais, répliquait le chef de la Justice, pouvez-vous affirmer que John Fox qui, la même année, articulait, dans une autre revue, non moins importante, les mêmes accusations, opérait lui-aussi pour cette kabale et ce *cant* ?

« Je le crois d'autant plus que, de l'aveu même de John Fox, les documents sur lesquels il appuyait ses accusations lui étaient communiqués par la famille de lord Byron.

« Soit, mais que faites-vous du livre retentissant de Mackay où était racontée, avec d'irréfutables détails, la vie de Medora Leigh, la fille née du commerce incestueux du poète avec sa demi-sœur Augusta ? Enfin, n'est-il pas avéré aujourd'hui que cette malheureuse Medora, après l'existence la plus vagabonde et la plus désordonnée, est morte en France, après avoir épousé un soldat de ce pays ?

Sir Samuel Rowe parut faiblir ; et nul de nous ne répondit, ou plutôt le médecin qui avait jusqu'alors peu parlé, sembla répondre pour tous en soutenant avec la verve la plus érudite, que l'inceste était, au point de vue du droit naturel, le crime le plus *relatif*.

Aux arguments historiques, à celui des dynasties pharaoniques, il en ajouta d'autres, les plus suggestifs, d'ordre biologique, sur lesquels quelques années après le freudisme devait jeter une si éclatante lumière par le conflit du complexe œdipien.

Et si j'ai raconté cette anecdote, c'est pour mieux montrer à mes lecteurs combien peu sont justifiées les critiques acerbes qui furent, et sont encore, dirigées en France contre ce concept.

..

D'autant moins je regrette de m'être attardé sur ce sujet que, peu après avoir écrit ces lignes, je recevais, du Dr Axel Proschowsky, dont on a lu la réponse, ce qui suit :

Quand j'ai écrit ce qu'est mon opinion sur le freudisme, il y avait longtemps que je n'avais pas lu l'ouvrage de Freud. J'ai voulu le relire et je trouve à la fin de son livre : *Trois essais sur la théorie de la Sexualité* (Paris 1924), dans ses notes, ces lignes décisives : *Tout être humain se voit imposer la tâche de vaincre en lui le « Complexe d'Œdipe » ; s'il fait à cette tâche, il sera névropathe. La psychanalyse nous a appris à apprécier de plus en plus l'importance du « Complexe d'Œdipe » et nous pouvons dire QUE CE QUI SEPARÉ*

ADVERSAIRES ET PARTISANS DE LA PSYCHANALYSE, C'EST L'IMPORTANCE QUE CES DERNIERS ATTACHENT A CE FAIT. »

Donc, dans le cas où, dans un avenir plus ou moins lointain, il y aurait liberté absolue de rapports sexuels, pour consanguins qu'ils soient, il n'y aurait plus de névropathes devenus tels par l'effet du « Complexe d'Edipe ». J'ai dans ma pratique de spécialiste des maladies sexuelles et dans mes recherches ultérieures, trouvé que le « Complexe d'Edipe » est une imagination, comme logiquement on pourrait s'y attendre, car, quand une notion de morale ne repose pas sur un fond logique, la nature humaine ne s'y laisse pas prendre.

Je voudrais ajouter que des critiques, surtout anglais, insistent sur ce fait qu'aucune définition claire n'a été donnée par Freud de ce qu'il entend par « unconscious mind ».

INFLUENCE INTELLECTUELLE DES DOCTRINES FREUDIENNES

En ce qui concerne notre cinquième question :

Influence du Freudisme sur les idées générales, la philosophie, la littérature et l'art de ces derniers temps, les opinions ont été aussi nombreuses que variées et surtout contradictoires. Certains, comme Renée Dunan, ont nié cette influence et, parmi ceux qui l'ont admise, la plupart l'ont regrettée et la trouvent plutôt dangereuse pour les mœurs. C'est encore la réponse d'un psychiatre, le Dr Auguste Ma-

ric, qui m'a paru le plus rapprochée de ce que je crois être la vérité. Pour lui, le freudisme a produit un véritable séisme dans les milieux intellectuels.

« ...Les retentissements de ce séisme psychologique (oh! l'heureuse expression!) a-t-il écrit, ont ébranlé la littérature et le théâtre ; c'est d'ailleurs par ce détour que le Freudisme a pénétré les sphères scientifiques et philosophiques. »

Oui, expression heureuse, parce que juste. Un séisme, en effet, provoque toujours, autour de lui, dans un rayon plus ou moins grand, des changements plus ou moins profonds, plus ou moins étendus, selon son intensité. Et, contrairement à ce que pense Renée Dunan, le séisme freudien a modifié plus que superficiellement en France, le paysage littéraire et artistique. De même, je considère comme non négligeable, bien que plus faible peut-être, sa répercussion sur la sociologie, la pédagogie et la morale, comme on le verra plus loin.

Notre distingué confrère Jean de Lassus a été, je crois, un des premiers à étudier assez sérieusement l'influence littéraire et artistique du Freudisme en France, dans un article publié en 1927 sur *L'inquiétude freudienne dans le roman et le drame français contemporains*. Et A. Thibaudet l'avait précédé de quelques années en traitant des applications de la psychanalyse dans la crise littéraire, dans un article de la *Nouvelle Revue française*, intitulé *Psychanalyse et critique*.

Comme, dans mon introduction, j'ai parlé de la nouvelle critique littéraire, dont Freud est vraiment l'original inventeur, et qui a déjà produit des œuvres fort intéressantes, je ferai porter mes réflexions sur le roman, le théâtre et la production artistique.

Au dire de Jean de Lassus (et je crois qu'il a raison), les freudiens de nos jours compteraient de nombreux aînés parmi lesquels Diderot, J.-J. Rousseau, Chateaubriand (*René*), Gérard de Nerval et la plupart des romantiques, Sainte-Beuve, Dujardin, etc...

Il aurait pu remonter plus haut, ainsi que l'a fait le Dr A. Marie qui, dans sa magistrale critique de Freud, montre la littérature française bien préparée par tradition à recevoir le Freudisme comme l'a relevé ce psychiatre, qui se double d'un lettré fort averti et délicat, le courant analytique s'y rencontre plus souvent et avec plus de persistance que le goût constructif, chez les auteurs classiques. Tout le théâtre et le roman du XVIII^e siècle sont analytiques et se complaisent dans la dissection, le classement, la rétrospection et l'introspection. Rappelez-vous le « Rentre en toi-même, Octave... »

Il n'y a donc pour lui rien d'exagéré sur le rappel que fait Jean de Lassus, des préfreudiens les plus illustres, sans dépasser le XVIII^e siècle.

Et c'est aussi mon opinion...

SUR L'ABUS DES NEOLOGISMES

Un reproche dont nous ne trouvons pas trace dans notre enquête a été cependant adressé aux doctrines freudiennes par des critiques de bonne foi. C'est le grand nombre de néologismes qui ont dû être introduits pour en exprimer toutes les hypothétiques données. On peut leur répondre que

cela était inévitable. Il n'est pas de science qui, à ses débuts, n'ait dû procéder de même. Sans doute, on a dit, et peut-être non sans raison, que ces néologismes du début couvrent bien souvent des ignorances. Mais, encore une fois, il serait impossible de s'en passer.

Voici, comme exemple et preuve, et avec leur signification quelques-uns de ces néologismes, relevés par le professeur Marie, et auxquels se sont heurtés ou se heurteront tous ceux qui voudront faire une étude approfondie du freudisme.

Telle est la phase de *captivité*, par laquelle on dénomme la période du parasitisme absorbant de l'enfant, captivant pour lui seul tout l'effort, l'attention et la sollicitude de la mère. Puis vient la période d'*oblativité*, où l'enfant fait abnégation de lui-même, pour obéir aux disciplines qu'il a incorporées à sa propre censure, en présence des dures nécessités de la vie ; l'expérience personnelle et celle des parents lui en inculquent peu à peu le respect. C'est par l'*introjection* ou *intériorisation* des disciplines familiales que l'enfant *révertirait* en son moi, ces matières venues du moi de ses père et mère éducateurs.

Ce reproche, comme on voit, n'est que fort peu justifié.

PSYCHANALYSE ET MEDECINE

A l'heure où je termine cette enquête, malgré toutes les résistances, la doctrine freudienne a fait de tels progrès dans le monde, et la pratique de la psychanalyse est en train de se répandre à tel point que se pose la question suivante :

Pour lui, la psychanalyse est quelque chose de si nouveau dans le monde, les masses la connaissent si peu, l'attitude de la science officielle envers elle est encore si hésitante, qu'il lui semble prématuré de troubler son évolution par des règlements légaux. « Laissons, dit-il, les malades eux-mêmes faire la découverte qu'il leur est dommageable de rechercher une assistance physique auprès de personnes qui n'ont pas appris comment l'offrir. Eclairons les malades, prévenons-les du danger.

Il ne trouve pas désirable que la psychanalyse soit absorbée par la médecine, qu'elle trouve son dernier gîte dans les traités de psychiatrie, au chapitre : *Thérapeutique*,

« L'exercice de la psychanalyse doit-il être soumis à l'intervention officielle ou bien est-il préférable de l'abandonner à son évolution naturelle ?

Ou, d'une façon plus précise :

« Doit-on permettre aux non-médecins de l'exercer, ou la réserver aux seuls médecins comme faisant partie intégrante de l'art médical ?

Désireux de faire de notre enquête un tableau complet du freudisme, nous ne l'avions pas oublié, et si elle ne figure pas dans notre questionnaire, nous l'avions ajouté dans celui qui fut adressé à quelques médecins que nous savions plus particulièrement préoccupés de psychanalyse.

Nos lecteurs ont lu leurs réponses, mais, pour que cette très intéressante question soit complètement traitée, il leur reste à connaître l'avis du principal intéressé, c'est-à-dire de Freud lui-même. Le voici donc, aussi clairement résumé que possible, d'après un de ses derniers livres : *Psychanalyse et Médecine*.

à côté de l'hypnose. Elle mérite un meilleur destin et il faut espérer qu'elle l'aura. En tant que « psychologie des profondeurs », doctrine de l'inconscient psychique, elle peut devenir indispensable à toutes les sciences traitant des origines de la civilisation humaine et de ses grandes institutions : Art, Religion, Ordre social.

Pour Freud, la thérapeutique des médecins n'est qu'une des applications de la psychanalyse et il espère bien que l'avenir montrera qu'elle n'en est pas la plus importante. Donc, pense-t-il, les décisions qui seront prises à l'égard de son exercice par les médecins ne peuvent avoir une grande importance.

Disons, enfin, que sans se prononcer absolument, Freud incline fortement vers la solution la moins restrictive et sa conclusion est celle-ci :

« Il n'est plus possible de réserver aux médecins le monopole de l'exercice de la psychanalyse et d'en exclure les non-médecins. De fait, le médecin qui n'a pas reçu une instruction spéciale en ce domaine est, en dépit de son diplôme, un profane en matière d'analyse, et le non-médecin peut, de par une préparation appropriée et une collaboration occasionnelle avec un médecin, aussi bien accomplir la tâche du traitement analytique des névroses. »

LE REVE

UNE LETTRE DE SIGMUND FREUD

J'avoue que mon opinion n'est pas la même en ce qui concerne le *Rêve*, auquel Freud et son école font une si large place dans leur pratique comme dans leur théorie.

Si nous résumons les opinions émises, au cours de notre enquête, sur ce point capital du freudisme, par les docteurs Maurice Dide, Proschowsky, etc., nous constatons qu'il en est de même dans presque toutes les réponses. J'ajoute que la plupart des critiques français de la doctrine freudienne pensent de même. Cela est d'autant plus grave pour Freud qu'il en a fait, je le répète, une des pierres angulaires de son édifice.

Aussi, afin que le lecteur puisse tirer de notre enquête tout le profit désirable et qu'elle soit bien, comme je le voudrais, un résumé synthétique du freudisme, je crois utile d'exposer ici, brièvement, la pensée actuelle de Freud lui-même, d'après un de ses plus récents livres : *Ma vie et la psychanalyse*.

C'est par l'association libre des idées et la technique d'interprétation qui s'y rattache que le Maître viennois a trouvé que les rêves ont un sens et a deviné ce sens. Alors que le rêve était estimé très haut dans l'antiquité classique, comme prédiction de l'avenir, la science moderne ne voulait pas en entendre parler ; elle le reléguait au domaine de la superstition, le déclarait simplement *somatique*, lui déniait tout psychisme, ou tout au plus, elle le considérait comme une sorte de tressaillement de la vie psychique par ailleurs endormie.

Elle ne pouvait admettre qu'un savant ayant déjà accompli des travaux sérieux puisse s'avouer « interpréteur de rêves ».

Sans se soucier d'une telle condamnation, Freud, lors de ses études sur l'hystérie, reconnut dans le rêve, sous ses apparences absurdes ou confuses, un ensemble de pensées

correspondant à un acte psychique de valeur entière, que le rêve *manifeste* n'en était qu'une traduction déformée, écourtée et mal comprise, le plus souvent une traduction en images visuelles. Il admit que *ces pensées latentes du rêve* contenaient le sens du rêve, son contenu manifeste n'étant qu'une illusion, une façade, d'où l'on pouvait faire partir l'association libre, mais non pas l'interprétation. Il se posa dès lors ces questions : « Y a-t-il un motif à la formation du rêve ? Dans quelles conditions peut-elle s'accomplir et par quelles voies les pensées latentes, toujours pleines de sens, sont-elle amenées dans le rêve souvent insensé ? Mais ce ne fut qu'en 1900 qu'il tenta de résoudre tous ces problèmes dans un gros livre : *La science des rêves*.

Mes lecteurs me sauront gré de leur en donner ici l'essentiel. Quand on scrute les pensées que l'on a apprises à connaître par l'analyse du rêve, on en découvre parmi elles une qui se détache vivement des autres, compréhensibles et bien connues du dormeur. Celles-ci sont des restes de la vie éveillée (restes diurnes), tandis que, dans la pensée isolée, se reconnaît un désir souvent très choquant, étranger à la vie éveillée, et qu'il accueille en conséquence par des dénégations étonnées ou indignées. Ce désir est l'élément proprement formateur du rêve ; il a fourni l'énergie nécessaire à sa production, et s'est servi des restes diurnes comme d'un simple matériel ; le rêve ainsi constitué représente une situation où ce désir est satisfait ; le rêve est donc la *réalisation de ce désir*. Ce processus n'aurait pas été possible si quelque chose dans la nature et l'état du sommeil ne l'avait favorisé. Ce quelque chose, c'est le relâchement, dans le sommeil, de la Censure, chargée de refouler dans

l'inconscient tout ce qui est indésirable. Le désir condamnable et jusque-là inconscient a profité du relâchement pour faire irruption, avec le rêve, dans le conscient.

Mais la fonction du refoulement n'est pas complètement supprimée dans le sommeil, elle n'est que diminuée ; Freud appelle *censure du rêve* ce qui en reste. C'est elle qui, maintenant, défend au désir inconscient de se manifester sous les formes qu'il comporterait. Devant cette sévérité, il faut que les pensées oniriques latentes subissent des modifications par lesquelles est rendu méconnaissable le sens réprouvé du rêve. Telle est l'explication de la *déformation du rêve*, qui donne au rêve ses caractères les plus frappants. Ainsi se trouve justifiée la proposition : *Le rêve est la réalisation (déguisée) d'un désir (refoulé)*. Construit comme un symptôme névrotique, il est, comme lui, une sorte de compromis entre l'exigence d'un désir instinctif refoulé et la résistance d'une puissance censurante dans le moi. En vertu d'une genèse semblable, il est tout aussi incompréhensible que le symptôme et demande une interprétation.

Pour Freud, le rêve sert à nous protéger pour ainsi dire, en les flattant, contre des excitations externes ou internes qui pourraient amener le réveil et à assurer par là le sommeil contre ce qui pourrait le troubler. Ainsi est paré à l'excitation externe, celle-ci perd son sens initial et apparaît incorporée à une situation quelconque et sans importance ; quant à la situation interne, issue des exigences de l'instinct, le dormeur lui laisse le champ libre et lui accorde satisfaction par la formation du rêve, aussi longtemps que les pensées latentes du rêve ne se soustraient pas au joug de la censure. Mais ce danger menace-t-il et le rêve devient-

il trop clair, alors le dormeur interrompt le rêve et se réveille épouvanté (*rêve d'angoisse*), si l'excitation est trop forte pour être parée, il y a *rêve de réveil*.

Freud dénomme *élaboration du rêve* le processus qui, avec la collaboration, avec la censure du rêve, amène les pensées latentes dans le contenu manifeste du rêve. Il consiste dans la *condensation* des pensées, le *déplacement* de leurs accents psychiques, leur transposition en images vivantes, leur *dramatisation* ; puis se fait une *élaboration secondaire*, qui le rend incompréhensible.

Le maître viennois voit dans ce travail d'élaboration un excellent mode des processus propres aux couches profondes, inconscientes, de la vie psychique, tellement différentes des processus mentaux normaux que nous connaissons. Ce travail met à jour quantité de traits archaïques, par exemple l'emploi d'un *symbolisme* sexuel, ici prédominant, qui a été ensuite retrouvé dans d'autres domaines de la vie mentale.

Le désir instinctif, en se combinant avec un reste diurne du rêve qu'il forme, présente une valeur double pour la psychanalyse. Le rêve interprété est donc, d'une part, la réalisation d'un désir refoulé, d'autre part, il peut avoir poursuivi l'activité mentale, préconsciente du jour et s'être empli des contenus les plus variés, exprimant ainsi un projet, un avertissement, une réflexion ou de nouveau la réalisation d'un désir. L'analyse s'en sert aussi bien pour prendre connaissance chez l'analysé des processus conscients que des processus inconscients. Elle tire aussi avantage de ce que le matériel oublié de la vie infantile est accessible au rêve, de telle sorte que l'amnésie infantile est le plus

souvent surmontée par l'interprétation de rêves. Et le rêve remplacera en partie l'hypnose.

Tout ceci posé, Freud émet une protestation énergique et claire d'une telle importance pour l'ensemble de notre Enquête, que nous croyons devoir citer textuellement le passage : « Je n'ai jamais dit, écrit-il, ce qui m'a souvent été attribué, qu'il résultait de l'interprétation des rêves que tous les rêves eussent un sens sexuel ou se rapportassent à des forces instinctives sexuelles. Il est facile de voir que la faim, la soif et les besoins excrémentiels engendrent tout aussi bien des rêves que n'importe quelle aspiration refoulée, sexuelle ou égoïste. Les petits enfants nous fournissent la possibilité de mettre aisément à l'épreuve la justesse de notre théorie des rêves. Chez eux, où les divers systèmes psychiques ne sont pas encore nettement séparés, où les refoulements ne sont pas encore aussi profondément établis, nous rencontrons souvent des rêves qui ne sont rien autre que la réalisation non déguisée d'un désir quelconque du jour précédent. Sous l'influence de besoins physiques impérieux, les adultes peuvent avoir aussi de tels rêves du type infantile. »

Comme on le voit, cette protestation répond au reproche formulé dans la réponse du docteur Proschowsky, relatif au rêve exclusivement érotique. Mais il n'en reste pas moins.

En somme, après avoir lu attentivement cet exposé, on peut établir comme l'a fait le prof. A. Marie, que Freud n'apporte pas, comme d'ailleurs il le reconnaît lui-même, une science nouvelle, puisque dès la plus haute antiquité et même dès la préhistoire et les temps homériques, le rêve dut attirer l'attention comme une énigme capitale et émouvante.

te. Freud et ses disciples eurent de nombreux précurseurs. Comme lui, l'abbé Richard croyait au déterminisme des songes... « Dans les rêveries et les rêves, écrivait-il, l'éruption des idées ne se fait point au hasard, mais par des routes tracées et fixées par les circonstances qui ont déterminé leur formation. » Et il les comparait aux délires des fébricitants. « La folie, concluait-il, est le plus déplorable des songes. » Ainsi pensaient Sauvage, Condillac et Maine de Biran. Cabanis, comme bien longtemps après lui M. Poincaré, croyait que l'esprit peut continuer ses recherches en songe et obtenir des résultats. Il peut faire, comme à l'état de veille, des calculs rapides. Manaceine enseignait que l'homme reproduit dans ses rêves les stades précédents de son développement personnel, ainsi que ceux de son espèce. Pour Schubert, comme pour O. Rankh, le rêve est un langage archaïque analogue à celui de la poésie et des mythes, fait de symboles provenant surtout de notre vie affective.

Pour Freud, le rêve implique des activités psychiques particulières, autres que celles de l'état de veille. Il le compare à un feu d'artifice longuement préparé, mais qui s'allume en un instant. C'est l'embrasement de désirs refoulés, toujours actifs et pour ainsi dire immortels dans l'inconscient dès la phase infantile. Il compare aussi ces désirs refoulés aux Titans de la légende écrasés, depuis l'origine des temps, sous les lourdes masses que les dieux vainqueurs roulèrent sur eux ; ils ébranlent encore la montagne de leurs tressaillements. Il ne faut pas oublier, quand on fait la critique du rêve selon Freud, qu'il fut, d'après lui-même, conduit à la psychanalyse par l'interprétation des songes. Il considère celle-ci comme la voie royale qui conduit à la

connaissance de l'inconscient, la base la plus sûre pour les recherches psychanalytiques.

Pour se convaincre de la valeur de la psychanalyse et se former à sa pratique, il faut étudier les rêves. Vous y trouverez la racine profonde de notre psychisme et l'importance inattendue que gardent les impressions de la toute première enfance...

Malgré la grande insistance que met Freud, au cours de son œuvre, à prouver que le rêve en est à juste titre une des parties essentielles, voire même une des bases solides, il n'en reste pas moins acquis, je tiens à le répéter, que beaucoup d'esprits sympathiques la considèrent comme une des plus faibles.

... J'écrivais ces lignes dans les premiers jours de février 1933, lorsque la grande presse et la presse scientifique publièrent l'information suivante :

« Malgré son âge avancé et l'état précaire de sa santé, le professeur Freud va publier un livre intitulé : *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*. Les principaux chapitres en seront : *Revision de la théorie du rêve* ; la féminité, les temps de l'occulte ; description de la personnalité psychanalytique, la religion, le bolchevisme et le marxisme... »

Révision de la théorie du rêve, voilà ce qui surtout me frappa et sans retard j'écrivais à Freud en ces termes :

« Par le même courrier, je vous envoie tout ce qui a paru, dans *l'Idée Libre* de mon Enquête sur votre œuvre, commencée depuis seize mois, non compris les conclusions et réflexions, que je suis en train d'écrire. Vous y verrez

combien votre conception du rêve a été critiquée. Or, comme les journaux de France annoncent que, dans un livre nouveau, vous allez reviser cette conception et que mon Enquête touche à sa fin dans *l'Idée Libre*, et paraîtra bientôt en volume, il me sera impossible de connaître votre nouvelle théorie, et de ce fait mon livre sera incomplet et perdra de sa valeur.

« Je viens donc vous demander de vouloir bien, après avoir lu ce qui a paru, l'honorer d'une préface où sera mise à point cette nouvelle conception.

« Comme vous le verrez, dans l'*Introduction*, bien qu'ayant deux ou trois ans de moins que vous, j'ai été en même temps que vous l'élève de Charcot. Je ne sais si les souvenirs de la Salpêtrière que j'évoque seront encore présents à votre mémoire ; cela est, hélas ! bien lointain.

« Trouvez ici, grand et honoré maître, l'expression de mon admiration et mes vœux les plus ardents pour l'amélioration de votre santé. »

*
**

Le professeur Freud ne me fit pas attendre sa réponse et quelques jours après je recevais les lignes suivantes :

UNE LETTRE DE SIGMUND FREUD

« J'ai trouvé très intéressante la collection des rapports que vous publiez sur la psychanalyse et que vous avez fait suivre de vos remarques et j'attends leur publication sous forme de volume complété par vos conclusions. Je veillerai

alors à ce que cette publication d'une grande importance trouve dans nos revues la considération qui lui est due. Il ne me paraît pas indiqué d'apporter ma contribution sous la forme d'une préface ; je préfère rester complètement en dehors de cette publication.

Mes « *Nouvelles Conférences* » ont déjà paru. Le chapitre « *Revision de la théorie du rêve* » qui s'y trouve conclut que la théorie n'a pas besoin d'une transformation essentielle.

Quant aux remarques suivantes, je vous prie de les accepter amicalement, même quand elles concernent des rectifications. Tout d'abord, je ne me reconnais pas dans l'aimable description de ma physionomie extérieure (page 4). De plus, je ne puis me souvenir de votre personne ni des relations que j'aurais eues avec vous. Je suis complètement étranger à l'incident de cet article du Figaro, qui m'aurait donné l'occasion de prononcer sur Charcot l'appréciation dont vous parlez.

« Je suis porté à supposer que vous m'avez confondu avec une autre personne. Je sais que ce désaccord a peu d'importance. Ma mémoire est certes très sûre, mais chacun a confiance en sa mémoire et en réalité personne ne devrait le faire. Sur les points suivants, je me sens sur un terrain beaucoup moins sûr. J'étais en 1886 à la Salpêtrière, mais je ne venais pas de Nancy ; je n'avais pas vu Bernheim, à qui je n'ai rendu visite qu'en 1889. A cette époque, il n'y avait pas chez Charcot d'interne Brissaud ; je crois qu'il était depuis longtemps professeur. De mon temps, les chefs de clinique étaient P. Marie et plus tard Babinski.

L'analyse de Lear que vous attribuez à Baudoin (p. 22), j'en suis moi-même l'auteur (« *Le motif de la cassette.* ») Cordelia ne meurt pas de chagrin, elle est assassinée. Le docteur Ralph que vous mentionnez parmi les psychanalystes d'Amérique comme l'un des plus « considérés » est un écrivain obscur qui n'a publié régulièrement qu'un seul ouvrage. Je regrette que vous n'ayez pu réussir à interpréter

vos propres rêves ; vous avez ainsi perdu la meilleure occasion de vous former un jugement plein de garanties sur la psychanalyse.

Je me réjouis enfin de rectifier votre communication concernant ma maladie. Je n'ai jamais eu de cancer à la langue. En 1923, j'ai subi une résection partielle à cause de l'épithélioma de la mâchoire supérieure ; je porte depuis cette époque une prothèse de la mâchoire, mais n'ai jamais été privé de l'usage de la parole et parle aujourd'hui encore distinctement et sans effort, bien que ce ne soit pas en public.

Avec mes meilleures salutations.

Signé : FREUD.

On lira plus loin ma réponse à cette très intéressante lettre.

Je n'en retiens ici que de très courts passages concernant sa nouvelle théorie du rêve, qui avait motivé ma lettre.

— ...Mes *Nouvelles Conférences* sont déjà parues. Le chapitre *Revision de la théorie du rêve*, qui s'y trouve, conclut que la théorie n'a pas besoin d'une transformation essentielle... »

Et un peu plus loin : « Je regrette que vous n'ayez pas réussi à interpréter vos propres rêves ; vous avez ainsi perdu la meilleure occasion de vous former un jugement plein de garanties sur la psychanalyse. »

Ceci étant bien posé par le Maître lui-même, je n'ai donc rien à changer en ce qui concerne, aussi bien les critiques sur le rêve émises au cours de l'enquête, que les miennes propres.

QUELQUES REFLEXIONS SUR LA VIE
ET LA PERSONNALITE DE FREUD

Elles sont motivées par la lettre que l'illustre professeur a bien voulu m'adresser ; et les voici exposées dans la réponse que, sans retard, je lui fis :

Marseille, ce 22 février 1933.

« J'ai bien reçu votre très aimable et condescendante réponse. Laissez-moi tout d'abord vous dire combien grande a été ma joie en lisant les détails que vous voulez bien me donner sur votre santé. La seule pensée du mal affreux dont la presse française vous disait affligé m'attristait profondément, et son image ne cessait de hanter mon esprit et mes yeux, tout au long du travail que je consacre à votre œuvre.

« Grande aussi la joie de savoir que mon effort modeste mais sincère vous intéresse, et que lorsqu'il paraîtra en librairie, vous daignerez y intéresser aussi les revues allemandes de psychanalyse.

« En ce qui concerne vos rectifications sur mes souvenirs personnels à votre endroit, alors que j'étais, comme vous, auditeur libre à la Salpêtrière, elles ne me fâchent en rien, croyez-le bien. Je m'empresse de les accepter, mettant la sûreté de votre mémoire bien au-dessus de la mienne. Peut-être, en effet, ai-je fait, en écrivant ces lignes, un rêve éveillé et ai-je pris pour une réalité le grand désir de vous connaître intimement et d'être votre condisciple, en ces époques si lointaines. A ce rêve éveillé se prêtait, non seulement, la longueur du temps écoulé (presqu'un demi-siècle), mais aussi et surtout la communion profonde de ma pensée avec la vôtre, que créait le travail assidu de ma longue enquête.

« Toutefois, il est un fait bien certain, c'est celui-ci : En 1886, retour d'une campagne au Soudan-Sénégal, comme

médecin de la Marine, et ayant soutenu une thèse de psychiatrie devant la Faculté de médecine de Montpellier, je profitais d'un congé de six mois pour suivre, comme auditeur libre, les cours de Charcot à la Salpêtrière.

« Laisant donc de côté l'épisode du Figaro sur lequel je crois votre mémoire plus sûre que la mienne, il n'en reste pas moins acquis que nous avons été condisciples. Quelle différence, dans le chemin parcouru depuis, entre votre glorieuse carrière et la mienne !

« Au sujet de votre rectification sur la paternité de l'analyse du Roi Lear, c'est bien à vous que je l'attribue et non à Charles Baudoïn. Je viens de relire mon texte pour mieux m'en assurer.

« Toutefois, dans le volume, pour qu'il n'y ait plus la moindre ambiguïté, je formulerai ainsi la phrase : « ...Et le professeur Hesnard a raison de donner comme modèle du genre l'analyse du Roi Lear de Shakespeare, par Freud lui-même... »

« Mais j'ai, en effet, commis une erreur en disant que Cordélia meurt de chagrin...

« Enfin, sur la théorie du Rêve, qui a motivé ma première lettre, étant donné votre réponse, je crois n'avoir rien à modifier dans le texte de mon Enquête.

P. VIGNE-D'OCTON.

SUR LA PSYCHOPATHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE

Un autre étonnement qui me vient en relisant les opinions exprimées dans cette enquête et en méditant sur elles, c'est le peu de cas qui a été fait par leurs auteurs, des lapsus, actes manqués, etc., dans leur critique du refoulement.

Un seul d'entre eux m'a paru en avoir reconnu et exprimé toute l'importance. C'est le savant psychiatre toulousain, le Dr Paul Voivenel.

Sa réponse, il y revient dans ces pages de l'Archer, qu'il a bien voulu m'envoyer, quelque temps après. Et cela parce qu'il a lu attentivement, et relu peut-être, le livre si profond de Freud, qui a pour titre : *La psychopathologie de la vie quotidienne*.

Je conseille à mes lecteurs qui ne la connaissent pas, de lire cette œuvre, une des plus remarquables de la littérature freudienne.

De sa lecture, Paul Voivenel a tiré une conclusion fort juste et tout à fait en faveur de la psychanalyse. Il la résume en quelques mots, qui donneront plus de valeur à cette enquête :

« ... Il faut leur tenir (aux psychanalystes) à reconnaître d'avoir attiré l'attention sur des phénomènes négligés avant eux.

« Ils nous ont montré la valeur des lapsus. Non pas qu'elle fût ignorée. La sagesse des peuples a tout découvert avant les psychologues de profession ; mais ces derniers font de sérieux devoirs d'élèves... généralement intelligents, en prenant comme sujet de copie tel ou tel adage. Shakespeare nous dévoile par un lapsus la pensée secrète de Portia. De même George Meredith dans *The Egoist*. Brantôme sait fort bien la signification croustillante de deux « fourchements » de la langue : une dame employant, au lieu du mot « pont », un mot encore plus court et de même assonance, une autre prononçant « adultérer » pour « aduler », toutes deux déviant ainsi à leur insu des préoccupations... après tout légitimes.

« Dans son livre sur *La Psychopathologie de la vie quo-*

tidienne, Freud multiplie les exemples, dont quelques-uns sont très suggestifs.

« Tel jeune homme, offrant à une jolie dame de l'accompagner (begleiten), lui dit qu'il désire « l'offenser » (beleidigen).

« Cet anatomiste, exposant la structure des organes génitaux de la femme, veut résumer certaines « tentatives » de recherches, et emploie le vocable « tentation ». Voici deux lapsus dont devra se méfier M. Daladier ; le président d'un Conseil désirant « aborder » (schreiten) un ordre du jour, dénude son sentiment en laissant échapper le verbe streiten, « combattre » ; et on s'amuse encore, en Autriche, de cette phrase du Président de la Chambre : « Messieurs, je constate la présence d'un nombre suffisant de députés et je déclare par conséquent la séance close ».

« Un mot échappé dans une minute de fatigue et d'énervement, surtout quand on n'est pas tout entier pris par un sujet qui vous passionne, illumine les profondeurs d'une personnalité que la vie de relation et les discours officiels camouflent soigneusement. C'est parfois une véritable effraction de la carapace protectrice.

« Recueillez les lapsus autour de vous ; leur explication vous sera aussi charmante que les solutions des mots croisés.

« En voici quelques-uns parmi ma collection : un instituteur écrit à son inspecteur qui n'a pas voulu le changer de poste, « malgré... et ma bonne volonté indésirable (il corrige et met indéniable ». J'entendis un jour, au banquet du T.O.E.C., Sté sportive de Toulouse, rivale malheureuse du Stade Toulousain le président commencer ainsi son toast : « Je lève mon rêve. » Un client, me parlant d'un de ses amis

gravement malade, « le jeune homme qu'on a enterré (pour « opéré ») hier ». En 1925, j'eus à remercier mon avocat pour une affaire qu'il m'avait brillamment perdue, et je terminais ainsi ma lettre : « Je vous prie d'agréer mes sentiments de... *condoléances* » ; je voulais écrire « de *reconnaissance* »...

DEFAILLANCES ET LACUNES DU FREUDISME

Si l'on trouve dans l'œuvre de Freud de vastes et profondes lacunes, c'est parce que le grand psychiatre, malgré peut-être tous les efforts qu'il ait pu faire, n'est pas parvenu à rompre avec cette vieille et toujours puissante métaphysique... (J'entends l'œuvre freudienne telle qu'elle se présente à l'heure où j'écris ces lignes (mai 1933).)

Ces lacunes d'ailleurs, lui-même, à plusieurs reprises, les a très franchement reconnues, sans pourtant rien préciser à leur sujet, laissant ce soin à ses critiques et commentateurs. Toutefois, il n'est pas allé jusqu'à reconnaître qu'elles ont pour cause, ainsi que je viens de le dire, certaines défaillances de son esprit scientifique.

Je voudrais aujourd'hui — et ce sera dans son point essentiel, la vraie conclusion de cette enquête — montrer en quoi consistent ces défaillances, et combien l'œuvre freudienne eût gagné en profondeur et solidité à être étayée sur une documentation scientifique plus complète et plus serrée.

Depuis l'époque où, collaborant avec le Dr Breuer, Freud trouvait, par un trait de génie, dans l'étude de l'hystérie, les origines de sa doctrine et pendant toute la période où celle-ci fit sa surprenante et triomphante évolution qui la posa en

doctrine universelle, l'endocrinologie dont **Brown-Séguard** fut l'illustre initiateur, effectua des progrès considérables, progrès qui agrandissent singulièrement le champ déjà si grand de la biochimie, et ouvrent à la pathologie et à la thérapeutique des horizons que rien jusqu'à présent ne saurait borner.

Or, le dirai-je ? Une des choses qui m'a le plus étonné au cours de cette enquête, c'est de voir que, dans leurs critiques du freudisme, nul de mes interviewés, médecins et biologistes, n'a songé à relever le peu de cas que le maître viennois a fait dans son œuvre, de ces découvertes, pourtant capitales.

En effet, c'est à peine si, dans cette œuvre si imposante, on relève une vingtaine de lignes à son sujet ; et ces lignes, il les a écrites précisément pour indiquer en passant le peu de cas qu'il en faisait, traitant l'endocrinologie comme inexistante, ou du moins, encore tellement à ses débuts, qu'elle ne saurait intervenir dans ses théories.

C'est ce qu'il déclare nettement et en quatre lignes dans son *Introduction à la Psychanalyse*. Dans un de ses derniers travaux : *Psychanalyse et Médecine*, il daigne ajouter ceci : « ...D'après l'intime rapport existant entre les choses que nous séparons en psychiques et corporelles, on peut entrevoir le jour où des chemins nouveaux s'ouvriraient à la connaissance et, souhaitons-le aussi, au traitement, chemin menant de la biologie des organes et de leur chimisme aux phénomènes des névroses. Ce jour semble encore éloigné... »

Poussé à ce point, le désintéressement de Freud en matière d'endocrinologie, porterait à croire que sa double vie, si bien remplie, de praticien et de chercheur, ne lui a pas

laissé le temps de suivre la marche ascendante et rapide d'une science qui constitue pourtant une des plus belles acquisitions de la Médecine contemporaine. Que de chemin parcouru, en effet, depuis les travaux de Brown-Séguard, découvrant toute la valeur de la glande testiculaire, jusqu'à Léopold-Lévi, qui détient aujourd'hui un des premiers rangs sinon le premier, parmi les spécialistes des glandes à sécrétion interne.

A ce point que l'endocrinologie, d'abord chapitre modeste de la pathologie interne, est devenue, je le répète, une véritable science médicale, conservant bien entendu toute son interdépendance avec la grande science médicale.

Et c'est pour cette raison que je n'ai jamais pu comprendre le désintéressement à son égard de Freud, psychiatre et clinicien.

Je fis part de l'étonnement et des réflexions que m'inspirait ce désintéressement dans le questionnaire que je ne manquais pas d'envoyer à Léopold-Lévi.

Débordé par un travail surhumain, le maître de l'endocrinologie française mit malheureusement un très long temps à m'envoyer sa réponse. Elle ne m'est arrivée qu'après la clôture de mon enquête et alors que se déroulait le fil de mes conclusions.

Elle peut se résumer en deux mots :

« Je pense comme vous que Freud n'a pas tenu compte dans sa doctrine de l'endocrinologie... Et pourtant cette branche de la médecine servira un jour de lien entre la morphologie et la psycho-neurologie... »

Pour Léopold-Lévi, comme pour moi, un des grands torts de Freud, sinon le plus grand, est donc de n'avoir pas eu ce que le maître parisien appelle le « penser endocrinologique », qui consiste, pour le clinicien, à avoir toujours présent à l'esprit le rôle physiologique et pathologique du vaste système glandulaire. Depuis déjà près de 30 ans, il s'efforce à amener à ce « penser » tous les médecins, et, pour cela, il ne cesse de répandre parmi eux, les résultats de ses remarquables recherches.

Il a, notamment, à leur usage, tracé de vastes tableaux — véritables fresques — de tous les troubles endocriniens avec, en regard, le traitement opothérapique qui leur convient (l'opothérapie est le traitement des glandes déficientes par des extraits et des sucs provenant des mêmes glandes, empruntées aux animaux).

C'est en relisant son œuvre, et surtout son dernier livre, tout récemment paru : *Le Nevrosisme et les Glandes endocrines*, que j'ai plus vivement encore regretté le désintéressement de Freud à son égard.

Mes lecteurs excuseront l'insistance que je vais mettre à montrer toute l'étendue de la lacune créée dans l'œuvre freudienne par ce désintéressement et ils comprendront que, pour leur en donner une idée juste, je suis obligé de résumer ici, pour eux, les données principales de la science endocrinologique.

Alors seulement, ils pourront entrevoir quelle trouée lumineuse eût faite, dans la partie mystique de l'œuvre freudienne, une étude attentive et approfondie des troubles endocriniens et de leur retentissement, tant sur la morphologie que sur la psychologie.

Alors seulement ils pourront comprendre l'importance des changements qu'eût certainement apportée dans la pensée freudienne cette seule notion que « les endocrines, non seulement président à notre vie psychique, mais, pour parler comme Léopold-Lévi, elles participent à tous les moments de la vie et de la mort.

Un médecin chargé de soigner un malade et qui ne se préoccuperait pas de l'état de ses endocrines, commettrait la même omission que de ne pas rechercher le sucre ou l'albumine dans ses urines. Pour procréer, les géniteurs doivent être féconds. Or, la fécondité dépend de l'état des glandes sexuelles : les testicules et les ovaires ainsi que de leurs annexes. Mais ces glandes elles-mêmes sont partie prenante de tout le système endocrinien et leur fonctionnement est subordonné à celui des glandes thyroïde, hypophyse, surrénales, pancréatique, hépatique. D'où il résulte que l'eugénie, la puériculture préconceptionnelle, comporte la mise en état des procréateurs et la stabilisation de leur système endocrinien. Et même, d'après certains cliniciens opologistes, la nature du sexe serait liée à la glande surrénale de la mère.

L'acte conceptuel est suivi de succès, le spermatozoïde a rencontré l'ovule, l'a pénétré et voici que commence la segmentation vertigineuse d'où le nouvel être sortira. Les endocrines entrent tout de suite en jeu ; si la glande thyroïde de la mère fonctionne mal, elle a beaucoup de chance de ne pas mener sa grossesse à terme et elle se trouve même exposée, si la glande n'est pas remise en état, à des fausses couches récidivantes. Conséquence non moins redoutable, elle reste sujette, pendant toute sa période de gestation, à des attaques de tétanos ou d'éclampsie.

Enfin, l'heure de la délivrance a sonné. Or, cette heure est, d'après certains médecins, soumise au fonctionnement de l'hypophyse. La parturition sera d'autant plus normale et facile que cette glande se trouvera en bon état. On cite même le cas d'accouchements excessivement rapides sous l'influence d'un traitement opothérapique appliqué à l'hypophyse.

Et voici l'enfant qui jette son premier cri dans la chambre silencieuse. A partir de ce moment, l'influence des endocrines se fait sentir d'une façon fort visible. Que la thyroïde soit anormale et l'on se trouve en présence d'un enfant surtout long ou gros ; on s'aperçoit rapidement qu'il est endormi ou qu'il a peu besoin de sommeil, qu'il est affamé, vorace ou sans appétit, qu'il est nerveux ou apathique.

Si la mère nourrit l'enfant, attention à la glande mammaire, glande en partie endocrine elle-même et qui se trouve subordonnée à d'autres glandes, puisqu'en général il y a antagonisme entre le fonctionnement de la mamelle et celui de l'ovaire. D'autre part, en soignant la thyroïde et la surrénale de la nourrice, on peut augmenter la quantité de son lait et en améliorer la qualité.

L'enfant grandit, surveillez très attentivement sa dentition, sa parole, sa marche et sachez que de l'état de la thyroïde dépend leur normale évolution. Et les muscles donc ! Voici un enfant de 27 mois qui ne marche pas encore. On soigne la thyroïde et il marche au bout de huit jours.

Pour la parole c'est mieux encore. Cet enfant de 5 ans ne dit pas encore *papa* ni *maman* ; c'est que sa glande pinéale est en mauvais état, on la soigne et la parole se met à évoluer normalement. C'est à se demander si ce n'est pas à

cause de cela que Descartes a placé le siège de l'âme dans cette glande, située dans le cerveau.

Cet autre enfant a des peurs nocturnes : il pousse des cris et se réveille en sursaut ; il entre en pâmoison dès qu'on lui fait le moindre reproche ; c'est sa thyroïde qui fonctionne d'une façon exagérée.

Celui-ci mouille son lit chaque nuit et désole ses parents qui ne peuvent le mettre au Lycée ; il suffira parfois, dans ces cas si réfractaires, de traiter l'hypophyse et la surrénale pour obtenir la guérison de ces troubles qui tiennent à la faiblesse musculaire de la vessie.

Un autre ennui pour les parents, ce sont les végétations adénoïdes dont sont atteints assez souvent leurs enfants en grandissant, et qui, obstruant les fosses nasales, gênent sérieusement la respiration. Il faut s'adresser au chirurgien qui les enlève ; c'est encore un méfait de la thyroïde dont le fonctionnement est insuffisant.

Le moment d'entrer à l'école est arrivé pour l'enfant, et c'est alors qu'il convient de ne pas perdre de vue son système endocrinéen. Voici, en effet, la légion des enfants dits retardataires ou paresseux. La paresse a bon dos, et c'est elle, hélas, que l'on charge des troubles endocrinéens dont est victime l'écolier, troubles auxquels une intelligente et opportune intervention peut beaucoup remédier.

Et c'est encore la thyroïde qui mène le cœur, suivie par ses sœurs cadettes, l'hypophyse et la surrénale. Si le médecin, prévenu, arrive à les faire rentrer dans l'ordre, voire à les stimuler par une médication appropriée, c'est, chez le prétendu retardataire ou paresseux, une complète transformation. Intelligence, curiosité, mémoire, application, ce

qu'on appelle l'entrain, le caractère même, tout cela endormi d'un sommeil profond se réveille comme sous l'action d'une bienfaisante fée.

On a vu des enfants n'ayant jamais chanté de leur vie, étonner tout le monde en chantant du matin au soir. Ils traduisent ainsi le besoin d'activité en rapport avec l'élévation du *tonus* de leur sympathique, dû lui-même au bon fonctionnement de leur système endocrinéen, et surtout de la thyroïde.

C'est à propos de ces surprenants résultats que le docteur Léopold Lévi a appelé celle-ci « le chef d'orchestre du concert endocrinéen ».

La nature poursuit son œuvre, et pour le garçon comme pour la fille, sonne l'heure de la puberté : heure singulièrement délicate et critique, et qui exige, au point de vue du fonctionnement endocrinéen, toute l'attention de la famille et du médecin.

Telle fille chlorotique qui désole ses parents par une anémie réfractaire à tous les reconstituants, n'est souvent qu'une déficiente de la thyroïde. Telle autre dont les seins demeurent invisibles, dont le pubis reste poli comme la paume de la main, bref qui se trouve en état d'infantilisme, est victime de son hypophyse, et pour peu que la thyroïde s'en mêle aussi, ses règles brilleront par une absence complète ou une désespérante irrégularité.

De même pour le garçon chez lequel la glande testiculaire ne se développe pas. Il ne fait plus aucun doute que les testicules soient liés au fonctionnement de la thyroïde et de l'hypophyse.

Et maintenant, supposez le cas contraire : ces glandes prennent le galop, alors vous voyez apparaître des géants ou des acromegales transitoires.

Devenus adolescents, le garçon comme la fille auront du fil à retordre avec leurs glandes endocrines. Voyez-vous ce jeune homme à taille élevée, avec une peau blanchâtre, albescente, avec des jambes qui n'en finissent pas, sans un poil au menton, et dont la voix est celle d'un petit enfant. Ce n'est pas un eunuque mais un « eunuchoïde », dont les testicules sont insuffisants.

Voyez maintenant cette jeune fille de 22 ou 23 ans à laquelle vous en donnez 15 ou 16 ; elle ne pèse relativement pas plus qu'une libellule, et quand elle parle on dirait la chanson d'un oiselet. « Une gosse », dit-on d'elle. Encore cette satanée thyroïde qui fait des siennes chez cette malheureuse enfant ! Une de ces « gosses », au dire de Léopold Lévi, aurait éprouvé la plus grande difficulté à toucher une pension à laquelle elle avait droit quand survint sa majorité.

Et encore ceci : c'est à la thyroïde, à la surrénale, auxquelles vient parfois s'ajouter l'ovaire, qu'adolescents et adolescentes sont redevables de l'affreux *acné* qui aflige affreusement leur visage.

Chez l'homme adulte, le rôle des endocrines sur la constitution, le tempérament, le caractère, doit être envisagé dans ses rapports avec la morphologie, le neuropsychisme, l'état humoral et l'on ne doit pas oublier qu'il n'y a pas chez lui aussi un organe, une cellule qui n'en subisse l'activité normale ou troublée.

Chez la femme entre, de plus, en cause, la période redoutable de la *ménopause*.

« L'âge critique » a dit Maranon, n'est qu'un syndrome pluriglandulaire », ce qui signifie que la plupart des endocrines entrent en jeu. Les bouffées de chaleur et les phénomènes congestifs divers, dont s'accompagne cet état, bourdonnements d'oreilles, vertiges, céphalée, tout cela doit être mis sur le compte d'un fonctionnement exagéré de la thyroïde.

L'homme, comme la femme, n'a-t-il pas son âge critique, sa ménopause ?

La plupart ont répondu : Oui.

Et voici, à ce propos, le cas fameux de Quaranta : Un jeune homme de 25 ans subit une castration double pour tuberculose testiculaire. Il conserve néanmoins ses forces intellectuelles, physiques et sa puissance génitale au point de faire une tentative de viol. Or, à 55 ans, il devient impuissant, ses mamelons s'affirment presque comme des mamelles, son ventre devient obèse ; tout cela, conclut le Dr Léopold Lévi, ne permet-il pas d'admettre, à côté du testicule, d'autres glandes génératrices de virilité, et dans le cas de Quaranta ce seraient l'hypophyse et la surrénale.

Les années s'accroissent et voici que paraît à l'horizon de la vie, le spectre de la vieillesse. Le nombre des années écoulées depuis la naissance est d'autant plus grand que le fonctionnement du système endocrinéen a été meilleur.

Toutefois, il n'échappe à l'observation de personne que les cheveux blancs, considérés d'ordinaire comme le triste apanage de la vieillesse, sont aussi le lot douloureux de l'âge mûr et parfois même de la jeunesse. C'est encore la thyroïde qui a fait des siennes. Cette fois elle a fonctionné exagérément ! Le sujet est ce qu'on appelle un hyperthyroïdien ;

la preuve : injectez à une poule noire de l'extrait thyroïdien ou de la thyroxine et ses plumes deviendront blanches.

En certains cas, au contraire, cet excès du « chef d'orchestre » est un bienfait et provoque chez les gens âgés ce que le docteur Léopold Lévi dénomme le « *juvénilisme* ». Témoin cette mère que vous prenez tout de suite pour la sœur de son grand fils ; témoin encore ce père que, le jour du mariage, on prend pour le conjoint de la mariée !

Un autre trait frappant de *juvénilisme*, c'est le cas de ce médecin de 93 ans qui avait conservé toute ses dents, tous ses cheveux, avec des sourcils énormes — signe d'hyperthyroïdie — et qui trouva le moyen de se faire écraser par un autobus, en traversant la place de la Trinité, tant il avait, à cet âge, confiance en lui-même.

Et voici maintenant le revers de cette médaille. Cela s'appelle la *sénilité précoce*. Ces victimes sont nombreuses : vieillards ayant abusé des plaisirs sexuels, femmes épuisées par de nombreuses grossesses, surmenés, miséreux, déprimés physiologiques ou moraux. Vous connaissez le type. Inutile donc d'insister.

Pour le docteur Léopold Lévi, comme pour la plupart des endocrinologistes, la vieillesse est la conséquence de l'évolution naturelle de tous les tissus, y compris, et l'on pourrait ajouter *surtout*, des glandes endocrines.

Pendé dit que c'est un processus global inexorable, auquel, en vertu de leur fonction régulatrice de la nutrition, les glandes à sécrétion interne prennent une large part. Cette part devient particulièrement importante dans la *sénilité précoce*.

Et c'est ici qu'apparaît plus évident le rôle qui revient aux testicules. Il est de première grandeur.

Sans doute, chez les séniles précoces d'autres glandes — la thyroïde, la surrénale, l'hypophyse, sont frappées — mais d'ordinaire moins que la glande de la génération. Les travaux de Voronoff en sont la preuve la plus convaincante.

Ainsi donc, de la naissance à la mort, voire même pendant la vie intra-utérine, la glande endocrine façonne notre corps, alimente notre vie, soutient notre psychisme de sa sécrétion constante.

Cette sécrétion fléchit-elle ? C'est la maladie.

Toute la vie mentale de l'homme est en grande partie sous la dépendance de ses hormones.

Et le docteur Laumonier, médecin subtil autant que psychologue profond, a essayé de montrer qu'un trouble endocrinéen se dissimule sous les sept péchés capitaux.

Après avoir approfondi l'œuvre entière du docteur Léopold Lévi, j'ai acquis la conviction qu'un trouble du même genre est à la base, sinon de toutes, du moins de la plupart des psychopathies et des névroses — tant de celles classées jusqu'à présent comme fonctionnelles que celles considérées comme organiques. Le jour où le clinicien possédera le « penser » et la pratique endocrinologique, il lui sera facile de le trouver, et alors, si l'opothérapie ne remplace pas la psychanalyse, elle en sera le plus précieux auxiliaire. Et du coup se dissiperont tous les nuages métaphysiques dont s'obscurcit la grande doctrine freudienne.

Je dis *tous*, et j'ai tort, car il en restera encore certains qui s'évanouiront à la grande clarté qu'y projettera comme on va voir une autre science nouvelle, dont Freud n'a pas suffisamment tenu compte, et qui, sous le nom de *réflexologie*, a été créée par Betcheref, le grand biologiste russe.

Ceux qui ont lu attentivement la magistrale réponse faite à notre enquête par le docteur Auguste Marie, ont déjà vu, dans le commentaire que j'en fais, toute l'importance qui s'attache à cette science pour qui veut se rendre compte des lacunes de l'œuvre freudienne. J'ai dit comment le savant médecin en chef de Sainte-Anne avait eu raison, dans son livre sur la psychanalyse, de mettre en relief les liens étroits qui unissent, par l'extension du réflexe pour une réaction verbale, la réflexologie et le freudisme.

Je n'insisterai donc pas ici, priant seulement mes lecteurs de relire la réponse d'Auguste Marie, et le commentaire concernant les rapports de la réflexologie et du freudisme ; cela leur suffira pour comprendre combien la doctrine du psychiatre viennois aurait gagné à unir à sa conception géniale celle de Betcheref.

Ses assises ainsi consolidées et dégagé son fronton, le monument freudien dominera, en l'éclairant, le monde futur de la pensée humaine ; à son rayonnement s'évanouira avec la dernière religion, la dernière nue métaphysique ; la science de l'homme sera basée sur des fondements inébranlables, et dans la phalange immortelle des grands esprits, vainqueurs de la double erreur géocentrique et anthropocentrique, à côté des Galilée, des Newton, des Darwin, des Lamarck, celui de Sigmund Freud aura sa place.

Ce sont là les dernières lignes de mon long travail. J'éprouve en les écrivant, la même joie profonde — joie de l'esprit et du corps — dont je sentis le frisson courir sur ma plume, voici deux ans, en calligraphiant au bas de mon travail sur le *Transformisme*, le mot : FIN.

Comme alors, pendant deux ans, j'ai frotté mon esprit contre celui des penseurs les plus éminents de mon temps ; comme alors j'ai vécu dans leur intimité intellectuelle et morale, enrichissant ma culture, tenant avec eux, mais d'une main peut-être moins ferme, le manche de la charrue, dont le socle traçait, dans le champ illimité du freudisme, des sillons de plus en plus profonds. J'ai eu même l'honneur et le plaisir de voir le maître applaudir à mon effort et l'encourager.

Mais, à mener à bien la présente enquête, ne s'est pas bornée, pendant ces deux ans, ce que j'appellerai volontiers mon activité psychanalytique.

Conquis, dominé, absorbé tout entier par la géniale et passionnante doctrine, j'ai tenu à en appliquer dans la mesure du possible, les principes sur moi-même et j'ai écrit, parallèlement à l'enquête *La Psychanalyse de ma vie d'enfant*. Le livre est aujourd'hui terminé ; il formera le tome II de

mes *Etudes freudiennes* et j'espère le faire paraître peu après le premier.

Au risque de scandaliser l'inquiétante tribu des pudimanes, j'ai apporté dans ces *Confessions* toute l'objective sincérité dont je suis capable, les mettant sous l'égide de Saint-Augustin, de Jean-Jacques Rousseau et de Freud lui-même.

Pas un instant, en les écrivant, je n'ai oublié les trois mots que le philosophe de Genève mit en tête des siennes : *Vitam impendere vero*, et je me suis souvent répété ces paroles du grand évêque d'Hippone : « Si quelqu'un est scandalisé par la sincérité de mes écrits, qu'il cherche la cause de ce sentiment dans sa propre turpitude. »

Quant au père de la psychanalyse, ce second volume, qui lui est dédié, n'est-il pas, comme le premier, issu de sa pensée et de sa doctrine ?

Paul VIGNE D'OCTON.

FIN

ACHEVE D'IMPRIMER

le 10 Avril 1935

PAR JANE, PIERRETTE

ET ANDRE LORULOT

A HERBLAY (S.-&-O.)

" Vieille Maison, Vieux Papiers "

Achat - Vente

32700 MARSOLAN

Tél. 62 68 85 16

Sam, Dim, 15H - 19H **gné d'Octon**

Comment on étouffe un livre

L'auteur dévoile les dessous du monde des Editeurs !
« Comment j'ai documenté mes romans politiques », explique-t-il. Et il montre la puissance du mercantilisme au service des dirigeants, pour étouffer les œuvres indépendantes et saines.

Edité il y a 20 ans, ce livre fut lui-même « étouffé » ! Il est devenu très rare, et c'est par un véritable hasard que nous en possédons quelques exemplaires. Profitez-en...

Très éducatif ; mérite d'être lu et largement répandu.
Un volume de 220 pages, 6 fr. 75 franco.

∴

La Nouvelle Gloire du Sabre

I LES CRIMES

DU SERVICE DE SANTÉ

UN VOLUME, 5 FR., FRANCO 6 FR

II Les Pages Rouges

UN VOLUME, 5,50, FRANCO 6,20. LES 2 VOL. 12 FR. franco.

∴

L'Amour et la Mort

Un beau volume : 8 francs.

Les Grands et les Petits Mystères du Palais Bourbon

(Scènes vécues de la Vie Parlementaire)

par P. VIGNE d'OCTON

« Comment on devient député ». — Les Couliesses du Parlement. — Scandales et Combinaisons. — Anecdotes et révélation, par un maître du journalisme, ancien député, propagandiste courageux et sincère.

Un beau volume de 224 pages, 8 francs.

Imprimerie de l'Idée Libre. Heroulay (Seine-et-Oise)